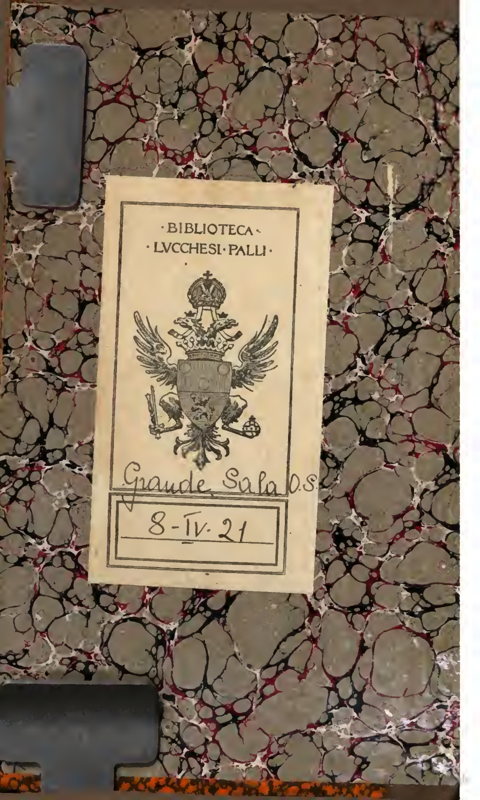




· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Grande Sala O.S.
8 - IV - 21



LE LION

DEVENU VIEUX

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES
D'ERNEST FEYDEAU

Format grand in-18

F. AUREAU. — Imprimerie de Lagny.

LE LION
DEVENU VIEUX

ÉTUDE

PAR

ERNEST FEYDEAU

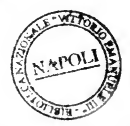




PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872



A

G.-A. LANZIROTTI

STATUAIRE

Mon cher ami, je vous dédie ce livre, et je le place sous votre patronage artistique, comme sous une égide qui pourra repousser loin de lui les traits, plus ou moins bien trempés, que ne manqueront pas de lui décocher la sottise et l'hypocrisie. Vous dont le talent élevé sut toujours associer le sentiment à la vérité, vous qui faites consister la perfection — et vos œuvres sont là pour le prouver! — dans l'idéalisa-

tion de la figure humaine, vous enfin qui avez le rare bonheur de faire rayonner une âme sur les traits d'un buste de marbre, vous ne pourrez manquer d'apprécier une *Étude* littéraire où la plastique tient juste autant de place que la force des choses lui permet d'en occuper dans les œuvres de l'esprit. Je termine en vous assurant que je m'estimerai très-heureux si vous éprouvez autant de plaisir à l'accepter que j'en ressens à vous l'offrir.

ERNEST FEYDEAU

LE LION
DEVENU VIEUX

I

L'un des plus élégants quartiers qui furent récemment créés aux environs de Paris, et qui sont dus *aussi bien à l'initiative de l'empereur Napoléon III qu'à l'esprit inventif de M. Haussmann,*

est certainement celui qui s'étend entre le bois de Boulogne, les communes de Passy, d'Auteuil, du Point-du-Jour, de Saint-Cloud, et qui, depuis dix ans, est connu de l'Europe entière sous le nom de *Parc des Princes.* Des horizons bien découverts, un terrain sablonneux, le voisinage de la Seine et de quelques bouquets de grands bois, enfin son exposition en plein midi, placent le Parc des Princes dans les conditions les plus heureuses sous le double rapport de la salubrité et de la beauté. On ne sera donc pas surpris d'apprendre que, malgré quelques inconvénients qui proviennent de la pauvreté de la commune de Boulogne dont il fait partie, le Parc des Princes se trouve désigné d'avance au choix de toutes les personnes qui, sans s'éloigner de Paris, veulent se reposer du souci des affaires, de

la fatigue des plaisirs, de l'énervement du travail, ou qui cherchent plus simplement à restaurer leur santé délabrée.

N'allez pas croire cependant que le Parc des Princes soit une succursale de Sainte-Périne ou un lieu de refuge pour les banqueroutiers. Bien loin de là. Tout y respire la jeunesse, la beauté, — j'allais dire l'amour! — le luxe, l'élégance, même le *chic* et la fortune. Depuis deux mois que j'y suis allé pour la première fois, le seul malade que j'y aie rencontré, c'est moi; et, si j'en crois mes jambes et mon médecin, je ne suis pas bien loin de la convalescence. On n'aperçoit partout là-bas que de somptueux hôtels, de longues avenues de grands arbres, des pelouses, des fleurs, des équipages bien tenus, de charmantes jeunes femmes et de beaux enfants.

Le voisinage du bois de Boulogne entretient dans toute l'étendue du parc une animation singulière. Enfin, on y vit bien, sans se gêner, au grand soleil ; il n'y a pas trop d'étrangers, et on n'y fait pas de cancans.

Il n'y a pas plus de quinze jours, une aimable jeune femme, qui passe avec raison pour une des merveilles du parc, m'en raconta un cependant, et je demande la permission de le transcrire ici, sans oublier d'y joindre les déductions philosophiques qu'il comporte. Comme il faut tout prévoir, s'il arrivait que ce nouvel « enfant de mon esprit » déplût au lecteur, je n'entends nullement en être responsable. Qu'il soit bien entendu, une fois pour toutes, que les fautes de cette histoire trop réelle, — si elle en contient quelques-unes, — n'incombent qu'à la personne

qui me l'a contée. Cela ne veut pas dire, tant s'en faut, que je refuse d'en tirer honneur et profit, si elle est jugée digne de louanges. Mettez, si vous voulez, que le bien est de moi, le mal de mon inspiration. Et puis, ô vous qui me lisez! ayez assez d'esprit pour vous bien porter.

II

Par l'une des plus belles et des plus douces matinées de l'un des étés derniers, la grille d'honneur de l'hôtel du comte d'Abarey, située vers le milieu de l'avenue des Princes, s'ouvrit toute grande, et le portier ayant soigneusement assujetti les deux battants à droite et à gauche, se hâta de passer son habit de livrée, puis, se croisant les bras, s'adossa paresseusement au mur de la loge en fumant un cigare, et promenant les yeux avec satisfaction sur la façade de la luxueuse demeure qu'il était chargé de garder.

Presqu'aussitôt, comme si l'ouverture de la porte avait été le signal du réveil pour tous les habitants du logis, on entendit un bruit de pas de chevaux dans la direction des communs, des persiennes claquèrent sur les murs au premier étage; et des cuisines, placées comme il convient, dans le sous-sol, s'élevèrent des voix bourdonnantes. Il n'était alors guère plus de sept heures, mais le soleil s'élevait déjà dans le ciel, et la chaleur qui rayonnait partout ajoutait à l'intensité du parfum des fleurs.

Je ne sais quel artiste — quel homme de génie — avait été chargé de la construction et de la décoration de l'hôtel habité par le comte d'Abarey, mais on aurait fouillé tout Paris, tout Londres, et même Vienne, Naples et Pétersbourg, pour rencontrer, même parmi les habita-

tions princières, une demeure à la fois plus élégante et plus fastueuse, plus confortable et mieux aménagée pour le plaisir des yeux. Toutes choses y avaient été rassemblées en vue de la commodité et de l'agrément des habitants : jardin immense aux larges allées sablées, que bordaient des massifs de fleurs d'un rouge éclatant, se détachant avec vigueur sur des arbustes verts ; portiques élevés, balcons de pierres sculptés, perron de trente marches qui descendait vers la pelouse, chargé de vases de marbre et de statues. Tout ce qu'il avait été possible d'emprunter de beaux motifs d'architecture et de sculpture à l'art charmant de la Renaissance, tout ce que l'industrie moderne avait pu fournir d'inventions ingénieuses pour rendre l'existence agréable et facile, avait été prodigué, à profusion, depuis les

combles de ce palais unique jusqu'aux caves.

Le gaz, l'eau chaude, la froide et le calorique étaient partout distribués avec abondance; chaque pièce était ventilée comme devraient toujours l'être et ne le sont jamais nos salles de bal et de spectacle; le marbre, l'or, les bois rares, les étoffes précieuses, attiraient l'œil sur tous les lambris. L'ameublement, à l'exception de quelques objets de haute curiosité butinés avec goût dans les ventes publiques, avait été fait par Penon, un véritable artiste qui s'est fait une spécialité dans la broderie des étoffes de tenture; Barbedienne avait fourni les bronzes et les émaux cloisonnés; les poteries sortaient des ateliers d'Adalbert de Beaumont; Froment-Meurice avait ciselé les orfévreries; tous les tableaux qui tapissaient les murs étaient signés des premiers

maîtres de l'école moderne. Ajouterai-je, afin de ne négliger rien, que les voitures et les harnais, entretenus avec tant de soin dans le long bâtiment qui leur était spécialement affecté, sortaient des magasins des premiers fabricants de Londres? Dirai-je aussi que les vingt chevaux qui occupaient les écuries étaient tous des bêtes de prix? Tout, dans cette maison, qu'on aurait crue construite par la main des fées, tout respirait le luxe, l'abondance, une noble profusion, le goût, la joie, l'aisance, le confortable, de saines habitudes; tout avait l'air correct, anglais, distingué; tout vous prédisposait à vous laisser aller au bonheur de vivre, et tout vous promettait les plus grandes douceurs de la vie.

III

La loge du portier s'élevait sur le côté droit de la grille. Cette loge était construite sur le modèle des maisons de gardes du bois de Boulogne. Un mélange pittoresque de pierres, de briques, de tuiles et de bois sculpté à demi-recouvert de plantes grimpantes en faisait tous les frais. Il était impossible de rien voir de plus élégant et de plus coquet. Il est bon d'ajouter que, juste au moment où le digne portier Alstorphius, — je demande pardon pour le nom, — suivait d'un œil béat les méandres que la fumée

de son cigare décrivait dans l'air, la fenêtre de sa loge s'ouvrit et une gracieuse tête de jeune fille y apparut. Ceci va m'amener à dire quelques mots des autres habitants de l'hôtel, et, en particulier, de mademoiselle Manette.

IV

Elle était fille de notre portier et tenait son petit ménage avec les attentions les plus touchantes et la plus scrupuleuse propreté. Un peu courte de taille, mais bien prise dans sa ceinture, avec ses épaules rondes, son corsage hardiment développé, ses cheveux châtains ondulés, sa peau très-mate et ses yeux noirs, elle avait l'air appétissant de la Parisienne de race, et elle se donnait une certaine crânerie d'allures, qui était un attrait de plus. Somme toute, grâce à ses dents de chat, ses mains dodues, son pied

cambré, et sa jambe un peu forte mais agréablement tournée, Manette valait la peine d'être regardée, — et admirée.

Aussi l'admirait-on fort à l'hôtel, et même au Conservatoire de musique, dont elle était l'espoir et le plus aimable ornement. Que ceci ne surprenne personne: Manette avait de l'ambition, et elle ne voyait pas en quoi l'infimité de la condition de son père pourrait l'empêcher de réussir. Elle avait, au surplus, une jolie voix, de grandes dispositions pour remplir à la scène les rôles de soubrette, une gaieté communicative, du cœur tout juste autant qu'il en faut pour ne pas s'attrister des peines d'autrui, du tempérament comme une planche et de la sagesse.

Avec toutes ces qualités, on l'avouera, une fille qui prend la vie au sérieux et se sent faite

exprès pour occuper les plus brillantes positions, aurait bien tort de ne pas compter sur l'avenir. Aussi la gentille Manette était-elle sûre d'épouser un jour, pour le moins, quelque jeune et bel administrateur d'une grande compagnie de chemin de fer.

V

Il nous suffira maintenant de tourner autour de l'hôtel pour faire connaissance avec le reste de ses habitants. Le côté gauche de la grille était occupé par une maisonnette en tout semblable à celle du portier et qui servait d'habitation au jardinier. Blaise Javot — le jardinier — quoique Lorrain, n'était pas un aigle. Mais il aimait son art, y était entendu et ne craignait aucun rival pour la culture des plantes de serre chaude. Ce garçon, se sentant niais, n'avait point osé se ma-

rier, et n'avait pas mal fait; mais il avait une sœur, cette sœur se nommait Lise, et elle prenait soin du ménage de Blaise, en reconnaissance de quoi ledit Blaise subvenait assez largement aux dépenses de son entretien.

Cette fille de vingt-deux ans, accorte et vive, avait toute l'aménité et toute la bonne grâce qui caractérise les femmes des environs de Nancy et de Lunéville. De jolis yeux châtains, une bouche vermeille, un nez aimablement arrondi, de belles joues qui semblaient appeler les baisers, un teint égal et rose, avec de longs rouleaux de cheveux bruns descendant jusqu'au sommet de son sein, lui composaient un visage des plus agréables, dont l'expression habituelle était la douceur. Ce jour-là, particulièrement, Lise était très-fort en beauté.

Pendant que son frère ratissait les allées du jardin et qu'elle jetait de la graine aux faisans dorés de la volière, quiconque l'aurait vue, avec son joli bonnet plat dont les barbes flottaient derrière elle, sa veste de futaine, sa jupe courte et ses bas blancs tendus sur les jambes, se détachant sur le maroquin noir de ses souliers, n'aurait pu s'empêcher de lui rendre un secret hommage, peut-être bien aussi de la convoiter. Certes, il n'y avait pas de comparaison à établir entre Lise et Manette. La dernière avait pris, dans les habitudes des coulisses et la fréquentation des artistes, certaine désinvolture qui sentait les raffinements de la civilisation d'une lieue et rappelait au moins autant la comédienne que la grisette. Lise avait la fraîcheur et l'apparente simplicité d'une fille des champs. Toutes deux

cependant étaient douées d'un attrait fort vif, qui résultait aussi bien de leur jeunesse que du caractère particulier de leur beauté.

VI

Mais, pendant que Blaise Javot ratisse les allées, qu'Alstorphius achève son cigare, que Lise prend soin de la volière, et que Manette, après s'être lancé, pour se débarbouiller, quelques potées d'eau fraîche à la figure, s'assied à son piano et chante un air d'opéra-comique, la porte du vestibule placée au sommet du perron vient de s'ouvrir, et de nouveaux personnages, — ceux-là des plus remuants et des plus bruyants, — font à leur tour leur apparition au grand soleil.

Le premier des nouveaux venus, — master Auguste — qu'on appelle volontiers Toto, un délicieux gamin de six ans, blond comme Vénus, beau comme l'Amour, les cheveux s'échappant d'une petite toque de velours noir et ruisselant à flots dorés sur ses épaules, commence par jeter alternativement les bras et les jambes en l'air, puis il se précipite en chantant à travers les degrés, absolument comme s'ils étaient de gazon et non de pierre. Un chien, à peine plus gros que le poing et tout hérissé, roule en jappant sur ses talons. Et derrière le chien, s'avance une petite fille. Mademoiselle Caroline, — par contraction Liline, — n'est guère plus haute qu'une botte de cent-garde, et ne compte pas plus de trois ans. Elle est blonde comme son frère, porte les cheveux courts, et les roses de son teint sont

singulièrement avivées par une paire d'yeux noirs d'un éclat superbe. Se tenant roide dans sa jupe bleue évasée et serrant les poings, elle avance alternativement chacune de ses jambes nues et descend les degrés d'un pas magistral, se retournant de temps à autre, comme pour stimuler la lenteur de la bonne qui la suit.

Cette bonne, qui porte le nom de Rose, et dont la principale occupation à l'hôtel consiste à se laisser tyranniser par les charmants marmots que je viens de présenter au lecteur, n'a pas plus de vingt ans et semble à peine en avoir seize. Elle est petite, blonde, fraîche, avec les extrémités mignonnes, le corsage virginalement modelé, les joues rondes et rouges comme des pommes, et l'air légèrement sentimental. Pour la peindre au moral, il me suffira de dire qu'elle n'aurait

eu que les quelques menus défauts qui sont le partage habituel de presque toutes les filles d'Ève, si elle n'avait pas été dévote.

La dévotion de Rose, cependant, n'avait rien qui rappelât celle des fakirs de Rome, de Paris ou de Jaggrenat; mais la malheureuse fille aurait mieux aimé mourir que de manquer le service du dimanche une seule fois dans toute l'année, et, comme elle avait l'âme généreuse, qu'elle ne se contentait pas de faire son salut, mais qu'elle entendait aussi travailler à celui des gens qu'elle aimait, elle avait la manie de traîner à la messe les bambins qu'elle était chargée de garder, ce qui un jour, avait occasionné le dialogue suivant entre le jeune Toto et le comte d'Abarey, son père :

— Papa, tu ne sais pas, j'ai vu le bon Dieu aujourd'hui.

— Mon cher enfant, tu es plus heureux que ton père. Et comment était-il fait, le bon Dieu que tu as vu?

— Il avait une croix dans le dos, papa, et buvait dans une grande timbale.

Le gamin avait pris le curé de l'église d'Auteuil pour le bon Dieu.

VII

A l'exception de la maîtresse de la maison que je réserve, comme il convient, « pour la bonne bouche, » il ne me reste plus qu'une seule jolie femme à présenter au lecteur pour en finir avec la partie la plus agréable à regarder des habitants de l'hôtel d'Abarey. Huit heures sonnant à l'église de Boulogne, la petite porte de l'office vient de s'ouvrir, il en sort une femme de chambre — la femme de chambre de la comtesse, s'il vous plaît: — mais elle est si élégamment *nippée*, elle a l'air si distingué, sa tournure est si gra-

cieuse, que nul, en la voyant, s'il ne connaissait sa condition, ne s'aviserait de la prendre pour une domestique. Et le fait est que l'on rencontre tous les jours aux Champs-Elysées, voire même aux Bouffes-Parisiens, ou sur les boulevards, une foule de jeunes personnes qui ne sont pas mieux nées que Clara, ne font pas meilleure figure et qui pourtant éclaboussent de leur luxe grand nombre d'honnêtes jeunes mères de famille, que la seule rigueur des temps empêche de se faire habiller chez Worth. Clara est blonde, elle a les pommettes roses, les yeux d'un bleu d'azur, la bouche mignonne, la peau blanche et bien satinée, la taille mince, les épaules larges, la gorge bien placée, enfin ses mains révèlent une personne qui prend les plus grands soins d'elle-même. Si maintenant vous voulez savoir

ce qu'elle faisait dans l'office de si bonne heure, je vous dirai qu'elle y était allée prendre son café au lait, selon l'usage traditionnel des femmes de chambre et des portières, et, le café une fois pris, Clara, qui n'avait rien de plus pressé à faire que d'aider sa maîtresse à sortir du bain, s'était tranquillement dirigée vers les communs, en ayant soin d'abriter sa tête sous une ombrelle. Je veux croire que Clara, en perdant ainsi son temps à flâner, n'avait d'autre intention que celle de faire une promenade matinale, ce qui est, m'a-t-on dit, très-salutaire pour la santé. Mais le hasard, qui se moque pas mal de nos résolutions, avait résolu de lui susciter ce jour-là quelques distractions sous forme de rencontres.

VIII

La première fut celle du chef de cuisine, M. Dunan, que les beaux esprits de l'office appelaient *Monsieur du Nanan*. Il était appuyé au mur, près de la porte de l'office, gros, rose, frais, vêtu de blanc, et savourant l'odeur des grillades que préparaient ses aides et qui lui parvenait de la cuisine, située dans la cave, par un soupirail. Dès que Clara passa devant lui, en balançant sa jupe élégamment, dans le but de donner un mouvement heureux à sa tournure, un observateur désintéressé aurait déjà pu juger de quelle

considération la jolie femme de chambre jouissait auprès des autres domestiques. M. Dunan, ôtant sa toque, s'effaça, la laissa passer. Il n'aurait pas fait davantage pour la comtesse.

Quarante pas plus loin, dans la cour des communs, qui était vitrée, bitumée, et sur laquelle s'ouvraient les portes des écuries et des remises, Clara se vit forcée de répondre au salut que lui adressaient Jim et Joë, les palfreniers. Chacun d'eux était occupé à panser un magnifique cheval noir; mais, dès qu'ils virent ondoyer la jupe de Clara, ils suspendirent leur travail, firent le même geste automatique pour enlever la pipe de leur bouche et le bonnet écossais de leur tête, et, pendant que le premier, dans un abominable baragouin demi-français, demi-anglais, comparait la jolie fille à une belle matinée de mai,

l'autre, moins poétique, s'approchant d'elle, lui demandait insidieusement des nouvelles de sa santé.

Clara qui, d'habitude, affectait de dédaigner les compliments du chef de cuisine, ne pouvait attacher beaucoup d'importance aux hommages des palfreniers. Elle passa donc, la tête renversée en arrière, se dirigeant vers le piqueur, master Lawson, lequel avait la haute main sur l'administration des remises, de la sellerie et des écuries, donnait des ordres aux trois cochers, et, dans ce moment-là, en manches de chemise, botté, éperonné, était en train d'épousseter une berline armoriée qui sortait des ateliers de Peters, de Londres, mettant à cette délicate opération tout le soin compatible avec sa gravité et sa dignité.

IX

Clara, en s'approchant ainsi du piqueur, dont elle avait plus d'une fois remarqué les regards passionnés, n'avait aucune intention dont pût rougir la plus angélique jeune fille. Elle suivait simplement le chemin qui la conduisait au perron où elle avait vu les enfants. Mais elle comptait sans la galanterie exotique de son adorateur. Lawson, jetant son plumeau sous son bras et cheminant à côté d'elle, lui dit que, avant le déjeuner, il allait sortir avec le break pour essayer une paire de chevaux neufs, puis il lui proposa

de l'emmener pour lui faire faire un tour de promenade au bois de Boulogne. Force fut à Clara de refuser, car, juste en ce moment, retentissait la sonnette de sa maîtresse. La pauvre fille n'eut même pas le temps de remercier l'aimable piqueur. Toto, l'enfant gâté de la maison, avait aperçu de loin la jolie femme de chambre. Profitant d'un moment où sa bonne ne le regardait pas, il se lança sur la pelouse au-devant de Clara, tournant sur les deux pieds et les deux mains avec autant d'agilité qu'un saltimbanque, puis, arrivé en face d'elle, il cessa de « faire la roue » pour lui passer les bras au cou et lui jeter les jambes autour des hanches. Paraissant se complaire dans cette position commode pour lui seul, le gamin enlaça fortement la jeune femme, sans se soucier de ses protestations, et, suspendu

à elle, pesant sur elle de tout son poids, les yeux brillants, les joues en feu, les cheveux épars, brutal et caressant, adorable et insupportable, il se fit emporter par elle jusqu'au haut du perron, toujours poursuivi par le chien, et escorté par sa bonne et sa petite sœur.

Ce ne fut pas sans peine que Clara parvint à se débarrasser de l'étreinte de son tyran. La pauvre fille n'avait plus guère le temps de plaisanter. La sonnette de la comtesse retentissait à travers les escaliers, s'agitant convulsivement comme si la petite main qui la secouait eût été vivement agitée elle-même par la colère. Il ne fallut pas trois minutes à la soubrette pour monter au premier étage, traverser successivement un parloir, une chambre à coucher, et pénétrer dans le cabinet de toilette de sa maî-

tresse. Cette dernière pièce mérite assurément une mention particulière, aussi bien à cause de sa disposition spéciale que par considération pour le sexe de la personne à qui elle servait. Les murs en étaient lambrissés de glaces, le plafond peint en bleu d'azur avait la forme d'une coupole, un tapis de Syrie s'étendait sur le parquet. Les siéges, divans, causeuses, tabourets étaient couverts de cuir de Russie; enfin les moindres ustensiles qui servaient à l'entretien de la beauté de la comtesse pouvaient passer pour des merveilles d'orfévrerie.

Cependant, éclairée par un demi-jour auquel les rideaux du vitrage donnaient une teinte rosée, une espèce d'alcôve précédée de trois marches s'ouvrait au fond de la pièce. Là se trouvait une admirable cuve de marbre blanc d'où s'é-

chappait; en ce moment, une buée odoriférante, et de laquelle émergeait la plus admirable tête de jeune femme qu'il ait jamais été donné au regard humain de contempler.

X

Ici, je me vois obligé de me mettre à deux genoux, par terre, et de courber humblement les épaules pour demander pardon à mes belles lectrices de la liberté grande que je vais prendre. Mes droits de romancier, il est vrai, m'y autorisent, — je pourrais même dire que mon passé littéraire m'y convie; — je n'en éprouve pas moins certains scrupules de délicatesse, au moment de présenter au public une personne bien née, une femme, une mère comme l'était la comtesse d'Abarey, dans une absence de costume

aussi complète que celle où elle se trouve à la minute même où commence cette histoire. Il y a une bonne demi-heure que le corps de la jeune femme plonge dans l'eau parfumée de son bain; Clara, avant de descendre à l'office, a longuement enduit ce beau corps de pâte d'amandes. Huit heures sonnent : la comtesse a posé ses mains sur les côtés de la baignoire, elle s'est soulevée sans effort et s'est dressée de toute sa hauteur; enfin, elle a passé une jambe, puis l'autre, par-dessus le rebord de marbre, et maintenant, devant le large peignoir de laine rouge que Clara tient développé derrière elle, la voilà tout debout, les bras dressés en l'air, à demi-frissonnante, mais éblouissante dans sa nudité admirable.

Un Grec du temps de Phidias, — malheur!

que n'avons-nous eu tous, ô mes amis, la chance de vivre en ce temps heureux! — un Grec, dis-je, s'il avait pu voir ainsi la comtesse, se détachant dans sa blancheur immaculée sur le fond violent de l'étoffe, l'aurait certainement comparée à Vénus, et ne se serait pas trompé. Pour moi qui n'ose plus me risquer aux comparaisons mythologiques, depuis que des critiques démocratiques, qui aspirent à être rosières, m'ont donné sur les doigts, je me contenterai d'indiquer au lecteur quelques-unes des perfections rassemblées dans la personne de madame d'Abarey.

De toutes les merveilles que la Nature, — marâtre abominable, mais grande artiste, — s'est complu à former, aucune, dans tout l'Univers, n'est si digne d'admiration, si excellente à contempler, si parfaite qu'une belle femme. On

peut dire que la femme est réellement le miracle de beauté de la création. Avoir fait les étoiles, c'était bien; les fleurs, c'était louable; la brise parfumée qui se joue sur la vaste étendue des flots, cela partait d'une belle âme. Mais, avoir inventé la femme, la femme dans sa grâce, dans ses attraits, avec le coloris de rose de son corps, l'harmonie de ses formes, le moelleux de ses contours, l'élégance de sa démarche, la volupté de ses attitudes, la douceur de sa voix, la flamme de ses yeux, le charme enfin qui se dégage de toute sa personne, voilà qui passe tout, qui efface du coup l'azur des cieux, la splendeur des constellations, et la beauté des paysages terrestres, et la sauvage majesté des mers, oui, tout — sauf cependant le génie de l'homme.

Une foule de qualités différentes concourent

à former une beauté parfaite. Diane d'Abarey les possédait toutes : élégante proportion des formes, harmonie des lignes, expression des traits, grâce des mouvements, fraîcheur du coloris. Le vieux Corneille Agrippa, qui s'écriait dans son lyrisme passionné : « Notre femelle est pleine de suc ! » s'il l'avait vue comme nous la voyons, nous, en ce moment, c'est-à-dire le lecteur et moi, sans que cela nous coûte rien, sortant du bain, décente dans sa pose, à force de nudité — car il n'est rien de chaste comme la nudité complète — j'en jure par Bacchus, Agrippa en aurait pleuré.

La beauté est inséparable de la jeunesse et de la santé. Diane avait vingt-deux ans, et jamais ni la fièvre, ni même la migraine, ni aucune des indispositions les plus légères qui accusent la

nature de méchanceté en affligeant l'humanité, n'avait pâli les roses de son teint, cerné ses yeux d'azur, marbré ses joues qu'ombrait le velouté des pêches, fané ses lèvres dont le miel aurait enivré les abeilles. Grande, le corps bien partagé par la ceinture en deux parties également harmonieuses, ses chairs fraîches et saines étaient partout recouvertes par une peau fine, blanche, délicate et transparente, et cette peau au grain de soie qu'on aurait dite imbibée de lumière, cette peau douce, parfumée, prenait dans certaines parties, sur la déclivité des hanches et des seins, par exemple, des teintes d'un incarnat incroyable qui auraient fait paraître ternes les nuances les plus délicates de l'œillet et de la fleur du camélia.

La tête de la jeune femme était petite et d'un

bel ovale; toutes les inflexions de son corps étaient moelleuses. Cette ligne ondoyante, si belle, qui, partant de la nuque, semble envelopper tout le corps, passant au-dessus de l'épaule, fléchissant sur le sein, fuyant avec la hanche et descendant jusqu'au talon en faisant une grande courbe le long de la cuisse et s'affermissant au mollet, cette ligne prodigieuse, qui fait le désespoir des statuaires, dont l'équivalent ne se rencontre nulle autre part que chez certaines femmes, dans les œuvres de la Nature, était, chez la comtesse, de la précision la plus rigoureuse; et, dans la pose qu'elle avait prise, les mains en l'air, tordant ses cheveux, légèrement hanchée et piétée, cette ligne luisait, par places, comme si la chair de Diane avait été de marbre ou d'ivoire. Il en était de même de toutes

les autres lignes qui formaient une sorte de réseau à son beau corps : le cou supportait bien la tête; il était droit, un peu long, d'un galbe gracieux; les épaules s'effaçaient harmonieusement; elles étaient moins larges que les hanches; les bras ronds, fermes et blancs, serpentaient avec élégance; les mains étaient aristocratiques et déliées, les doigts bien fuselés, teintés de carmin vers les ongles; la gorge se partageait voluptueusement en deux demi-globes blancs et durs, chacun d'eux avivé par un bouton de rose dressé en l'air; la taille fine, dégagée, avait une souplesse que les hanches et les flancs, dans leur expansion, faisaient merveilleusement valoir; les cuisses étaient blanches, bien en chair, diminuant de volume en se rapprochant des genoux, lesquels, ronds

et bien tournés, se reliaient délicatement avec les jambes aux mollets légèrement proéminents. Quant aux pieds, je n'en dirai rien, sinon qu'ils auraient pu rivaliser avec ceux de l'impératrice Eugénie, célèbres dans tout l'Univers comme des merveilles de grâce et de beauté.

XI

Telle était Diane d'Abarey : parfaite de tous points. Sur toute sa personne, délicieux spécimen du sang anglo-saxon, il n'y avait pas une tare. La Nature qui, dans son impuissance, ne sait pas nouer un fruit sans flétrir une fleur, avait tiré, comme on l'a vu, deux rejetons du beau corps de la comtesse sans le faner d'un pli, l'enlaidir d'une ride. Si ce n'avait été la douce majesté qui brillait sur son visage, la jeune maman, vue ainsi, aurait pu passer pour une vierge.

Mais, ce qu'il y avait de plus attrayant en elle; ce n'étaient ni ces traits si fins, si délicats; ce nez un peu allongé mais de jolie forme; ces yeux grands, bleus, d'un bleu sombre et profond, plus touchants que vifs; cette bouche gracieuse, d'un tour un peu boudeur; ces couleurs tendres et légères; ce menton à fossette; ces dents qu'on aurait voulu mordre. C'était l'opposition violente, inouïe, qui existait entre cette peau si fine, si absolument blanche, éblouissante de fraîcheur, satinée dans tout son entier, et ces cheveux d'un noir de jais, qui descendaient par nappes ondulées jusqu'aux jarrets, frisotant sur le front et vers les oreilles, et laissant voir entre eux, tant leur finesse était grande, les moindres ondulations de la peau de neige moulée sur les muscles. Cela, c'était d'une

beauté si fort inattendue, si pleine de promesses, d'un effet si prodigieux — et si voluptueux ! — que je n'y puis songer sans déplorer une fois de plus de n'être pas né peintre, comme le Léonard, le Titien et Raphaël, et de n'avoir, pour rendre mes impressions, que les mots — qui me fuient souvent — d'une langue précieuse, bégueule et sèche, pour tout dire, « indomptable, » comme la langue française.

XII

Et maintenant, Dieu me pardonne! je crois qu'il est temps de présenter au lecteur le possesseur de cette merveille, le maître de cet hôtel où tout respire le bonheur, l'heureux père de ces beaux enfants, le soleil vers lequel convergeaient ces astres de gentillesse, de jeunesse, de fraîcheur, de grâce, de ruse, de beauté: Manette, Lise, Clara, Rose; celui qui, dans ses mains, tenait leurs destinées, d'un regard les enchantait, d'un mot les faisait pâlir, le comte d'Abarey enfin qui, jeune, — il comptait à peine trente

ans, — beau, spirituel, instruit, intelligent, et d'un grand cœur, avait eu, jusqu'ici, cette chance impayable de traverser la vie sans y accrocher une épine.

Il vient de s'habiller. Debout près d'une table, dans son cabinet de travail, il fume le premier cigare de sa journée en dégustant une tasse de thé. C'est un homme à l'air franc et droit, une tête expressive et belle, à barbe brune et ondulée. Ce qui frappe le plus en lui, c'est l'élégance des formes et la distinction des manières, je ne sais quoi de correct et de réservé, de liant et d'aristocratique qui lui donne l'apparence aimable et imposante d'un Anglais de bonne maison.

Comme il buvait sa dernière gorgée de thé, trois coups discrets frappés à la porte lui firent

tourner la tête. Il dit :

— Entrez.

Ce fut Manette qui entra.

La jeune fille tenait un paquet de lettres et de journaux dans les mains. Elle avait marché vite et les pommettes de ses joues étaient toutes rouges.

— Monsieur le comte, dit-elle d'une voix câline, — les cantatrices, quand elles parlent, ont généralement la voix agréable et caressante, j'en ai fait la remarque depuis longtemps; — monsieur le comte, c'est moi qui vous apporte votre courrier.

— Merci, ma gentille Manette. Mettez-le là, sur mon bureau, et ne vous sauvez pas ainsi, que j'aie le plaisir de vous voir.

— Monsieur le comte, fit Manette en pirouet-

tant sur le talon, — ce qui lui découvrit les jambes jusqu'aux jarretières, — monsieur le comte y trouverait-il du plaisir ?

— Mais, sans doute, Manette.

— Et depuis quand ?

— Mais..... depuis que je vous ai vue pour la première fois.

Et, ce disant, avec le sans-gêne charmant d'un grand seigneur, il s'assit devant son bureau et commença à lire ses lettres, pendant que la jeune fille se cambrant en arrière, — peut-être pour faire valoir les trésors de son corsage, — lissait du bout des doigts les bandeaux noirs de ses cheveux.

— Ah! çà, fit-il en la regardant tout à coup, ce qui fit sourire d'aise la jeune fille, où en sont vos amours, Manette ?

— Monsieur le comte sait bien que je n'en ai pas.

— Qui? moi? Je n'en sais rien. Parole d'honneur.

— C'est cependant la vérité.

— Comment donc vous y prenez-vous, gentille et fraîche comme vous l'êtes? Moi, j'aurais cru que vous bouleversiez tous les cœurs au Conservatoire. Sans compter que chaque matin vous partez seule d'ici en chemin de fer pour aller à vos cours, que vous ne rentrez qu'à cinq heures, également seule, que vous êtes donc toute la journée loin des regards de votre père...

— Monsieur le comte, interrompit Manette, vous m'avez toujours témoigné tant de bonté, que je vous parlerai à cœur ouvert. Je suis toute la journée, il est vrai, loin des regards de mon

père, mais je suis sous les yeux de ma conscience. Cela suffit pour une honnête fille. Maintenant, je ne nierai pasque, souvent, soit l'un de mes camarades, de mes professeurs même, soit l'un de ces messieurs qu'on rencontre partout et qui n'ont rien de mieux à faire que de s'amuser aux dépens des femmes, n'ait essayé de me détourner de mes devoirs. Mais...

— Mais quoi?

— Comme je sais très-bien ce qu'ils veulent de moi, comme je connais exactement la valeur de ce qu'ils me donneraient en échange, je ne les écoute même pas.

— Il n'en sera pas toujours ainsi, Manette, répondit le comte en riant. Vous n'avez sans doute pas la prétention d'être une exception parmi les femmes. Or, toute femme, — et c'est heureux

pour elle, — se laisse aller au plaisir d'aimer, une fois au moins dans sa vie.

— Mon Dieu, monsieur le comte, fit Manette en abaissant ses longues paupières pour le regarder du du coin de l'œil, je ne dis pas que j'aie l'intention de faire vœu de célibat. Au contraire. Mais, à moins que n'arrive l'un de ces événements qu'une femme inexpérimentée ne peut prévoir, je compte ne donner mon cœur et ma personne qu'à l'homme qui, d'abord, saura me plaire, et ensuite n'hésitera pas à me faire porter son nom.

— Voilà d'excellentes idées, et des idées pratiques, Manette, fit le comte en se levant. Je suis heureux de les trouver chez vous. J'en suis heureux pour vous, pour votre père, qui fut un brave soldat et qui est un bon serviteur, pour

moi, enfin, qui vous porte intérêt, et ne me consolerais pas de vous voir mal tourner. Mais Manette, ma chère, permettez-moi de vous le dire : Vous vous destinez au théâtre, et, vos sages résolutions, votre profession les rendra d'une exécution difficile.

— Que non, que non, monsieur le comte, fit Manette avec un sourire malin. Je connais l'art de décourager les entreprises téméraires, et vous verrez que si, comme je n'en doute pas, j'ai quelque succès au théâtre, ce sera le théâtre qui me servira à me faire trouver un épouseur.

— Très-bien, ma belle enfant. Alors, n'oubliez pas que c'est moi qui me charge de vous faire signer un engagement. Dois-je enfin me mettre en campagne? Êtes-vous sûre de vous? Vous savez que je ne manque pas de belles re-

lations. Si vous vous confiez à moi, je vous promets de vous trouver une bonne situation. Je vous promets aussi l'appui des journaux.

— Comme vous êtes bon! monsieur le comte, fit Manette en sautant et battant des mains.

Elle était bien gentille ainsi, si gentille que le comte en riait de plaisir.

— Quant à votre épouseur, dit-il, je me charge de le trouver, si toutefois vous vous en rapportez à mon expérience et à mon goût. Mais, dites-moi d'abord, dans quelle classe de la société faut-il le chercher?

— Évidemment, dans la classe des gens comme il faut, répondit Manette. Je le voudrais jeune, aimable, riche. S'il s'occupe d'affaires, il ne me plaira que davantage. Enfin, pour bien me contenter, il me faudrait quelqu'un... mon Dieu!

quelqu'un... comment dire cela? dans le genre de monsieur le comte.

— Vous me flattez, Manette, fit le comte en riant.

Et, comme il se trouvait près d'elle, qu'elle le regardait de telle façon qu'il aurait fallu n'avoir pas de cœur pour n'en être pas ému, il lui serra affectueusement le bout des doigts, puis, avec une nuance de fatuité, répondant à l'espèce de déclaration qu'elle lui avait faite :

— Vous êtes ambitieuse, Manette.

— Mon Dieu, monsieur le comte... c'est si naturel.

Le comte d'Abarey ne trouva rien à répondre à cet argument.

Mais quand il chercha la jeune fille auprès de

lui, elle était déjà loin, dans le jardin, chantant l'air si connu de l'opéra des *Huguenots* :

« *Ah! ah! si j'étais coquette!...* »

XIII

Le comte avait repris ses lettres. Dix minutes s'étaient écoulées. On frappa de nouveau à la même porte. Il supposa que c'était Manette qui revenait. Il dit :

— Entrez.

Ce fut Lise qui entra, parée de ses grâces villageoises.

Elle portait, entre les deux mains, un gros bouquet de roses thé, et elle s'avança dans la chambre avec les jolis mouvements d'un oiseau.

— C'est moi, monsieur le comte, dit-elle. Je viens renouveler vos fleurs.

— Très-bien, ma chère Lise. Je vous suis très-reconnaissant des attentions que vous avez pour moi.

— Oh! mon Dieu, ce n'est pas la peine d'en parler. Monsieur le comte est si bon! Ce que j'en fais, d'ailleurs, est un plaisir.

Et, enfonçant son joli visage au milieu des roses pour les flairer, elle le retira criblé de gouttes de rosée.

Puis, elle posa le bouquet sur le bureau, et se dirigea vers la cheminée, y prit deux cornets du Japon dans lesquels se desséchaient des fleurs fanées, ouvrit la porte de l'antichambre, disparut un moment, et, revenant enfin avec les vases pleins d'eau fraîche, elle les remit sur la cheminée.

— Il me faudrait maintenant une paire de ciseaux, dit-elle. J'ai la tête si folle que je laisse toujours les miens à la maison.

— Tenez, ma chère, fit le comte.

Et il lui en offrit une paire qui lui servait à couper les enveloppes de ses lettres et se trouvait dans le tiroir de son bureau.

Alors Lise commença à faire deux parts de ses fleurs. Puis, allant et venant par la pièce, elle coupait par le bout les tiges des roses, les parait, c'est-à-dire ménageait autour de chacune d'elles une sorte de collerette de feuilles vertes, puis la plaçait dans l'un des cornets.

— Quelle délicieuse odeur! disait le comte en se renversant sur sa chaise. Je ne connais rien de plus agréable au monde à respirer que le parfum de ces roses-thé.

Tout à coup Lise poussa un petit cri. Et le comte, se levant, vit qu'elle s'était enfoncé dans le doigt une large épine. En deux minutes, il fut auprès d'elle. Lise souffrait. De grosses larmes lui coulaient des yeux, et elle disait, d'un air charmant et piteux :

— Ça me connaît pourtant! Je n'ai jamais rencontré autre chose dans la vie.

— Pauvre enfant! fit le comte.

Et, la tenant par le poignet :

— Si vous me laissez faire, en deux minutes je vous promets de vous guérir.

— Est-ce que vous me ferez beaucoup de mal? demanda Lise en lui décochant une œillade à travers ses larmes.

— Non. Pas du tout.

Ce disant, il prit une petite pince sur sa table

de toilette, puis, saisissant l'épine entre les dents d'acier de l'instrument, il commença à l'ébranler. Lise poussait des petits cris de bouvreuil effarouché. Enfin l'épine céda. A sa place apparut sur le doigt de Lise une gouttelette de sang vermeil.

— Il faut presser, disait le comte.

Lise pressait son doigt.

— Bien! maintenant, il faut sucer.

Lise, baissant la tête, avança les lèvres. Mais le comte faisait, en même temps, le même mouvement. Leurs joues se rapprochèrent. Lise ne pleurait plus.

— Mais, laissez-moi donc faire! disait le comte.

Il appuya enfin le doigt contre ses lèvres.

— Bon! nos deux sangs se sont mêlés! s'écria

Lise. Nous sommes cousins. Quel bonheur! me voilà cousine d'un comte!

— Serait-ce donc un si grand bonheur? lui demanda-t-il.

Elle avait entouré son doigt avec son mouchoir.

Elle dit naïvement:

— Pour une paysanne, comme moi! Je n'aurais jamais osé y songer!

— Pourvu que cela ne vous rende pas trop difficile dans le choix d'un mari! reprit-il. Mais j'y pense: n'avez-vous pas laissé quelque amoureux à Lunéville?

— J'en ai laissé cinquante qui ne songeaient qu'à batifoler. Et je ne les regrette pas. Tous les gens que j'aime demeurent ici. Foi d'honnête fille!

— Comment! reprit le comte, qui se trompa à son accent. Est-il possible que vous ayez un amant à l'hôtel ?

— Oh ! que non. Je n'ai d'amant nulle part et j'espère bien n'en jamais avoir. D'ailleurs, la seule personne qui pourrait me plaire à l'hôtel me trouverait sans doute trop simple. Ensuite, la place est prise dans son cœur, et, quoique je sois mince de taille, je ne pourrais jamais m'y faufiler.

— Mais, tout à l'heure, vous disiez...

— N'est-il pas naturel que j'aime mon frère ?

— Si fait.

— Et madame la comtesse qui est si bonne!

— Vous avez raison.

— Et les enfants qui sont si gentils ?

— Parfaitement.

— Et monsieur le comte qui est si peu fier!

— Il vous en est très-reconnaissant.

— Je n'ai pas entendu parler d'autres personnes.

— Mais, si vous n'avez pas en ce moment d'amour au cœur, il n'en sera sans doute pas toujours de même. Vous devez désirer vous marier. Être la sœur d'un jardinier, ce n'est pas un avenir.

— Monsieur le comte, si vous tenez à le savoir, je n'épouserai jamais qu'un homme de ma condition. Je ne suis pas une Parisienne, moi. J'ai été élevée aux champs, dans les jardins. Toutes mes habitudes sont là. Mon ambition est d'y retourner. Si monsieur le comte, qui est riche et qui a des terres, voulait nous envoyer, mon frère et moi, pour le servir, dans l'une d'elles, ce

serait bien le diable si je ne finissais pas par y rencontrer quelque fin jardinier qui consentît à me prendre pour femme.

— Je vois que vous vous déplaisez ici, répondit le comte.

— Pas du tout.

— Consentirez-vous à aller à Deauville, au bord de la mer? J'ai là un grand châlet, avec un assez joli jardin.

— Mon Dieu! j'irai où l'on voudra, fit Lise étourdiment. Pourvu...

— Pourvu que vous trouviez un épouseur ?

— Oh ! à mon goût.

— Bien entendu. Justement, il y a là-bas le patron de mon yacht, Perrot, un bon marin.

— Pas de marin !

— Pourquoi ?

— J'ai peur de l'eau. Quel âge a-t-il ?

— Quarante-deux ans.

— Il est trop vieux !

— Alors, je ne vois plus...

— Qui ça ?

— Je veux parler du cocher de l'omnibus du chemin de fer. Un brave garçon.

— Qu'est-ce qu'il peut gagner, bon an, mal an, ce cocher-là?

— Mais... deux mille francs, peut-être.

— Oh ! ce n'est pas assez pour moi !

— Que vous faudrait-il donc, ma chère Lise ?

— Je l'ai dit à monsieur le comte, un jardinier, ou, si cela ne se peut pas, quelque cultivateur, comme qui dirait un fermier, un homme à l'aise, ayant du bien, une petite maison bien propre, un jardin, une basse-cour dans

laquelle je trouverais le moyen de m'occuper.

— Ma chère, vous y tenez tant que, lorsque je devrais le faire faire tout exprès, je vous promets de vous fournir votre cultivateur.

— Oh ! merci bien, monsieur le comte ! s'écria Lise en appuyant sa joue contre l'épaule de celui qu'elle aurait tant voulu nommer « son bienfaiteur. »

La joue de Lise était très-fine, très-douce, et, comme elle l'avait plongée dans son bouquet de roses, très-parfumée. Le comte la caressa de la main. C'était le moins qu'il pouvait faire. Puis, comme Lise paraissait attendre autre chose, il se pencha un peu, et, sur la peau de pêche de la Lorraine, il appliqua un gros baiser.

— Et j'irai à Deauville? fit Lise en s'écartant.

La fillette, comme on le voit, ne perdait pas la tête.

— Sans doute! dit le comte.

— Bientôt?

— Quand vous voudrez.

— Alors ce sera donc pour la prochaine saison des bains de mer.

XIV

Quand Lise fut partie, le maître d'hôtel entra pour soumettre le menu du jour au comte d'Abarey, puis le piqueur vint prendre les ordres. L'un et l'autre, — je ne pense pas avoir besoin de le dire, — furent plus vite expédiés que ne l'avaient été Manette et Lise. Le comte, pour la troisième fois, s'était remis à son bureau, quand un bruit de voix enfantines mêlées à des jappements de chien se fit entendre. Presque aussitôt la porte s'ouvrit et Rose, sans plus de cérémo-

nie, poussant les enfants devant elle, leur dit :

— Allez dire bonjour à papa.

La petite scène qui suivit fut des plus gentilles.

Toto s'était hissé sur les épaules de son père, Liline se blottit sur ses genoux. La bonne, par discrétion, se tenait tout contre la porte, se défendant, comme elle pouvait, contre le chien qui lui mordillait les jupons. Quant au père, après avoir longuement embrassé ses mioches, il les caressait de la main. Soudain Liline, comme si sa conscience de trois ans lui eût reproché de négliger quelque devoir, se laissa glisser à terre, s'élança vers le chien, le saisit par le cou à deux mains, puis le maintenant devant elle, les bras tendus, dans une position qui devait être affreusement gênante pour la pauvre bête, elle

revint à son père, et lui poussa la tête de sa victime contre les lèvres en lui disant :

— Embrasse Didi !

Je dois convenir que le comte ne crut pas s'abaisser en déposant un baiser sur le front de l'intéressant animal. Les enfants riaient de plaisir. Mais Rose, bien involontairement, troubla la joie universelle en s'adressant à Auguste et lui disant :

— Répète ta leçon devant papa.

Un petit volume cartonné sortait de la poche de l'enfant. Le comte le tira à lui, l'ouvrit ; mais il n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur le titre qu'il se leva avec dépit.

— « *Histoire sainte élémentaire,* lut-il à haute voix, *par Mme de Saint-Ouen, ouvrage couronné par la Société pour l'instruction élémentaire.* »

Et, feuilletant le petit volume, il continua de lire :

« — L'Ancien testament nous apprend ce qu'il est arrivé de plus remarquable au peuple de Dieu, c'est-à-dire au peuple juif... »

Rose baissait les yeux. Les enfants se regardaient avec une sorte de contrainte. Le père reprit :

« En 4,963 avant Jésus-Christ, Dieu créa le monde en six jours... »

Il s'interrompit de nouveau. Rose paraissait prête à défaillir.

— Voilà donc les sottises dont vous bourrez la tête de ces malheureux enfants! lui dit-il. Autant de phrases, autant de monstruosités historiques! Le peuple juif qui est le peuple de Dieu! Comme si, Dieu existant, pouvait et devait adop-

ter un peuple à l'exclusion des autres! Et le monde créé en six jours! avec la date!

Puis, s'avançant vers la petite bonne qui, entendant de si horribles blasphèmes, éprouvait l'envie de pleurer :

— Apprenez, malheureuse fille, qu'il a fallu plus de cent mille ans pour que la terre se trouvât dans les conditions physiques où nous la voyons aujourd'hui, lui dit-il. Apprenez que le peuple juif était l'un des plus misérables des peuples de l'ancien monde, — je devrais ajouter l'un des moins dignes de la faveur que votre bête de livre lui attribue d'après la Bible.

— Mais... monsieur le comte... faisait Rose, moitié riant et moitié pleurant.

— Je vous ai déjà dit cent fois, reprit le comte, que je vous priais de ne pas pousser aussi loin

l'instruction de mes enfants. Apprenez-leur à lire, à écrire, à compter, mais tenez-vous en là. Voyons, toi, dit-il à sa fille qui écarquillait ses beaux yeux pour le regarder; toi, pauvre sauterelle qu'on entretient de la création du monde et du peuple de Dieu, sait-tu seulement épeler? Comment fait B. A ?

— Bo! répondit l'enfant sans broncher.

Le père la prit dans ses bras :

— Bravo! s'écria-t-il. Et voilà qui vaut mieux pour toi que l'histoire sainte.

— Mais, monsieur... il faut pourtant bien... reprit Rose.

— Il faut attendre, pour s'occuper d'histoire, l'arrivée de l'institutrice que je fais venir d'Angleterre. Je pense qu'elle sera ici demain. Avant de la laisser se mettre à l'œuvre,

j'aurai soin de lui donner mes instructions.

— Mais alors, ces enfants ne recevront donc pas d'éducation religieuse?

— Si, quand ils seront en âge de la comprendre. Pour le moment, pourvu qu'ils soient bien convaincus que B, A, ne fait pas BO, mais BA, cela suffit.

—Mais... leur âme? monsieur le comte.

— Je ne vous comprends pas, ma chère enfant.

— C'est leur salut que je veux dire.

— Ils le feront assez en continuant d'être affectueux pour leurs parents, compatissant pour les malheureux, aimables pour tout le monde. Le salut de Liline! reprit-il avec un grand geste. Quel monstre serait donc le Créateur, s'il exigait que ce petit amour de trois ans remplît cer-

taines conditions pour ne pas aller dans l'Enfer.

— Je ne serai jamais d'accord avec monsieur le comte sur ces matières, dit Rose en pleurnichant.

— Je le pense comme vous, mon enfant. Aussi, ce que vous et moi nous avons de mieux à faire, c'est de n'en jamais parler.

— Monsieur le comte n'est pas fâché contre moi, au moins? reprit Rose.

— Non pas.

— Eh bien! moi, fit soudain Auguste en gambadant, je veux continuer à apprendre l'histoire de Noë. C'est amusant quand il entre dans son bateau!

— Et moi, fit Caroline du ton qu'elle aurait pris pour réciter une fable, l'histoire de la tour de Babel m'amuse beaucoup. Babel signifie con-

fusion. C'est du lieu où fut élevée la tour de Babel que se fit la dispersion des hommes. Ils étaient divisés en trois races, issues de Noë. Ces trois familles.....

— Assez! ma belle chérie, lui dit son père. Si je n'y mettais ordre, vous finiriez, ton frère et toi, par vous changer en perroquets.

— Je vois, dit Rose avec chagrin, qu'une fois cette belle institutrice arrivée, je ne serai plus rien dans la maison de monsieur le comte. Monsieur le comte m'en veut, cela est clair. Et cependant je n'ai rien fait que pour le mieux.

— Je ne vous en veux pas, répondit le père. Vous avez tort de prendre ainsi les choses. Vous soignerez toujours les enfants; mais vous m'obligerez de ne plus leur farcir la tête de vos billevesées bibliques. La preuve que je ne vous en

— Moi aussi! dit Liline en entraînant son frère par la main.

Ce dernier fila en avant. Son père, en refermant la porte, l'entendit chanter par les escaliers :

Le petit Jésus s'en vat à l'école
En portant sa croix dessus son épaule,
Quand il savait sa leçon,
On lui donnait des bonbons,
Une pomme douce
Pour mettre à sa bouche,
Un bouquet de fleurs
Pour mettre à son cœur.
Il défilait de la soie
Avecque ses petits doigts.
Mon petit Jésus, que vous êtes aimable
De venir me voir dans mon lit malade.
J'ai du pain! j'ai du vin!
De la saucisse et du boudin!

Le comte était resté sur le palier qui précédait son appartement, suivant des yeux ses enfants qui montaient au second étage et faisant

de pénibles réflexions sur les difficultés de toute sorte qu'il éprouverait pour leur donner une éducation conforme aux idées de son temps et à la raison, quand une des portes situées sur le même palier s'ouvrit doucement, et Clara s'avança vers lui d'un pas léger, souriante comme une matinée d'avril. Si ce n'avaient été les hardes de femme qu'elle portait sur son épaule — elle sortait de la chambre à coucher de sa maîtresse, — un étranger qui l'aurait rencontrée là, l'aurait vraisemblablement prise pour la comtesse même, tant elle avait l'air distingué, tant sa mise était élégante, sa tournure gracieuse, sa démarche aérienne. Clara surtout était chaussée !...

Des bas blancs transparents laissaient apercevoir ses chevilles roses et des souliers de fine

peau mordorée se moulaient étroitement sur ses pieds, craquant à chaque pas que faisait la soubrette.

Je ne dois pas oublier d'ajouter qu'elle effaçait les épaules en marchant, se cambrant dans sa taille mince, ce qui lui faisait porter les yeux en l'air et le nez au vent. Bref, elle était charmante et fort avenante, même pour son maître qui la voyait chaque jour et connaissait tous les petits manéges de sa coquetterie.

— Où allez-vous ainsi, Clara? lui demanda-t-il.

— Achever d'habiller madame la comtesse. Mais...

— Mais quoi?

— Si monsieur le comte voulait me permettre de passer par son cabinet de travail.

— Volontiers. Pourquoi faire?

— Le chemin est plus direct. Et puis, je pourrai dire à monsieur le comte...

— Passez devant, Clara.

— Et quand il eut refermé la porte sur la femme de chambre :

— Maintenant, vous pouvez parler.

XV

— Monsieur le comte, fit Clara d'un air embarrassé, quand elle fut installée sur une chaise, en face de son maître, je viens d'hériter d'une dizaine de mille francs.

— Je vous en fais mon compliment, Clara.

— Et je voudrais placer cette somme, par le conseil de monsieur le comte, dans une affaire qui donnerait de gros intérêts et ne présenterait pas de risques.

— Aucun risque, c'est impossible. Mais si

vous voulez bien, cette fois encore, comme vous avez fait pour l'emploi de vos économies, vous en rapporter à moi, j'espère pouvoir vous indiquer, d'ici à quelques jours, un placement avantageux, quelque chose comme 30 pour 100.

— Oh ! que je suis heureuse! fit Clara en regardant le comte avec toutes sortes de petites mines gracieuses.

On a beau ne pas être amoureux d'une femme, se dire qu'on ferait une faute insigne en accordant trop d'attention à sa beauté, se donner une foule de raisons plus péremptoires les unes que les autres pour se persuader qu'elle ne pourrait attirer sur vous que des désagréments, des humiliations, des périls même; on a même beau être sincèrement épris d'une personne accomplie de tous points comme le semblait la com-

tesse, — quand on est homme, et, comme tel, qu'on se sent accessible aux tentations, — cela vous remue toujours doucement le cœur de rencontrer deux beaux yeux de velours bleu fixés sur les vôtres, d'entendre vous parler une voix musicale, de respirer enfin dans cette atmosphère de fraîcheur parfumée qui émane de toute jeune et jolie femme.

Le comte, en ce moment, sans songer à mal et sans former d'intention dont il aurait eu à rougir devant sa conscience, remarqua, pour la première fois, que Clara avait de magnifiques cheveux blonds, de ces cheveux cendrés, si doux à l'œil et au toucher, tels qu'on n'en voit plus nulle part, depuis que la folie des femmes les a poussées à préférer l'abominable couleur rousse à toutes les autres. Les cheveux de Clara étaient

fins, soyeux, d'une propreté rigoureuse, bien tendus au-dessus du front, élégamment tordus sur le chignon, agréables à voir et pleins de lumière.

Heureusement pour le repos du comte et pour celui de la jolie fille, que cette remarque ne fut suivie d'aucune autre; heureusement aussi que la sonnette de la comtesse retentit au moment où sa femme de chambre s'aperçut qu'elle s'attardait. Clara, rejetant sur son bras la robe et le peignoir qu'elle avait, en entrant, posés sur un siége, fit une révérence au comte, puis se dirigea vers la porte. La sonnette tintait encore. Elle sortit en souriant.

XVI

Je me regarderais comme l'auteur le plus malencontreux de tout l'univers si, après avoir lu les chapitres qui précèdent, le lecteur pouvait soupçonner un seul instant le comte d'Abarey d'avoir formé chez lui, pour son usage particulier, une sorte de contrefaçon de harem, dans lequel la comtesse Diane, au lieu de régner seule sur son cœur, comme elle avait incontestablement le droit et le pouvoir de le faire, aurait tout simplement joué le rôle d'une sul-

tane Validé. Un de mes amis, il est vrai, bien que Français, démocrate, père de famille, ancien négociant, — et le reste ! — s'est passé cette fantaisie pittoresque. Mais d'abord, cet ami, — que je désapprouve, — est veuf; ensuite, il vit à la campagne. A la grande rigueur, il peut donc avoir une excuse.

Le comte, je le reconnais, s'était toujours beaucoup plu dans la société des jeunes femmes; et, franchement, ce n'est pas un crime irrémissible; — malgré l'affection sincère qu'il portait à la comtesse, il ne lui était pas désagréable de se voir entouré de jolis visages; enfin il s'intéressait aux fillettes de sa maison, ne croyait pas s'abaisser ni se compromettre en badinant parfois avec elles, et c'était très-sérieusement, en homme bon, humain, serviable, qu'il se

préoccupait de leur avenir. Mais, de là à nourrir l'intention gaillarde de les passer en revue, les unes après les autres, comme cela, m'a-t-on dit, se passe chez les Turcs et chez les Mormons, il y avait terriblement loin, et la médisance même, toujours si prompte cependant à exploiter les apparences les plus fugitives, ne s'était pas encore avisée jusqu'alors de décrier les mœurs du comte.

Il est bon d'ajouter que, s'il en avait été autrement, celui-ci s'en serait médiocrement soucié, connaissant par expérience le peu que valent les jugements humains. Le comte d'Abarey était un de ces hommes comme on n'en avait guère vus en France avant le rétablissement de l'empire, qui semblent aux philosophes les produits directs et nécessaires de nos révolutions,

et dont le duc de Morny restera le modèle. Gens de loisirs et de grandes affaires, menant la politique avec la même liberté d'esprit, — la même insouciance, — que les plaisirs ; résolus, braves, sachant ne s'exposer qu'au moment utile; aimables, bons enfants, gentlemen avant toute chose, avec une pointe de sybaritisme, un grand fonds d'incrédulité; ne respectant absolument que les préjugés sociaux, les usages, la mode et les convenances.

Dernier rejeton d'une ancienne et noble famille qui prit part aux plus graves événements de notre histoire, et que la République, celle qu'on nomme « la Sanglante » et qu'on ferait mieux d'appeler simplement « la première », devait dépouiller, Louis d'Abarey avait reçu l'éducation d'un gentilhomme et d'un philoso-

phe, une éducation forte, à laquelle les sciences naturelles servaient de base, telle enfin que devrait toujours être celle que reçoivent les jeunes gens dans nos universités. Quand il eut dix-huit ans, son père, dans le but de compléter ses études et de ne pas le laisser s'étioler à Paris dans le désœuvrement, l'envoya en Allemagne, puis en Angleterre.

Le jeune comte passa quatre ans à parcourir ces deux contrées. Dans la première, il acquit toutes les connaissances qui lui manquaient pour devenir ce que son père voulait qu'il fût : un homme de mérite; dans la seconde, sans mettre son blason de côté, il apprit l'art si difficile de traiter intelligemment et loyalement les grandes affaires, de s'enrichir très-vite sans ruiner personne, art précieux dont le secret va

chaque jour se perdant en France, qui n'est plus guère pratiqué, — et encore pas par tout le monde! — que de l'autre côté dès mers.

Louis d'Abarey, je dois le dire dès à présent, avait été admirablement préparé par la nature et son éducation à la carrière industrielle, qu'il avait résolu d'embrasser depuis le jour où il avait vu la gêne s'introduire dans la maison de son père. Il aimait passionnément toutes les belles et bonnes choses qui rendent la vie douce et heureuse, il voulait faire la sienne large et facile, et cela lui servait de stimulant. Mais, avant toute chose, il avait soif d'une légitime considération, et, malgré sa répulsion pour la misère, il aurait mieux aimé, je crois, être réduit à mendier que faire tort d'un sou à personne.

Fier, et très-attentif à se respecter lui-même, généreux et calculateur, habile sans esprit de ruse ni de chicane, il ne voyait dans les affaires qu'un moyen de s'enrichir honorablement, tout en se procurant des occupations intéressantes. Il fut l'un des premiers de ces gentilshommes de l'industrie qui devaient, à partir du rétablissement de l'empire, partout surgir en France et contribuer si puissamment à augmenter la fortune publique de ce pays. Il y avait cependant une certaine nuance entre la manière de procéder du comte d'Abarey et celle qui est ordinairement suivie par les fondateurs et les *lanceurs* d'affaires industrielles.

Toute entreprise que le comte consentait à patronner devait réussir, non pas tant pour le bénéfice qu'il en attendait que pour satisfaire à

sa conscience. Qand il avait apporté, dans une combinaison financière, son nom et son intelligence, il entendait que tous ceux qui y prenaient part avec lui s'en trouvassent bien. Le succès — un succès hors ligne et complétement imprévu — avait récompensé cette honorable ligne de conduite. A la mort de son père, quand le comte quitta Londres pour transporter en France le siége de ses opérations, la Fortune qu'il avait acquise ne s'élevait guère à moins de dix millions. C'est que depuis longtemps déjà, une combinaison d'affaire ne pouvait plus se former et se faire accepter du public si le public ne rencontrait pas le nom du comte dans la liste des membres du conseil d'administration.

Il en fut de même à Paris où, dès son arrivée, Louis d'Abarey eut le talent de grouper autour

de lui tous les financiers qui pouvaient le servir sans le compromettre par de mauvais antécédents, ainsi que tous les gens du monde aux yeux de qui son écurie de courses, ses collections d'objets d'arts, sa qualité de membre du *Royal-Thames-Club*, son yacht de plaisance, et l'ampleur de son existence jetaient autant de poudre qu'il en fallait pour les éblouir. En un petit nombre d'années, la fortune du comte fut presque doublée par suite de la part qu'il prit dans la création de nouvelles lignes de chemins de fer, des travaux de Paris et de quelques sociétés industrielles. Peu d'hommes, dans ces derniers temps, ont été aussi enviés que Louis d'Abarey. Et peu d'hommes méritaient de l'être autant que lui.

Beau, jeune, riche, instruit, intelligent, ro-

buste, d'une santé jusqu'alors à toute épreuve, admirablement posé dans le monde, il avait obtenu, presque sans se donner de peine, tous les genres de succès. La vie, pour cet enfant gâté du destin, se composait exclusivement de satisfactions. Elle était tout unie, pleine de douceurs et de caresses, comme nn jour de printemps, comme un soir des tropiques. Jamais une contrariété, pas l'ombre d'un échec, pas même un soupçon de ce que pouvait être l'ennui, le regret, la tristesse. Jamais une indisposition. Les désirs les plus ambitieux du jeune homme avaient à peine eu le temps de naître qu'ils étaient déjà satisfaits. On le citait partout comme le plus heureux de la terre.

Il l'était.

XVII

Il avait été l'un des fondateurs de la Société de Deauville, avait fait construire un chalet sur la plage de cette fashionnable résidence d'été que le duc de Morny mit si fort à la mode, et, chaque année, il allait y passer la saison des courses, en compagnie de quelques-uns de ses intimes. Inutile de dire quels étaient ses succès dans la société d'élite, élégante coterie qui se rassemblait là, chaque été, pendant quelques semaines. On ne cherchait que lui, on ne

6.

voyait que lui, on ne jurait guère que par lui.

Il en portait ombrage au duc de Morny.

Au casino, les jours de bal, les jeunes femmes l'entouraient, et toutes les mères qui avaient des filles à marier, même sans lui avoir été présentées, le saluaient. Une surtout, pendant toute la durée d'une certaine saison, ne cessait de le circonvenir, et il avait grand peine à éviter ses obsessions presque compromettantes. C'était une ancienne beauté qui avait autrefois beaucoup trop fait parler d'elle, s'affichant comme les seules courtisanes se permettent de le faire, vivant presque publiquement avec ses amants.

Son mari, un homme honorable et des plus avantageusement placés dans la société parisienne, avait fini par obtenir contre elle un jugement plus que flétrissant. Depuis lors elle

vivait de la pension qu'il lui faisait et des libéralités qu'elle arrachait à tous les hommes qui la trouvaient encore assez vicieuse pour se plaire dans sa société. Cette femme tarée qui, depuis près de vingt ans, n'était plus reçue nulle part, que les femmes ne regardaient plus, que les hommes saluaient à peine, était et devait être une des habituées de Deauville, comme elle l'était depuis longtemps de Bade, de Hombourg, de Nice, de Monaco, de tous les lieux de plaisance que fréquente la société européenne. Elle y faisait pitié à tout le monde depuis que l'âge étant venu pour elle, les restes de sa beauté s'en étaient allé.

Cette année, cependant, plusieurs personnes avisées avait observé qu'elle était parvenue à se faire à Deauville une petite cour. Mais il ne

fallait pas être grand clerc pour en deviner le motif. Notre donzelle avait une fille que le père faisait élever à Paris, dans un couvent aristocratique, et qui, depuis longtemps, ne voyait sa mère que devant témoins, au parloir de son couvent. Ordre avait été donné par le père de ne jamais la confier à personne. Mais cette année, précisément, la mère qui, à ce qu'il paraît, s'était sentie prise pour sa fille d'un redoublement de tendresse, l'avait enlevée du couvent, en rémunérant convenablement quelques subalternes, puis elle l'avait emmenée aux bains de Deauville.

Là, se souciant comme d'une guigne de ce que dirait son mari, elle produisait sa fille, à sa manière, la menait au bal et aux courses, toujours élégamment parée, belle de sa jeunesse et de ses

attraits, surtout du « don de plaire » qu'elle avait reçu du ciel. Ce fut, comme on le pense, un grand émoi parmi toutes les personnes qui se trouvaient là, connaissaient le père et la mère, — cette dernière, au moins de réputation, — et ne comprenaient rien à l'exhibition soudaine de la belle jeune fille dont on soupçonnait à peine l'existence. On ne se gênait pas pour dire que la mère, — afin de se venger de son mari, ou de se faire une petite fortune, — voulait la vendre.

Et l'enfant était si charmante, si bien élevée, si pudique, que — même dans le nombre de ceux qui auraient pu se mettre au premier rang pour pousser les enchères, — on en aurait trouvé plus d'un qui espérait qu'un miracle du ciel préserverait la jeune fille. Cela n'empêchait pas que bon nombre d'hommes, vieux pour la plupart,

rôdaient autour des deux femmes, et que mille cancans dont elles étaient l'objet couraient le long des côtes de Normandie. Le comte d'Abarey, en sa qualité d'homme comme il faut, — je pourrais dire aussi « d'honnête homme, » — était profondément peiné de voir une jeune fille si séduisante entre les griffes de cette guenon.

Il avait assez l'habitude des choses de ce monde pour comprendre qu'elle ne cherchait à le circonvenir que dans le but de voir la jolie Diane devenir entre eux l'objet « d'une affaire. » Et, de fait, cela n'était pas difficile à deviner. Mais quelle affaire? Il rêvait là-dessus, fort triste, très-amoureux déjà, mais ne voulant, à aucun prix, tolérer d'entremetteuse entre la jeune fille et lui quand la mère, avec un toupet que Scapin lui eût envié, le tira de peine. Elle lui pro-

posa tout bonnement « d'épouser sa fille. »

— Mais votre mari, lui répondit-il, ne consentira jamais à une union formée par vous. Et moi, d'ailleurs, je vous avoue qu'il me semblerait infiniment plus convenable de la tenir de lui et d'elle-même.

— Êtes-vous bête ! s'écria la mère. Si vous avez de tels scrupules, enlevez-la, et, une fois la chose faite, vous saurez bien forcer la main à mon mari pour obtenir son consentement.

Le comte fit un soubresaut comme s'il avait reçu un coup de faux à travers le ventre. Cependant, comme il ne lui restait guère d'illusions sur l'humanité et, en particulier, sur sa future belle-mère :

— Quel intérêt avez-vous donc à me proposer cela ? lui demanda-t-il.

— Moi? fit l'autre. Mais je ne vous propose rien; je vous donne un conseil d'ami, voilà tout. Je vous le donne parce que je vois que vous plaisez à Diane, parce que vous seriez un excellent parti pour elle, parce que je suis sûre que vous la rendriez très-heureuse. Et puis, ajouta-t-elle en lui décochant un regard sardonique, vous êtes un homme comme il faut; vous me serez reconnaissant du service que je vous rends, et je suis certaine que de vous-même vous vous conduirez très-bien à mon égard.

Pour le coup, la chose était assez claire. L'horrible mère ne cherchait même pas à gazer sa pensée. Elle affectait, il est vrai, de compter qu'il ne pouvait être question que de mariage entre le comte et sa fille; mais sa fille n'en était pas moins l'objet d'un marché.

Le comte quitta l'entremetteuse en lui demandant la permission de réfléchir à la conversation qu'ils venaient d'avoir ensemble et, comme depuis cette conversation, la passion qu'il éprouvait pour la belle Diane se trouvait aux prises avec un certain sentiment de délicatesse, il résolut, pour en finir, de tout avouer à la jeune fille.

Il ne lui fut pas difficile de la rencontrer. Il y avait bal au Casino, et Diane, éblouissante de grâce et de fraîcheur, était assise au milieu d'un essaim de jeunes beautés qu'elle effaçait toutes, pareille à la déesse Calypso parmi ses nymphes. On peut dire bien des choses pendant le court espace de temps que dure une contre-danse. Le comte, qui s'était déjà précédemment déclaré, qui, avec son tact habituel, ayant jugé que Diane

devait être effroyablement lasse de la société de sa mère, avait dit à la jeune fille que, si elle voulait bien lui faire l'honneur d'accepter sa main, il irait immédiatement solliciter l'agrément de son père : le comte, par un scrupule qui lui faisait honneur, tout en relatant dans son entier, la proposition maternelle, ne souffla mot de la commission qui lui avait été demandée sous une forme détournée.

On peut penser si Diane était interdite, si elle se dépita, rougit, baissa les yeux, se mordit les lèvres ; si elle maudit la situation où elle était placée par suite de la séparation de son père et de sa mère.

Cependant, comme le comte lui plaisait et — il faut bien tout dire — lui paraissait le parti le plus sortable qu'elle pût rencontrer ; comme, de plus,

il la pressait de prendre une détermination conforme à ses désirs, elle le regarda avec une expression de langueur qui la rendait mille fois plus charmante encore ; puis, posant le bout de ses doigts sur le bras du jeune homme, elle lui dit avec abandon, de l'air le plus touchant, qu'elle remettait sa vie entre ses mains et se confiait à son honneur.

Il n'était malheureusement pas possible au comte d'Abarey de se jeter aux pieds de la jeune fille devant quinze cents personnes. Ni vous, lecteur, ni moi, ne l'aurions osé, à sa place. Il la remercia cependant, avec une effusion de cœur à laquelle la belle Diane parut sensible, et, comme dans le cours de leur conversation, elle lui avait dit que son père devait être à Naples, où l'avaient appelé ses affaires, il lui proposa de s'embar-

quer avec lui, sur son yacht, dès le soir même, s'engageant à la conduire directement à Naples et à se joindre à elle pour supplier son père de consentir à leur union.

Tout ceci semble bien étrange peut-être. Mais il y a longtemps qu'on l'a dit : « Rien n'est plus extraordinaire que ce qui arrive tous les jours. » Au surplus, en ceci je ne suis qu'un simple historien, et je pourrais, s'il en était besoin, désigner plus de vingt personnes qui furent témoins des événements que je raconte.

Diane, au nom de son père, avait senti l'abandonner ses derniers scrupules ; une courte navigation ne l'effrayait pas, d'ailleurs, elle répondit, tout simplement, qu'elle était prête à partir.

Précisément l'orchestre achevait les dernières mesures de la contredanse. Le comte offrit le

bras à Diane comme s'il avait eu l'intention de la reconduire à sa place. Mais ce fut vers la porte d'entrée du casino qu'il se dirigea avec elle.

En traversant un groupe, il effleura du coude la maternelle entremetteuse et lui dit fort tranquillement ces mots :

— Vous voyez ; nous partons.

La mère suivit.

XVIII

Chacun sait que tous les chalets de Deauville sont alignés sur un large quai, faisant face à la mer. Le comte, soutenant sur son bras la jeune fille qui s'enveloppait de son mieux dans son manteau pour préserver ses épaules nues des caresses de la brise, s'avançait le long de ce quai dans la direction de sa demeure. La mère les suivait toujours, sans prononcer une parole. La nuit était très-noire. Vers la droite, on apercevait les lumières de Trouville ; plus loin, dans la

direction du Nord, les phares de la Hève ; enfin, au large, et environ à deux kilomètres de la plage, l'*Alcyon*, le yacht du comte, tout noir avec ses fins agrès, sa cheminée d'où s'exhalait un nuage de fumée, et les trois feux réglementaires hissés à son mât de misaine. Diane marchait lentement, empêchée qu'elle était dans les larges plis de sa robe de bal et glissant sur le cailloutis trop rude, trop grossier pour ses petits souliers de satin blanc. A l'exception de cinq matelots qui se balançaient à bord d'un canot, devant le chalet du comte, ils ne rencontrèrent âme qui vive. Ce canot n'était autre que celui de l'*Alcyon*.

Il aurait été facile de s'embarquer immédiatement. Mais il paraît que le comte avait à faire chez lui quelque chose d'utile. Sa demeure était

éclairée comme pour une fête. Il y fit entrer Diane par la petite porte du jardin qui s'ouvrait sur le quai. La mère, toujours muette, entra derrière eux. Le cœur de Diane battait à se rompre quand elle posa le bout de son joli pied sur le seuil de la maison de son amant. Quelle ne fut pas sa surprise d'y rencontrer sa femme de chambre! La brave fille qui lui était toute dévouée — ce n'était pas Clara — et que le comte avait fait amener chez lui, le soir même, avec les malles renfermant tous les effets de Diane, conduisit sa jeune maîtresse dans une chambre où elle lui fit quitter sa toilette de bal pour revêtir un autre costume plus commode et mieux approprié aux circonstances.

Le comte, pendant ce temps-là, avait installé sa future belle-mère dans un salon, puis, s'excu-

sant de la laisser seule, il était allé donner à ses gens les ordres nécessaires pour le départ. Lorsque Diane vint le retrouver, elle le vit occupé à faire transporter à bord du canot les caisses qui contenaient son linge et ses hardes. Jusqu'alors, pas une parole n'avait été échangée entre les trois acteurs de la tragi-comédie qui se jouait. Mais, quand le comte, s'étant approché de Diane sous prétexte de placer son manteau sur ses épaules, et, en réalité, pour lui dire à l'oreille qu'elle l'avait rendu le plus heureux des hommes, et que jamais elle n'aurait sujet de s'en repentir, la mère, l'horrible mère se leva de son siège, avec un soubresaut comme si elle avait été mue par un ressort, puis, voyant les deux jeunes gens bras dessus, bras dessous, se diriger vers la porte, elle regarda le comte en face en lui disant :

— Eh bien ! et moi ?

— Mais... vous, madame, balbutia Louis d'Abarey, je ne vous emmène pas, vous savez bien.

Diane avait quitté le bras de son amant et détournait avec effort les yeux de sa mère.

— Je ne compte pas non plus aller retrouver mon mari avec vous, dit cette dernière. Mais nous avons à régler quelque chose ensemble.

Elle dit cela devant sa fille, qui n'y comprenait rien, mais devait s'étonner. Et, en effet, elle la regardait avec stupeur.

— Je vous demande pardon, madame, avait dit le comte d'Abarey.

Et, s'asseyant devant une table, il signa un bon de cent mille francs sur la recette générale du

Calvados ; puis, s'approchant de l'entremetteuse et le lui présentant :

— Ceci vous obligera à aller à Caen. Mais vous penserez sans doute, comme moi, que la chose en vaut la peine.

La mère ne répondit rien. Et, après avoir examiné le mandat qui lui parut en règle et d'une somme suffisante, elle le serra dans son corsage. Puis elle se retourna.

Les jeunes gens étaient partis.

XIX

La traversée de Deauville à Naples s'accomplit sans incidents maritimes dignes d'être relatés. Ce fut une promenade pour l'*Alcyon*, dont l'équipage était rompu à toutes les fatigues et dès longtemps familiarisé avec le péril. Diane qui, grâce à son sang anglo-normand, n'avait aucun inconvénient à redouter de la mer, fut enchantée du joli voyage que son amant lui faisait faire et de l'installation élégante et commode qui lui avait été préparée à bord.

De loin en loin, on relâchait pour faire des vivres. Et c'est ainsi que Diane visita successivement Brest, Bordeaux, Bayonne, Lisbonne, Cadix, Alger, Tunis et Messine. Ce fut une agréable distraction pour elle. A part de courtes promenades qu'elle faisait le soir et le matin, en compagnie du comte, sur l'arrière de l'*Alcyon,* à part la cour assidue qu'en homme bien épris lui faisait son amant, la jeune fille passait d'assez paisibles journées. Et, en effet, il lui aurait été bien difficile de s'occuper, si elle avait songé à le faire.

L'affection de plus en plus vive qu'elle ressentait pour Louis d'Abarey, les soins et les tendresses dont celui-ci l'entourait, l'anxiété où elle était de revoir son père, et en des circonstances qui devaient soulever entre eux de graves dé-

bats, tout, jusqu'au souvenir de son passé si tranquille et si pur, jusqu'à ses espérances dans l'avenir, occupait son esprit et remplaçait les occupations qu'en d'autres temps elle aurait sans doute recherchées. Le jour où elle pensait être unie à Louis d'Abarey, se rapprochant de plus en plus, tenait son espoir en haleine.

Mais de graves mécomptes, une vive douleur même l'attendaient. Quand elle débarqua à Naples, la belle Diane fut accueillie par l'affreuse nouvelle de la mort subite de son père.

Et, pour comble de malheur, elle s'aperçut qu'elle était enceinte. .

XX

Si Dieu n'avait pas fait la chair si faible, de grandes infortunes auraient pu êtres épargnées à l'humanité. Le comte d'Abarey était certainement un honnête homme, et il aimait Diane d'une affection aussi profonde que désintéressée. Il s'était engagé à l'épouser. Il voulait tenir sa parole. Il désirait, autant que la jeune fille, resserrer par le mariage les liens qui les unissaient. Mais il ne pouvait pas deviner que le père de Diane devait mourir on ne peut plus mal à propos — il est

vrai que nous ne mourons guère tous que de cette manière, — et que la mort de son beau-père rendrait ses bonnes intentions d'une exécution difficile.

Jusqu'alors, ne connaissant de la suprême beauté de la jeune fille que ce que la pudeur — ou les convenances — lui permettaient d'en laisser voir à tout le monde, c'est-à-dire son visage, ses épaules, ses bras, ses mains, ses cheveux, et, couverts par les vêtements, mais s'accusant en dépit d'eux, sa ceinture, son sein, ses pieds, le comte avait été surtout captivé par ce mélange délicieux de charmants attraits, et ce parfum de grâce et de bonne compagnie que toute jeune fille heureusement douée et bien élevée répand autour d'elle. Mais, à bord, dans ce tête-à-tête obligé de plus d'un mois, vivant ensemble, tou-

jours si près l'un de l'autre, dormant séparés par une cloison, mangeant à la même table, se regardant éperdument tout le long du jour, comme pour épier leurs mutuelles pensées, était-il bien possible qu'un homme jeune, ardent, très-vivement épris, entreprenant, se rendit toujours maître des désirs qui devaient forcément naître en lui et qu'avivaient incessament le charmant caractère et la beauté de sa bien-aimée ?

Il succomba, sans trop lutter, comme, à sa place, il nous aurait été agréable à tous de succomber. Il est si bon d'aimer ! si délicieux d'être aimée ! et même si doux de faillir ! Ces réflexions sensées ne doivent pas m'empêcher de dire que, le jour de son arrivée à Naples, lorsque Louis d'Abarey regardant le visage pâli et les yeux battus de Diane, vit dans ces marques de douleur

autant de craintes pour l'avenir que de chagrin, il entra dans une grande colère contre lui-même, et je ne doute pas que si « monsieur le maire » et les témoins nécessaires — avec l'église et le curé, pour ne pas désobliger Diane — se fussent trouvés là, il ne se fut estimé cent fois plus heureux de poser sur le front de la jeune fille la couronne de comtesse.

Mais, quand on a le bonheur d'être Français, on ne se marie pas en France, et même à l'étranger, sans une foule de formalités et de papiers, dont se passent bien volontiers les peuples privés de notre Code civil, et les sauvages. D'Abarey, n'ayant plus ni père ni mère, ne dépendait que de lui seul; mais Diane avait encore le bonheur de posséder l'un des deux auteurs de ses jours, et, quoique le consentement de cette hono-

rable personne eût déjà coûté assez cher à Louis d'Abarey, on ne le lui avait pas donné par écrit, « en bonne et due forme, » sur une feuille de papier timbré de cinquante centimes. Le comte ne pouvait donc faire aucun usage de ce consentement verbal.

Diane eut beau le prier, même le supplier, de la conduire dans la première église venue, et de se passer de « monsieur le maire » qui, au surplus, n'était pas là, pour l'épouser, il répondit que ni lui ni personne en France ne trouverait rien de sérieux dans un pareil mariage, et qu'il valait donc mieux attendre encore pour se marier à Paris. Quand ils furent rentrés en France, quoique le comte conservât les mêmes sentiments, d'autres difficultés, — celles-là de nature très-graves pour les gens du monde, — vin-

rent encore l'empêcher de tenir sa parole.

Diane, à peine installée dans l'hôtel du parc des Princes, était accouchée du bel enfant que nous avons présenté au lecteur sous le nom d'Auguste. Tout le monde à Paris la croyait mariée au comte. On ne la nommait en tous lieux que « la comtesse d'Abarey ». Son honorable mère croyait bien savoir à quoi s'en tenir à cet égard, mais elle n'était pas femme, comme on le pense bien, à faire part de ses doutes aux deux jeunes gens. Elle avait touché le mandat de cent mille francs; elle en avait même depuis longtemps gaspillé le montant. Le besoin d'un autre mandat, qui fût au moins d'égale somme, se faisait sentir chez elle.

Mais comment se le procurer ? Quel prétexte inventer pour le soutirer au comte ? Le roi Xer-

cès, d'excentrique mémoire, combinant les moyens d'écraser les Grecs, n'était ni moins embarrassé, ni moins perplexe que la mère de Diane. Celle-ci venait, sur ces entrefaites, de mettre au monde la jolie Liline aux yeux noirs. Et toujours pas de mariage ! Notez qu'il n'existait plus maintenant aucun moyen d'éviter un terrible scandale.

Qu'aurait dit, en effet, la haute société parisienne, toujours bégueule et collet-monté — malgré les petites licences qu'elle se permet — si tout à coup et sans qu'on criât « gare ! » elle avait lu dans les journaux la publication des bans de deux personnes qu'elle croyait unies depuis longtemps par les légitimes liens du mariage? Le comte qui, avant toute chose, voulait faire le bonheur de Diane, ne savait à quel saint se

vouer, et donnait, à part lui, les institutions sociales au diable.

Cependant, comme tout pouvait encore se réparer, puisqu'ils n'étaient ni morts, ni même malades l'un et l'autre, le comte entra dans une voie pratique en achetant le consentement écrit de la mère de Diane et en rassemblant toutes les pièces nécessaires pour épouser à l'étranger la mère de ses enfants. En effet, comme il n'aurait pu faire croire à personne qu'ils s'étaient mariés à Paris, il avait dit partout que leur union avait été célébrée à Naples. C'était donc à Naples seulement qu'il pensait que leur mariage devait se faire. Malheureusement, il se trouvait si bien de l'existence qu'il menait à Paris, et il redoutait si fort l'imprévu, qu'il ne pouvait se décider à partir.

« Ce sont là de petites raisons, » dira-t-on. Sans doute ; mais ce sont les petites raisons qui déterminent la majeure partie des actions humaines. Bref, au moment où commence cette histoire, le comte d'Abarey était depuis huit jours en grande discussion avec Diane, et s'était enfin décidé à faire venir de Londres une institutrice anglaise qui devait gouverner la maison et prendre soin des enfants pendant l'absence que les deux amants ne pouvaient plus longtemps se dispenser de faire pour légitimer leur union.

XXI

Revenons maintenant au point précis où nous avons laissé nos personnages. Clara venait de quitter le cabinet du comte pour aller habiller sa maîtresse. Le comte demeuré seul, reçut quelques visites d'affaires. Je dois dire que, sans exception, tous les gens — tant hommes que femmes, et même de belles dames ! — qui vinrent le voir ce jour-là, ne s'étaient dérangés que pour lui demander service. L'un proposait une affaire qui devait faire sa fortune ; d'autres

se contentaient de demander à emprunter; d'autres encore auraient été heureux qu'on voulût bien les associer à quelque opération nouvelle.

L'aménité du comte était si bien connue, il éprouvait un si réel plaisir à obliger, que nul ne se gênait guère pour lui demander assistance. Le sybarite poussait l'amour des nobles voluptés au point de ne jamais répondre « non » à une demande de secours, et, quand un pauvre forçait sa porte, rudoyant Alstorphius, pour venir, jusque sous ses fenêtres, lui demander l'aumône, ne lui faisait-il pas remettre son obole par ses enfants ! L'obole était toujours une pièce de vingt francs; il y en avait souvent deux. Cela faisait gambader Auguste et rire Liline.

Le comte, après avoir rapidement expédié les

importuns qui étaient venus le déranger, alla trouver Diane. Elle finissait de s'habiller. Il lui remit la lettre qu'il avait reçue de Londres et qui lui annonçait pour le lendemain, l'arrivée de l'institutrice, puis ils descendirent au jardin pour assister aux jeux des enfants. Une petite scène familière les y attendait.

Auguste, levant le nez en l'air du côté du mur qui séparait le fond du jardin de son père de celui d'un voisin inconnu, avait aperçu quelques abricots qui semblaient superbes et s'épanouissaient parmi les feuilles.

S'accrocher au treillage des pieds et des mains, s'élancer au haut comme un chat, pendant que sa petite sœur le regardait d'en bas avec une admiration mêlée de terreur, fut pour l'enfant l'affaire d'une minute. Il était aussi

agile que hardi, et était stimulé, d'ailleurs, par la gourmandise. Quand il fut à portée, il rafla tous les abricots qui se trouvaient au sommet du mur, au nombre d'une demi-douzaine, sans se soucier de savoir comment ils avaient pu pousser en cet endroit, ni de ce que dirait le voisin de sa *razzia*. Le gamin avait bien autre chose à faire! Son père et sa mère arrivaient juste au pied du mur, comme il redescendait à l'aide d'une seule main, tenant de l'autre son butin dans sa casquette. Le bon garçon ne se montra pas égoïste. Il distribua ses fruits à sa petite sœur et à ses parents, n'en gardant qu'un pour lui; — et, encore, le gardant! je ferais mieux de dire qu'il l'engloutit tout entier dans sa bouche rose. — Mais il n'eut pas le temps de recevoir les remercîments de Liline et d'écouter les affectueux

reproches de son père. Une voix inconnue qui descendait d'en haut lui fit encore une fois lever la tête.

Un homme à figure bonasse regardait l'enfant, se tenant accoudé au sommet du mur, dans le vert feuillage, et l'une de ses mains, qui pendait au-dessus du jardin du comte, tenait un petit panier en osier.

— Mon jeune ami, dit-il à Auguste qui l'écoutait la bouche ouverte, vous paraissez beaucoup aimer les abricots. Voulez-vous me permettre de vous en offrir quelques-uns de la belle espèce ?

A leur tour, le comte et Diane levèrent la tête. L'homme, d'une cinquantaine d'années environ, avait la physionomie paterne et fine d'un savant de province; la voix douce, les cheveux

gris, le visage dépourvu de barbe. Une cravate blanche et très-lâche entourait son cou; un habit de drap noir faisait des plis sur ses épaules, et il était coiffé d'un chapeau de paysan aux bords étroits, en paille grossière.

— Moi, je veux bien! répondit Auguste à la question qui lui avait été posée.

— Et moi aussi! ajouta Liline.

L'adorable petite fille ne vivait que pour son frère, et elle n'admettait pas que l'un d'eux prît un plaisir si l'autre ne le partageait point.

Auguste reprit:

— Mais, comment faire?

— Oh! rien de plus facile! répondit l'homme.

Et, pendant que le gamin grimpait au treillage, il allongea autant qu'il pût celui de ses bras qui soutenait le petit panier.

— Oh ! maman, regarde donc les beaux abricots ! s'écria Auguste en s'approchant de sa mère.

En effet, douze fruits merveilleux, rouges, dorés et piquetés, chacun d'eux gros comme le poing, reposaient délicatement sur un lit de feuilles de vigne.

Il y eut une nouvelle distribution. Auguste n'avait jamais été d'humeur plus généreuse. Caroline tapait ses mains l'une contre l'autre et sautait de joie.

C'est alors que deux cris simultanés rententirent.

— Mais, je ne me trompe pas, c'est Rossignol ! s'écria le comte qui n'avait pu détacher ses yeux de l'homme.

— D'Abarey ! riposta l'homme sur le même ton.

Puis, se croisant les bras et regardant affectueusement le comte, il ajouta, au grand ébahissement de Diane :

— Bonjour, mon vieux, comment vas-tu ?

XXII

Le comte d'Abarey et Rossignol, quoiqu'ils n'appartinssent pas à la même fraction de la société — ou à la même coterie mondaine ; — quoiqu'il y eut entre eux de grandes différences sous les rapports de l'éducation, de la fortune, de l'âge, des goûts et des caractères, s'étaient liés de bonne heure au collége, et de l'amitié la plus tendre, et cela par l'unique raison apparente qu'ils étaient placés l'un auprès de l'autre en classe. Une sympathie secrète cependant, vraisemblablement née

de la loi des contraires, était entrée pour quelque chose dans les débuts de leur liaison. Rossignol, tout enfant, ne pouvait se lasser d'admirer d'Abarey, dont la figure, les manières et l'humeur charmante auraient pu captiver les plus difficiles.

De son côté, d'Abarey estimait Rossignol pardessus tous les enfants de son âge, et cela parce que le digne garçon, pauvre, abominablement disgracié de la nature, presque sans famille et sans protecteurs, faisait chaque jour preuve du plus grand courage pour supporter les vexations de ses camarades, et pour apprendre ses leçons en dépit de la mémoire la plus rebelle. Rossignol était fils d'un pharmacien et avait été destiné, par son père, au professorat scientifique. Il ne suivait guère, au collège, que les cours de la-

tin, de grec, de géographie, de physique, de chimie et d'histoire naturelle. Mais je dois dire qu'il apportait dans ses études une passion sincère, la passion de l'homme qui s'est promis d'arriver en dépit de tout et de tous, et que ne découragent aucun dégoût, nulle fatigue.

Le malheureux enfant portait cependant en lui un terrible ennemi, une santé détestable. A quinze ans, il avait l'apparence d'un valétudinaire, le teint plombé, les lèvres violettes, les yeux invariablement ourlés de rouge, et cette contenance piteuse et souffreteuse que donne bien vite au corps humain la gêne intérieure persistante causée par la débilité de l'organisme. C'était un sujet de stupéfaction pour tous les professeurs et les collégiens que la liaison qui s'était établie entre deux créatures aussi dissem-

blables que l'étaient d'Abarey et Rossignol. On les trouvait toujours causant ensemble pendant les récréations. Ils se rendaient mille petits services mutuels. Il aurait été difficile de soupçonner les projets que chacun d'eux formait pour l'avenir.

D'Abarey paraissait appelé à occuper quelque haute position sociale. Rossignol semblait destiné à végéter dans les plus humbles fonctions de l'enseignement. Ils quittèrent le collége aux vacances de la même année, et, depuis lors, non-seulement ils ne se revirent plus, mais ils n'entendirent jamais parler l'un de l'autre. D'Abarey voyageait; Rossignol était livré à tous les hasards de l'existence la plus précaire. Tour à tour préparateur de pièces anatomiques, infirmier-militaire, aide-pharmacien, professeur sup-

pléant à l'école vétérinaire d'Alfort, répétiteur de grec, puis enfin pion, — il ne lui était guère possible de tomber plus bas ! — l'infortuné savant — il l'était devenu à force de volonté et de travail ! — avait fini par se faire compositeur d'imprimerie.

A partir du moment ou il avait adopté cette dernière profession, Rossignol que la maladie ne cessait de harceler, avait si bien caché sa vie, qu'il aurait été impossible au plus fin limier de la police d'en découvrir le moindre détail. D'Abarey, nécessairement, ignorait toutes les particularités que je viens de raconter. Possesseur d'une immense fortune, il ne pensait que trop souvent à son ancien camarade, et se creusait en vain la tête pour deviner ce qu'il avait pu devenir. Voilà que, tout à coup, il le retrouvait au sommet d'un

mur, offrant des abricots à ses enfants, formé, grossi, vieilli, mais d'apparence toujours aimable, et l'appelant « mon vieux, » comme autrefois. Il y avait de quoi se demander si tout cela ne se passait pas en rêve.

Ce fut Auguste qui se chargea de nouveau de fournir à son père le moyen de renouer connaissance avec son ancien condisciple.

Depuis l'affaire des abricots, il n'avait pas quitté des yeux cet aimable monsieur qui portait un nom d'oiseau et lui donnait de si bonnes choses. Comme il ne détestait rien autant que de ne pas prendre part aux conversations qui se tenaient devant lui entre grandes personnes, il résolut de se mêler à celle dont les débuts lui avaient été si profitables. Elevant donc la voix pour interpeller le voisin, avec

sa charmante habitude de tutoyer tout le monde :

— Dis donc, toi, Rossignol, tes abricots étaient très-bons. Mais pourquoi t'appelles-tu Rossignol ? Est-ce que tu chantes ?

— Non mon petit ami, répondit le voisin. Je ne chante pas, ou plutôt je ne chante plus.

— C'est dommage.

— Ah ! çà, mais... fit le comte en interpellant son ancien camarade, que diable fais-tu là, et pourquoi ne descends-tu pas pour causer de plus près ?

— Mon cher, fit Rossignol, je palissais mes abricotiers quand la charmante tète de ton fils m'est apparue par-dessus le mur. Quant à descendre, comme je suis juché au haut d'une échelle, l'expression me paraît heureusement

choisie ; je descends donc. Rangez-vous, mes petits enfants.

Ce disant, il fit passer une longue échelle de jardinier par dessus le mur, enjamba le faîte et se coula dans le jardin du comte, malgré sa naissante corpulence, avec la prestesse d'un singe.

— Ma chère amie, fit d'Abarey en s'adressant à Diane, et tenant Rossignol par la main, permettez-moi de vous présenter l'un des hommes que j'aime et que j'estime le plus au monde, un homme du plus rare mérite, et qui doit être en passe d'occuper l'une des plus hautes positions du professorat.

— Belle dame, fit Rossignol, en rectifiant les plis de son habit et s'inclinant avec les grâces d'un ours apprivoisé, ne croyez pas un traître mot de ce que dit votre mari. Il n'a jamais

été qu'un vil flatteur. C'est moi qui ai l'honneur de vendre à monsieur votre maître d'hôtel les plus beaux fruits de mon jardin qui sont servis sur votre table. Voilà tout.

XXIII

Cependant Diane étant remontée chez elle avec les enfants, le comte que les derniers mots prononcés par Rossignol avaient affligé autant que surpris, voulut en obtenir l'explication immédiate :

— Qu'est-ce que c'est, lui dit-il, que cette histoire de fruits vendus à mon maître d'hôtel que tu viens de faire à ma femme? Raconte-moi tout ce qui t'est arrivé depuis le jour où nous avons quitté le collége. Je ne te trouve pas très-

changé, mais tu n'as pas l'air heureux, mon pauvre ami.

— Je le suis cependant, autant qu'un homme, un philosophe, un vrai sage peut l'être, répondit Rossignol. Tu dois te rappeler que j'ai toujours eu des idées particulières sur toutes les choses intéressantes de ce monde. Ces idées, loin de disparaître avec l'âge, n'ont fait que se fortifier.

Et le brave garçon, qui n'avait jamais eu plus de vanité qu'un hanneton, se mit à faire, sans en rien retrancher ni déguiser, le récit détaillé de ses aventures. D'Abarey, tout en cheminant dans le jardin auprès de lui, l'écoutait sans l'interrompre. Quand Rossignol eut raconté toutes les particularités qui sont déjà connues du lecteur et qu'il lui fallut expliquer à quelle occa-

sion il avait renoncé au métier de compositeur d'imprimerie, il poussa deux ou trois soupirs de soulagement, puis, appuyant le bras sur celui de son ancien camarade, il continua en ces termes :

— Mon cher Louis, d'après tout ce que je viens de te dire, tu dois comprendre que je ne ressentis aucune humiliation à endosser la blouse de l'ouvrier. Faire une chose ou une autre m'a toujours été absolument indifférent. Je ne me suis jamais préoccupé au monde que de m'instruire, d'acquérir chaque jour de nouvelles connaissances, de nouvelles lumières, et de croître en bon sens, en philosophie, en sagesse, n'ayant en vue, en tout cela, que ma seule satisfaction. Tous les hommes, y compris toi, d'un bout à l'autre de la terre, n'ont qu'un désir,

désir féroce, insatiable, qui s'accuse dans toutes leurs actions, toutes leurs paroles, et dans leur hypocrisie même; ce désir c'est JOUIR ET NE RIEN FAIRE. Eh bien ! je passerai peut-être à tes yeux pour un animal absurde, mais j'ai, dès le début, renoncé à jouir, parce que j'y trouvais toute sorte d'inconvénients. Je tâche de vivre, non comme les autres hommes, mais comme me le conseillent mon expérience et ma raison. L'existence que je mène, je l'avoue, n'excitera l'envie de personne. Elle est privée de toutes les satisfactions de l'amour-propre, absolument dépourvue des plaisirs des sens. En revanche, je la crois conforme à la loi de nature, loi horrible, loi inexorable, mais à laquelle nous sommes tous assujettis. Il m'a suffi, mon cher, d'un peu de réflexion et de quelques années d'obser-

vation pour acquérir la désolante certitude que le malheur est l'état normal de la vie. On ne veut pas là-haut, si toutefois il y a quelqu'un, on n'a jamais voulu que l'homme, cet insecte à qui ne manquerait qu'un peu de bonheur pour devenir une créature prodige, on n'a jamais voulu qu'il pût jouir en paix de lui-même et de ses nobles facultés. — « Convoite, espère, lutte, souffre et meurs ! » lui a-t-on dit. On l'a placé, sans lui en donner le motif, dans une sorte de paradis merveilleux où toutes choses l'invitent au plaisir. Ce ne sont, tout autour de lui, que sujets d'ébahissement, d'enchantement. Le grand enfant étend la main pour saisir et pour posséder les ravissants objets qu'on lui fait voir. Et on ne lui crie même pas, — ce qui serait humain : — « Si tu y touches, tu es mort. » En effet,

9.

cher ami, toi et les autres, je vous mets au défi de me citer, je ne dis pas l'excès, l'abus, mais l'ombre d'un plaisir que la nature, à l'échéance qu'elle a désignée, ne nous fasse payer au centuple. La vieille gueuse qu'elle est — il faut lui rendre cette justice — est au-dessus de toute critique par les côtés plastiques. Il serait impossible à l'imagination la plus riche de rien rêver qui approche de loin seulement de la beauté de ce qui existe. Une étoile, une fleur, un oiseau, une femme, peut-on se figurer de plus adorables choses? Comme mécanisme, moi qui ai beaucoup observé la grande créatrice, je me permets de la trouver médiocre et dépourvue d'invention. Comme morale, enfin, elle est hideuse. Les choses sont organisées de telle façon que, partout, la sottise prospère, l'injus-

tice triomphe, le mal opprime le bien, les justes sont punis pour les méchants, les bons pâtissent de la cruauté et de l'indifférence universelle, les faibles sont dévorés par les forts. En résumé, quand on regarde d'un peu près ce qui se passe, quand on observe comment les êtres et les choses ne sont élevés que pour disparaître, comment les plus brillantes, les plus sublimes, les plus touchantes créations s'altèrent fatalement aussitôt que produites; surtout quand on s'appesantit sur cette immense mystification du néant venant engloutir avec la vie toutes les espérances de la vie, on ne peut s'empêcher d'accuser le Créateur, — si tant est qu'il existe, — d'indifférence ou de cruauté. Ici, je ne suis pas même juste, mon cher. Du moins, en prononçant le mot mystification, je ne suis pas rigou-

reusement vrai. Ce qui est, est bien pis que je ne le dis. Il n'y a, cher ami, ni bonté ni méchanceté dans la nature. Il n'y a ni pudeur, ni impudeur, ni générosité, ni avarice, ni malveillance, ni tendresse, ni justice, ni injustice. Ce sont les hommes qui ont trouvé en eux et inventé la bonté, la justice, la générosité, la tendresse. Il n'y a rien de tout cela dans la nature. Il y a des LOIS! lois fatales, inexorables, existant de tout temps, que nulle intelligence, nulle puissance ne peut modifier, lois secrètes, profondément inconnues, à dessein cachées, dont la science balbutie à peine quelques syllabes de siècle en siècle. Toutes les créatures sont cependant soumises à ces lois. Elles ne les ont ni sollicitées, ni acceptées : elles les ignorent, elles les subissent. Et les hommes, qui sont naïfs,

c'est-à-dire trop bêtes, éprouvant de tout temps le besoin de se prosterner devant une majesté quelconque, ont adoré la main qui les fouaillait sans relâche, déclarant bon, sublime, admirable, tout ce qui est. Pour moi, qui avant tout me gouverne d'après ce que je crois être la raison pure, qui ne crois qu'à ce qui m'a été scientifiquement démontré, je ne me prosterne pas, je ne remercie pas, je n'admire même qu'avec de très-grandes restrictions. Je regarde souffrir, je souffre et je proteste. « Athée ! » me diras-tu. Eh ! non, mon cher ami, je ne suis même pas un athée. J'estime celui qui nie aussi simple ou d'aussi mauvaise foi que celui qui affirme. Je suis tout simplement un sceptique, un homme qui doute, un homme qui, malgré son extrême pauvreté et sa déplorable santé, a trouvé le cou-

rage et le moyen de tout étudier et presque tout approfondir, un homme qui, ayant tout vu et tout analysé, n'a jamais pu se consoler de la mort, n'a jamais pu se consoler surtout de voir mourir les petits enfants, souffrir les bons, prospérer les méchants, ni prendre son parti des infirmités humaines : du cancer qui ronge les uns, de la cécité qui obscurcit l'âme des autres, de l'hydrophobie qui met l'homme au niveau des brutes, de la mutilation des membres qui nous fait, tout vivants, tomber en ruines, de la paralysie, de la syphilis, de la folie, de l'épilepsie, et de tant d'autres maladies, véritables inventions de l'enfer, imaginées sans autre utilité apparente que de torturer méchamment de malheureuses créatures qui n'ont pourtant pas trop sujet de se louer d'être au monde.

Encore une fois, je ne me prosterne donc pas, je ne remercie donc pas, je ne suis donc pas du tout reconnaissant, et je n'admire pas. Tout en profitant du bien qui existe — je suis d'avis qu'il nous est dû — je ne prends pas mon parti du mal. Le bien pourrait exister sans le mal. La destruction de toutes choses est absurde. Le Créateur, pour faire son œuvre dans un but inconnu, aurait pu se passer de la souffrance et de la mort. Telle est ma conviction profonde, inébranlable. Moi qui te parle et que tu connais pour un homme dépourvu de la folie de l'orgueil, je t'assure que si j'avais eu à fabriquer cet univers, j'aurais fait mieux !... Je n'excepte que l'homme de mon blâme. Je ne puis, en effet, me représenter sans une profonde émotion ce qu'il lui a fallu de patience, d'efforts,

de courage, d'abnégation, d'études, de temps et de génie pour surmonter les innombrables obstacles amoncelés devant lui, et s'élever dans l'art et dans la science au point où il est arrivé. Il y a cependant chez l'homme une chose qui le diminue un peu à mes yeux, c'est son manque d'esprit de conduite. Quand on songe à tout ce que l'homme a fait d'ingénieux et de grand, il est incompréhensible de voir toutes les nations de la terre dépenser, chaque année, des milliards pour l'unique plaisir de parader les unes devant les autres et s'entre-détruire. Ah ! mon cher, si, depuis que les hommes existent, ils n'avaient employé leurs trésors, leur intelligence et leurs forces qu'à améliorer leur déplorable condition, nous n'en serions pas où nous en sommes. C'est une honte pour l'humanité de se laisser dévo-

rer, comme elle le fait, par la misère et par la peste, de tolérer que subsistent, en plus de cinquante lieux de notre planète, de permanents foyers d'infection. Les plus affreuses, les plus cruelles des maladies qui nous rendent si misérables devraient avoir disparu depuis longtemps du globe sous les efforts de la science, et le globe tout entier, si mal aménagé, devrait être pour ses habitants un véritable lieu de délices. Quand je songe à ces choses navrantes, je m'étonne toujours qu'un ambitieux quelconque n'ait jamais eu le désir de chercher la popularité dans la réalisation de ces idées. Faire tout le bien possible à l'humanité, une œuvre originale sans précédent, une protestation touchante et permanente contre les atrocités de la nature, cela serait pourtant aussi intéressant que de fabri-

quer des canons rayés et de lancer à l'eau des navires cuirassés. Tu me diras, car tu n'as jamais manqué de logique, que, pour un homme qui, par principe, repousse toutes les occasions de plaisir, qui ne voit que des dangers, des inconvénients dans la jouissance, je me préoccupe beaucoup du bien-être de l'humanité, dont je fais partie. C'est, mon cher, qu'il y a une très-grande différence entre n'avoir pas le désir de certaines choses et s'en priver par réflexion. Je ne dis pas que, moi aussi, je n'aurais pas aimé à me donner certaines satisfactions de cœur, de sens et d'amour-propre. Si j'y ai renoncé, ce n'est pas que le goût m'en manquait, c'est que je trouve absurde de revenir tondu quand on va chercher de la laine, et que je n'aurais pas manqué, moi aussi, d'expier quelques heures de

plaisir par des années de supplices. Toi, mon cher d'Abarey qui me regardes stupéfait, je veux bien t'accorder que ce que je te dis est fait pour te surprendre, me comparant à toi, si haut placé, si riche, si heureux! tu penses vraisemblablement que ton vieux camarade, outre qu'il a le cerveau détraqué, n'a guère eu de chance. Eh! bien, mon cher, le moins chanceux de nous, ne t'en déplaise, ce n'est pas moi, c'est toi, et je le prouve.

Le comte, qui était habitué depuis longtemps aux manières de Rossignol, l'avait laissé parler sans l'interrompre. Il ne put cependant s'empêcher de faire un geste de surprise en écoutant les derniers mots de son ami.

XXIV

Rossignol reprit :

— Je ne suis, je le reconnais, qu'un misérable pauvre diable ; je suis laid ; je n'ai pas le sou ; je jouis, depuis mon enfance, d'une santé détestable ; j'ai fait tous les métiers ; je n'ai réussi dans aucun ; je n'ai jamais été aimé, même caressé ; je porte un bête de nom d'oiseau qui me donne l'air ridicule ; j'ai été ouvrier ; maintenant, je suis jardinier. Derrière le jardin de ton hôtel, il y avait depuis quelques années un

terrain vague, avec une masure immonde où s'était réfugiée une famille de mendiants : père éclopé, mère aveugle, trois enfants rachitiques, tout cela crevant de misère, se nourrissant de croûtes de pain et de trognons de choux glanés dans les ruisseaux. Tout autre que ton ami aurait reculé devant le spectacle que présentait l'intérieur de ces misérables. Moi, je me dis : « Je tiens mon affaire! » Et, en effet, depuis longtemps, — pardonne-moi cette faiblesse! — je cherchais une famille qui consentît à me prendre avec elle pour me faire une société. Ah ! mon cher, combien il y a donc peu de réelle bonté chez les hommes! ces malheureux, à ce que j'appris, après avoir longtemps vécu d'un petit emploi accordé au père, avaient été ruinés par un épouvantable accident de chemin de fer.

La femme y avait eu les yeux brûlés, le mari s'y était brisé l'épaule droite. Ainsi accommodés, n'ayant pas, tu le penses bien, les fonds nécessaires pour faire un procès à la compagnie qui prétendait ne rien leur devoir, sous prétexte qu'ils avaient été victimes d'un accident de force majeure dont ses employés ne pouvaient être responsables, ils tombèrent, en peu de jours, dans la gêne la plus horrible, manquant de tout, d'asile, de vêtements, de pain, de médicaments, sans que parents, amis, relations, voisins, sollicités par eux, consentissent à les secourir. On les plaignait. On leur donnait, pour les consoler, d'encourageantes paroles. Mais, dès qu'il était question d'argent, de cet immonde argent qui tient lieu de tout à l'humanité, serviteur! Les malheureux, après avoir passé par les plus hor-

ribles, les plus invraisemblables épreuves, furent réduits à mendier. Un soir, passant au bord de la rivière, sur le boulevard de l'Empereur, ils aperçurent une baraque inhabitée, et, en vertu du droit imprescriptible de la misère, ils s'y logèrent. C'est là que, quelques jours plus tard, je les trouvai. Mon cher, lorsque, après avoir loué l'affreux repaire et le terrain qui en dépend au brave homme de cabaretier qui en est le propriétaire, je dis à mes intrus que je n'entendais pas les déranger, qu'ils pouvaient se considérer comme étant chez eux, et lorsqu'ils me virent m'installer dans la plus petite chambre avec mon grabat et mes nippes, tu ne peux pas te figurer à l'aide de quels accents ils me remercièrent. Les plus indifférents, les plus féroces même en auraient été attendris. Cependant

il s'agissait de soigner mes hôtes et de les faire vivre. J'achetai à crédit des instruments de jardinage, des arbustes et des graines; je plantai le terrain, je l'ensemençai; j'en fis, en peu de temps, un jardin maraîcher. A mes moments perdus, je soignais mes malades, leur rendant à tous deux les plus humbles, les plus nauséabonds services, les nettoyant, les pansant et les vêtissant. Et puis, je faisais la cuisine, je savonnais le linge, et je m'occupais des enfants. Tout cela n'était pas commode et me faisait mener une existence dépourvue de charmes. Mais je m'attachais à ma besogne et je surmontais tous les dégoûts qu'elle comportait. Tour à tour médecin, infirmier, cuisinier, jardinier, marchand de fruits et de primeurs, je suffis à tous mes devoirs, et c'est à qui, dans le pays, achètera les

produits de mon jardin. Voilà, mon cher, pour aboutir à quelle brillante position m'ont servi mes études. Et maintenant que tu connais cette position, parlons de la tienne. Toi, si heureusement doué, si libéralement comblé par la nature, qui avais tout, naissance, beauté, intelligence, goût, esprit, force, santé, tu t'es donné, stupidement donné, tous les luxes. Tu as une femme, une jeune et jolie femme, des enfants; tu possèdes une grande fortune; tu habites un palais; tu as des chevaux, des voitures, des objets d'art, de nombreux domestiques. Tout cela, tu te l'es donné pour l'agrément de tes petites passions, pour en tirer du bien-être, des satisfactions de cœur et d'amour-propre, enfin du plaisir. Eh bien, gare à toi, d'Abarey, tout cela te rapportera des ennuis sans nombre, des

peines, des chagrins, d'innombrables tourments.

Et, comme d'Abarey haussait les épaules :

— Crois-tu donc, reprit Rossignol, que ce ne soit rien d'avoir à subir les caprices, les goûts, les idées d'une jeune femme élevée vraisemblablement selon les préjugés du jour; de satisfaire ses fantaisies, d'endurer ses injustices, de prévoir, et à point nommé, quels seront les enfantillages susceptibles de l'intéresser? Certes, madame d'Abarey est aussi jolie que possible; je lui crois l'âme belle et le cœur excellent, puisque tu l'as choisie, et je ne me permettrais pas, même derrière toi, d'émettre le plus léger soupçon sur son caractère. Mais enfin, tu ne peux pas faire qu'elle ne soit pas femme, et qu'elle ne partage pas les goûts, les idées, les lubies et les sentiments de son sexe. Tu l'aimes, soit! Mais

tu dois trembler chaque jour qu'on ne te l'enlève. Dans le monde que tu fréquentes, supposes-tu qu'on se prive de chercher à vous désunir ? Il doit être excessivement agréable, je le reconnais, d'être aimé d'une si séduisante personne. Mais, t'aimera-t-elle toujours? Là est la question. Tu te la poses comme moi. Maintenant, passons aux enfants. Il serait impossible d'en rencontrer de plus beaux, de plus gracieux, plus caressants, plus intelligents. Oh! je les connais bien, pour les voir chaque jour s'ébattre dans ton jardin, et, plus d'une fois, je me suis surpris écoutant leurs ramages. Eh bien! c'est justement parce qu'ils sont tous deux si séduisants que ta vie doit être empoisonnée par la terreur de les perdre. Chaque faux pas qu'ils font te répond au cœur; s'ils éternuent, tu trembles;

s'ils toussent, tu frémis. L'autre jour, la petite se penchait à la fenêtre du second étage. Tu la voyais d'en bas, tu blêmissais; j'ai cru que tu allais mourir. Et ce n'est rien encore que le supplice que tu endures; il ne peut pas se comparer à celui qui t'est réservé. Attends qu'ils aient grandi, que le garçon soit sorti du collége, que sa sœur ait fait, comme on dit, son entrée dans le monde. Tu verras! Tous les jeunes gens tournent-ils bien? Toutes les filles se marient-elles selon le gré de leurs parents? C'est alors, si ton fils a des amourettes qui te contrarient, des duels, si le démon du jeu le saisit, que tu connaîtras les angoisses des pères; c'est alors, si ta fille est un tantinet coquette, et si l'on médit d'elle, et si elle manque plusieurs partis, coup sur coup, que tu sauras ce que vaut ton bonheur. Mais je

ne pousserai pas plus loin ces prévisions qui ne signifient peut-être rien, et qui, de moi à toi, ont quelque chose de cruel. Cependant, la fortune que tu as eu tant de peine à acquérir, à laquelle tu dois tant tenir, car elle te représente, pauvre calculateur ! la vie douce, large, facile, généreuse, élégante, telle que tu l'aimes, telle que tu la mènes ; ta fortune, es-tu sûr qu'elle ne sera jamais atteinte? Toi qui travailles avec acharnement, rien que pour la conserver, oserais-tu penser qu'elle ne te sera jamais soustraite ! Elle te cause donc déjà des tourments, des inquiétudes. Tu dors d'un œil. Enfin, quelque grande qu'elle soit, ta fortune ne peut te préserver des grands malheurs de la vie. Tu as voulu jouir, prépare-toi à souffrir. Pauvre bonhomme ! tu n'as fait cependant que ce que font

toutes les créatures humaines, grandes et petites. L'argent représentant pour elles honneurs, pouvoir, plaisirs, bien-être, et l'argent, en effet, dans ce monde absurde — œuvre manquée ! — pouvant procurer tout cela, elles emploient toute leur existence à se procurer des écus, puis à les entasser les uns sur les autres. Seulement, ce qu'elles ne savent pas, ce qu'elles n'ont jamais su prévoir, c'est qu'il suffit du plus petit incident, produit par le hasard, pour compromettre ou anéantir le brillant avenir qu'elles supposent s'être préparé. On n'est sûr de rien, ici-bas, si ce n'est de souffrir et de mourir. Personne ne peut compter ni sur l'affection d'autrui, ni sur la reconnaissance du prochain, ni sur la bonne foi, ni sur la justice, ni sur une heure de parfait contentement, ni sur le lende-

main, ni sur la vie, ni sur la santé. C'est ce qui fait, mon cher ami, que l'existence est une chose purement dérisoire. Aussi, depuis que j'ai l'âge de raison, l'ai-je toujours traitée comme une odieuse mystification, une pure farce. Je me soumets à vivre parce que je ne puis guère agir autrement; je ne me soumets pas aux conditions de la vie. Le beau, le bon, tout ce qui nous attire, nous éblouit, nous passionne, tout ce qui flatte l'âme, l'esprit et les sens, je m'en éloigne; je le repousse loin de moi comme un leurre. Pendant que tu regardes le ciel, toi, que tu respires le parfum des fleurs, que tu écoutes le chant des oiseaux, que tu te tords d'ivresse aux pieds de la plus charmante des femmes, je pense à la dissolution qui m'attend, au néant qui m'attire, je soigne mes malades, je souffre, j'en-

dure d'horribles privations, je vais au-devant des humiliations. La vie, telle qu'elle est faite, me paraît une atrocité. Ne pouvant composer la mienne comme je le voudrais, c'est-à-dire exclusivement de tout ce qui peut la rendre agréable, je n'y veux tolérer que ce qui fait souffrir. Tu vois que, pour un novateur, je suis loin des doctrines de messieurs les socialistes. *Droit au travail, partage avec le capital*, c'est-à-dire « bien-être, jouissances, régalades et boustifailles, » écrivent-ils sur leur drapeau. C'est simplement émettre l'injustifiable prétention de se substituer violemment et grossièrement à la bourgeoisie, dans le but répugnant de la dépasser dans ses travers et dans ses vices. Moi, si j'étais tenté de jouer un rôle ici-bas, je ne promettrais à mes disciples que malheur, que misère, souffrance,

humiliations ; je ne leur imposerais que le renoncement. Et si jamais je voulais me donner la peine de brandir le drapeau du désespoir, je soulèverais tout un monde !

XXV

Rossignol ne disait plus rien, et d'Abarey l'écoutait encore. Il connaissait depuis longtemps son camarade pour un esprit original et quelque peu paradoxal; mais jamais il n'aurait osé supposer qu'il allait aussi loin dans ses convictions.

— Ah çà ! fit-il soudain en s'arrêtant en face de Rossignol, et se croisant les bras, est-ce que tu t'imagines que je vais vous laisser, toi et les pauvres diables que tu as recueillis, croupir dans

une abjecte misère? Je suis riche, et, malgré les ridicules théories dont tu viens de me régaler les oreilles, je ne veux pas que tu souffres, que tu vives dans le besoin. Tes amis, je me charge de les faire admettre, en payant pension pour eux, dans une maison de santé. Quant à toi, tu vas me faire le plaisir de quitter ta masure et ta lubie de jardinage. Tu viendras loger avec nous. Je me charge de toi jusqu'à la fin de tes jours.

—Ah çà! fit Rossignol exaspéré par l'air d'autorité de d'Abarey, et imitant son geste et l'intonation de sa voix, est-ce que ça va recommencer comme au collége? Me faudra-t-il toujours faire tes volontés?

— Oui.

— Mais, je me révolte.

— As-tu le droit de m'empêcher de faire

du bien aux malheureux que tu as recueillis?

— Je te les abandonne, puisque tu y tiens, et parce je suis bon camarade. Mais...

— Mais quoi?

— Mais tu vas me priver de leur société.

— Ma femme et moi nous les remplacerons. Nous sommes peut-être aussi amusants que tes infirmes.

— Mais vous n'avez pas besoin de moi. Vous n'êtes, Dieu merci! pas malades.

— C'est donc une manie que tu as, de ne pouvoir t'intéresser qu'aux malheureux?

— Oui.

— Ah çà! pourquoi?

— C'est une manière de me montrer supérieur au Créateur dont la puissance est illimitée, et qui, pouvant faire tout le bien possible, fait

beaucoup de mal. Moi, je n'ai que mon cœur, ma bonne volonté, et je ne fais jamais que le bien.

— Mon brave Rossignol, tu es le meilleur de tous les hommes, mais tu manques souvent de logique.

— Je te comprends. Mais plutôt que de chercher à me prendre en faute, tu ferais mieux, pour toi, de répondre à mes arguments.

— Eh ! que veux-tu que j'y réponde ! On ne discute pas avec un fou, et je te crois devenu fou. Tu me blâmes d'être époux et père ; tu me désapprouves de travailler à l'augmentation de ma fortune. Ce sont là des critiques qui se réfutent d'elles-mêmes. L'argent ne représente-t-il pas, n'a-t-il pas, de tout temps, représenté le moyen le plus puissant, le plus assuré de vivre,

et de bien vivre ? Je ne pense pas, à cet égard, autrement que le commun des hommes. Si la fortune, de même que toutes les choses de ce monde, n'est pas sans inconvénients, si elle ne préserve pas de tous les maux possibles, grâce à un peu de philosophie, je m'en console.

— Oui, tu es de ton temps, dit Rossignol ; tu as les idées de ta race et les préjugés du monde que tu fréquentes. Cela doit être. Mais comment toi qui, à ce qu'on dit, es si clairvoyant en affaires, ne sens-tu pas que notre société est sur le point de périr par les excès où l'ont entraînée l'exagération de sa sottise et de ses faiblesses? Cette pauvre société ! elle est comme un fruit mûr. Elle va pourrir, elle va tomber. Et ici ce n'est pas seulement de la société française que je parle, c'est de celle de tout l'univers, y com-

pris Rome et les Etats-Unis d'Amérique, ces deux pôles du monde moderne. Tout tremble, tout est ébranlé. Le monde a vécu, et maintenant il est trop vieux. La civilisation, comme un navire sans pilote, erre à l'aventure, côtoyant les écueils, et les malheureux qui assistent au pitoyable spectacle qu'elle donne, ne semblent même pas se douter des dangers qu'ils lui font courir. Les anciennes croyances, les anciennes lois, le sentiment de la hiérarchie, l'amour du devoir, le respect de la discipline, tout est à vau-l'eau, et personne ne trouve rien pour remplacer ces supports éprouvés de l'antique édifice social. Ah! mon cher, lorsque le hasard me met en présence de l'un des soi-disant heureux de ce monde, comme toi; lorsque je le vois fier de son bien-être, si laborieusement acquis, — en

songeant à ce qui l'attend, — je ne puis m'empêcher de frémir. Les temps sont proches, crois-le bien. Plus de ripailles, d'orgies d'affaires, de colossales fortunes trop vite acquises; plus de faux luxe, de clinquant, et même plus de vrai luxe, de modes, d'habitudes excentriques; plus de gaîté, plus de plaisirs, plus rien. Les Vandales ne sont pas à nos portes; ils sont chez nous, parmi nous; nous les accueillons, nous les fréquentons, nous leur serrons la main. Dans leur sauvage envie — car il est impossible d'attribuer une autre cause à leur fureur — ils brûlent de tout anéantir. Ce sont des barbares, diras-tu, des brutes stupides! D'accord! mais ils sont le nombre, la force, une force terrible, car elle est sourde, elle est aveugle, et, à moins d'un sauveur qui s'élance du sol, à point nommé,

comme un diable surgit d'une tabatière, ils feront table rase de tout ce qu'il y a de bon, de doux, de beau, d'aimable, de gracieux et de consolant dans la vie : de l'intelligence, de l'esprit, de l'art, de l'élégance, de l'urbanité, des bonnes manières, de la compassion, de la pitié, de la charité. Ils pulvériseront tout, ils souilleront tout, pour rien, sans aucun but, pour l'unique plaisir de mal faire, et, grâce à eux, qui n'ont même pas conscience de leur stupidité, l'humanité, sous prétexte de progression, retombera dans le fumier d'où elle sort, au rang des bêtes[1].

— Eh bien! quand cela serait vrai, fit d'Abarey, — et j'espère que tu divagues, — que diable

1. Je ne tiens point à passer pour prophète. Je suis bien aise de dire cependant que tout ceci était écrit dans le courant de l'année 1869.

E. F.

veux-tu que j'y fasse? Faut-il, pour te complaire, que j'étrangle ma femme, que je noie mes enfants comme de jeunes chàts, que je rase ma maison, mange mes chevaux, jette mes domestiques sur le pavé, déchire mes tableaux, émiette mes statues, fasse des fagots de mes camélias, brise mes meubles et mes voitures, et que je brûle, enfin, mes inscriptions de rentes ?

— Je ne dis pas cela, fit Rossignol ; ma parole d'honneur ! je n'ai pas soufflé mot de tout cela. Je te dis simplement que, toi comme tes pareils, vous mourez d'un mal sans remède, et que, quoi que vous fassiez, vous ne pourrrez vous soustraire à votre sort.

XXVI

Comme ils en étaient là, un fiacre chargé de malles s'arrêta bruyamment devant la grille, et une femme, qui n'était autre que l'institutrice depuis si longtemps attendue en descendit. Pendant qu'Alstorphius et les palefreniers chargés des bagages de la nouvelle venue se dirigeaient vers la maison, elle promenait autour d'elle des regards rapides et furtifs. Elle se décida enfin à suivre ses guides, gravit le perron, alla se présenter à madame d'Abarey, puis elle prit pos-

session de son appartement, et une demi-heure plus tard, ayant changé de vêtements, elle fit une nouvelle apparition au haut du perron.

Certes! la jeune fille valait la peine d'être regardée, pendant qu'elle descendait les degrés qui conduisaient à la pelouse. Rien de plus attrayant que son visage, rien de plus gracieux que sa tournure. Cette tournure, à elle seule, aurait fait remarquer miss Nelly O'Rourke entre toutes les femmes. Elle avait les épaules larges, le tour de la taille très-mince, les hanches voluptueuses, et de tout petits pieds, délicatement chaussés. Dans le but de faire valoir tous ses avantages, elle marchait en traînant paresseusement ses pas sous sa jupe et tenant le buste avancé, à peu près avec le maintien du paon qui laisse ondoyer sur sa trace une longue queue

chatoyante. Ce maintien avait quelque chose de provoquant, — un hypocrite dirait « de peu décent » — qui donnait un caractère particulier de séduction amoureuse à toute la personne de miss O'Rourke.

Sa tête, d'un ovale un peu allongé, harmonieusement épanouie au-dessus de ses épaules, était plus expressive que jolie. Une peau mate aux tons chauds avivés de rouge, d'abondants cheveux noirs disposés en longs rouleaux et enserrant tout le sommet de la tête comme un casque, des sourcils noirs et bien arqués, de grands yeux de jais aux regards brûlants et noyés, enfin une bouche étrange, aux lèvres épaisses, rouge comme le sang même, et toujours fraîche, donnaient à la jeune Irlandaise une physionomie à part, distinguée, sympatique et pleine de lascivité.

L'homme le plus maître de ses sens, le plus glacé, n'aurait pu regarder le visage saisissant de cette grande femme mince et bien membrée sans se sentir soudain aiguillonné par les désirs les plus énergiques. Mais sa figure et sa tournure ne constituaient pas seules les attraits les plus séduisants de miss O'Rourke. Il y avait en elle une chose, un charme, une beauté qui faisait de cette fille de vingt ans, à l'âme fière, au cœur résolu, une créature à part, plus séduisante que les plus jolies femmes, c'étaient ses pieds. Et, en effet, il aurait été impossible, même à celui qui fut assez heureux pour chausser Cendrillon, d'en rencontrer jamais de pareils. C'étaient des pieds invraisemblables, pétris de grâce, parfaits de formes et de gentillesse, dans leur petitesse, tels enfin qu'ils ont été révé-

lés au monde et mis à la mode, en ces derniers temps, par les *cocodètes*, lesquelles n'on pu trouver, dans l'univers civilisé, qu'un seul cordonnier pour les comprendre et les chausser; l'immortel Jordan. « Ce qui fait la supériorité des pieds sur les mains, disait le poète Pouchkine, à propos de femmes et d'amour, c'est que le pied conduit à quelque chose et que la main ne mène à rien. »

Je ne sais pas si miss O'Rourke était convaincue de la justesse de cette réflexion, mais elle faisait tout ce qu'il fallait pour le laisser croire. Nus, les pieds de la belle Irlandaise auraient pu servir de modèles au Titien, le peintre qui a le mieux saisi et rendu les innombrables perfections du corps de la femme; chaussés de mules de soie bleue bordées de dentelles, ils auraient

pu passer pour la plus charmante expression de la volupté; tels qu'ils étaient alors, emprisonnés en de minces bottines de peau de chevreau mordorée, avec leurs talons hauts, galamment évidés, leur cambrure aristocratique rendue plus appréciable encore par le modelé des chevilles, ils étaient, à eux seuls, des merveilles d'élégance, de délicatesse, de mutinerie enfantine.

Et elle le savait bien, elle qui, en ce moment, sous prétexte d'éviter de les empêtrer dans ses jupes, les découvrait en descendant les hauts degrés au bas desquels se tenait le comte. Le comte naturellement, quoique le terrible Rossignol fût à son côté, regardait, de bas en haut, le gracieux mouvement des deux jolis pieds. Le costume que portait alors la jeune fille semblait

choisi tout exprès pour les faire valoir. Une robe de satin noir tombant sur un jupon de soie cramoisie et relevé sur les côtés, une veste en velours à manches larges, une ceinture dont le nœud, s'épanouissant par derrière, avait les dimensions exagérées qu'impose aux femmes la mode actuelle, enfin des bas de soie délicatement teintés de rose, tels étaient les vêtements, irréprochables comme style et comme goût, que miss O'Rourke avait choisis pour éblouir les habitants de l'hôtel d'Abarey.

Ce que je ne dois pas manquer d'ajouter, ce qu'il est impossible de convenablement exprimer, c'est la grâce, le charme, la délicieuse amabilité qui se dégageaient de toute la personne de la jeune Irlandaise; une manière de regarder les gens en faisant glisser ses beaux yeux noirs

sous ses longues paupières, une façon de porter la tête un peu en avant, une certaine affectation harmonieuse de balancement des hanches, toutes choses qui, chez elle, étaient pleines de séductions et n'appartenaient qu'à elle seule.

Le comte ne savait encore qui elle était, mais il ne pouvait détacher ses yeux de la ravissante créature.

Quant à elle, elle semblait désireuse de s'assurer du plus ou moins de chance qu'elle aurait à régner à l'hôtel sans que nulle rivale pût lui disputer la première place. Elle avait déjà deviné l'effet qu'elle produisait sur le comte, et elle en était satisfaite. Maintenant, tout en cheminant sur le sable blanc des allées, elle cherchait à se rendre compte du nombre et de la qualité des jeunes femmes qui pouvaient prétendre

à la situation qu'elle convoitait : celle de reine, de maîtresse absolue dans le domaine où elle s'était volontairement condamnée à vivre,

Ses regards se portaient alternativement de la comtesse qui, éblouissante de fraîcheur et de beauté, se tenait accoudée sur la rampe du balcon de sa chambre, à Manette qui fredonnait à la fenêtre de sa loge ; de là, elle cherchait à distinguer les traits de Lise qui se baissait et se relevait, en marchant, pendant qu'elle cueillait des fraises dans une plate-bande, pour le déjeuner de ses maîtres ; puis elle faisait à Rose qui passait — et qui était placée avec les enfants sous sa surveillance spéciale — un petit signe d'intelligence ou d'amitié ; et enfin elle se demandait qui pouvait être Clara qu'elle voyait appuyée à la porte du vestibule.

Il était évident que toutes ces jeunes et jolies femmes, si avenantes, si fraîches, « charmantes à croquer, » gênaient un peu la belle miss O'Rourke. La royale beauté de l'une et sa qualité de dame du logis, la fraîcheur provoquante de l'autre, la grâce villageoise de la troisième, la gentillesse mignonne de la quatrième, enfin l'air de distinction de la dernière, lui paraissaient autant d'obstacles qu'il lui fallait surmonter pour parvenir au but qu'elle convoitait.

C'est ici le moment de montrer à nu au lecteur l'âme de miss O'Rourke. Cette Irlandaise, septième fille d'un pasteur protestant, avait été admirablement élevée dans sa famille et la nature l'avait douée d'un excellent cœur. Elle était dévouée à l'excès, brave, sans préjugés, et, pour servir un de ses amis, elle aurait bouleversé la

moitié de l'univers. Sa bourse, comme son influence et ses conseils, sa réputation même, à l'occasion, elle savait tout exposer pour leur être utile. Mais, avec cette nature chevaleresque, si rare à rencontrer de notre temps, Nelly ne pouvait oublier qu'elle faisait partie de la grande famille humaine. Son bon sens lui disait qu'elle ne devait compter que sur elle-même pour se tirer d'affaire, se produire dans le monde, et qu'elle devait s'attendre, étant jolie, à lutter toute sa jeunesse contre d'impitoyables ennemis.

Je ne dois pas manquer d'ajouter ici que la jeune fille avait acquis la précoce expérience des choses de ce monde chez son père qui, vertueux, honnête, bienfaisant au delà de toute expression, avait mené l'existence la plus misérable, la plus tourmentée, s'était vu trahi par les siens, et avait

enfin enduré toutes les avanies dégradantes qui sont le partage habituel des nobles natures. Nelly, voyant cela, n'avait pas étouffé son cœur; mais elle s'était jurée à elle-même de réussir, de devenir l'une des reines de ce monde atroce. Prendre le droit chemin pour atteindre ce but lui aurait paru puéril, quelque peu naïf. Elle trouvait plus intelligent de compter sur ses charmes, et ma foi! quand je pense à la manière aussi discourtoise qu'intéressée dont les hommes en usent avec les femmes, je ne puis en vouloir beaucoup à celle-ci de n'avoir pas voulu jouer le rôle de dupe, comme tant d'autres.

Nelly, qui avait entrevu le comte d'Abarey à Londres, et qui le connaissait de réputation, en s'engageant à remplir auprès de ses enfants les fonctions d'institutrice, n'avait pas d'autre but

que de se faire aimer de lui et de se servir de la passion qu'elle se croyait sûre de lui inspirer pour faire son chemin dans le monde. La comtesse, il est vrai, la gênait un peu, — et si elle avait su!... — mais elle se sentait supérieure à elle, étant vicieuse. Et, en effet, tout, dans cette fille extraordinaire, semblait dire : « Je ne suis pas seulement une jolie femme, je suis le raffinement, l'attrait défendu, le charme secret, le vice enfin, le vice qui sait aviver le plaisir après avoir aiguillonné le désir ; » langage que tous les hommes comprennent et qui les mène souvent un peu plus loin qu'ils ne voudraient aller.

XXVII

Miss Nelly, tout en passant et en repassant, ce jour-là, dans le jardin, devant le comte, avait reçu le salut assez froid qu'il lui adressa, en femme qui n'est pas pressée de triompher. Une fois ou deux, cependant, elle l'avait, en passant, frôlé à dessein de sa jupe. La dernière fois le comte avait légèrement pâli ; il est vrai que la jeune fille, sans le vouloir sans doute, ou y attacher d'importance, avait laissé tomber à ses pieds la rose qui s'épanouissait entre ses deux seins,

dans l'échancrure de son corsage. Le comte ramassa la fleur, sans même se soucier des regards furibonds que lui adressait Rossignol, mais il aima mieux la porter à ses narines, tout près de ses lèvres, que de la rendre à miss Nelly. Cela fit que celle-ci qui, bien que vertueuse de fait, connaissait la valeur de certaines impertinences, jugea le moment favorable pour se présenter elle-même.

— Monsieur le comte, lui dit-elle en avançant le front, selon son habitude, et baissant les yeux, excusez-moi de venir si tardivement profiter des offres bienveillantes qui m'ont ouvert la porte de votre maison. Je suis miss O'Rourke.

— Mademoiselle, fit le comte en lui tendant la main de l'air le plus affable, soyez la bienvenue chez moi. Je vous sais un gré infini de

vouloir bien vous charger de l'éducation de mes enfants.

Ce fut tout. L'Irlandaise aussitôt, tournant les talons, se retira vers la maison en faisant ressortir les séductions de sa démarche et de sa tournure sensuelles.

Le comte ne disait rien. Mais alors Rossignol, portant les yeux sur la comtesse toujours à sa fenêtre, sur Clara, Lise, Rose, Manette, et enfin sur l'éblouissante miss O'Rourke, se tourna tout à coup vers son ami :

— Tout-à-l'heure, lui dit-il, je te prédisais des désastres si tu ne te hâtais pas de réformer ta manière de vivre. Je serai plus précis, maintenant. Il existe dans ta maison un vice qui doit causer sa perte, un mauvais germe qui, grossissant, y étouffera toutes choses.

— Qu'est-ce donc? par le nom de Dieu! fit d'Abarey, abasourdi.

Rossignol le guignait du coin de l'œil. Il paraissait vouloir aiguiser sa réponse comme une flèche. Enfin, donnant à son regard un éclat ironique, et à sa voix cet accent de brutalité qui ne messied pas au cynisme, il répondit avec emphase ce mot profond et vulgaire :

— Trop de cocottes dans le poulailler!

XXVIII

Le soir du même jour, la belle miss O'Rourke, qui ne voulait pas perdre de temps pour entrer en campagne, commit une indiscrétion qui devait lui coûter bien cher. La chambre qu'elle occupait n'était séparée de celle de Diane que par un parloir qui devait servir aux enfants de salle d'études. Vers les onze heures avant minuit, l'institutrice étant couchée et ayant laissé ouverte la porte qui, du parloir, donnait entrée dans sa chambre, crut entendre dans l'apparte-

ment de Diane un murmure de voix qui lui fit tout à coup dresser l'oreille.

Deux personnes discutaient sur un ton assez élevé, et il fut très-facile a miss Nelly de reconnaître la voix du comte et celle de la comtesse. Comme elle pensait avoir le plus grand intérêt à connaître les secrets de ses hôtes, elle sauta à bas de son lit, et sans prendre le temps de passer une robe de chambre et de chausser des bas et des pantoufles, — ce qu'aurait indubitablement fait une personne soucieuse de sa santé,— elle courut à travers le parloir sur la pointe de ses jolis pieds nus et se blottit sur un coussin, l'oreille collée à la porte de la belle Diane.

Evidemment, ce que faisait là miss O'Rourke était très-mal. Mais quand on veut réussir dans une entreprise, et quand on n'a pas le choix des

moyens, on n'éprouve guère de scrupules. Je dois franchement convenir que la conscience de miss O'Rourke était, en ce moment, aussi paisible qu'elle aurait pu l'être si la belle personne s'était trouvée au prêche, et non assise à terre, dans un costume où tous les hommes auraient voulu la voir, occupée à espionner des gens dont, ne fût-ce que par convenance, elle aurait toujours dû respecter les secrets.

Il est vrai que si miss O'Rourke était demeurée dans son lit, occupée ainsi qu'il convient, à étirer ses membres ou à dormir, jamais elle n'aurait appris que le comte n'était pas l'époux de la comtesse, chose qui était d'une importance capitale pour elle et dont elle se promit de faire son profit. La belle et sensible Diane, poussée à bout par le chagrin qui ne lui laissait pas de

repos, suppliait le comte d'Abarey de tenir enfin sa promesse, et, comme ni l'un ni l'autre ne pouvaient se douter qu'on les écoutait, ils ne dissimulaient rien, en discutant, de leur situation ni de leurs desseins.

Miss O'Rourke, quand la discussion se termina sur une nouvelle promesse du comte de se rendre prochainement avec Diane pour l'y épouser, dans la ville de Naples, n'avait donc plus rien à apprendre sur la position de ses hôtes. Elle en savait, à cet égard, tout juste autant qu'eux-mêmes, et elle éprouvait une telle surprise, une telle joie de sa découverte, qu'en se levant pour regagner son lit, elle ne put retenir un léger cri.

Ce fut ce qui la perdit.

En effet, le comte d'Abarey ayant entendu du

bruit dans le parloir, et supposant que ses enfants s'y trouvaient, ouvrit brusquement la porte et entra dans la pièce juste au moment où l'Irlandaise — toujours les bras, les seins et les pieds nus — se sauvait, en laissant l'unique et blanc vêtement qui la couvrait mal, flotter derrière elle, sans prendre alors souci de sa tournure qui n'en était que plus séduisante, belle à donner des idées de sacripant au continent Scipion, comme au chaste Robert d'Arbrissel.

Par malheur pour la vertu, en général, et en particulier, pour celle de miss O'Rourke, laquelle ne pesait pas lourd, le comte qui avait trouvé la jeune Irlandaise charmante, le matin même, quand elle était en robe de soie noire, et qui, bien qu'ayant le cœur pris par celle qu'on appelait « sa femme, » ne pouvait demeurer

complétement insensible devant certaines beautés présentées d'une manière inattendue, se mit à courir après miss O'Rourke, et ne s'arrêta qu'au pied du lit de la jeune fille, juste au moment où elle venait de faire un saut de gymnaste pour s'y blottir.

Ici, si nous étions entre hommes, et si je ne craignais d'ajouter un péché à la liste, deja longue, de ceux que j'ai commis, je pourrais montrer miss O'Rourke dans une position qui n'a pas été indiquée par le *Guide de la Civilité puérile et honnête*, mais que le grand Jules Romain n'a pas craint d'offrir en exemple aux races futures, ce qui prouve qu'il est possible d'être un peintre, et un très-grand peintre, sans avoir sur le beau thème de la « morale dans l'art » les mêmes idées que le vertueux Maximi-

lien Robespierre et le non moins vertueux M. Veuillot.

Malheureusement, on n'ose plus rire, aujourd'hui. La politique, qui s'embrouille, a tout assombri, et l'on courrait le risque de paraître retarder de cent ans si l'on s'avisait d'essayer de faire l'équivalent de l'une des scènes qui ont immortalisé le grand Gœthe, et qui n'auraient pas fait reculer M. Victor Hugo lui-même, au temps heureux où il suffisait à sa gloire d'être l'un des plus grands poëtes du monde moderne, et où il n'aurait pas donné six sous de la popularité qui le place aujourd'hui immédiatement au-dessous des orateurs des clubs de Belleville.

Par toutes ces causes, comme par suite d'une foule d'autres qu'il serait un peu long d'énumérer, je me contenterai de dire que le comte

d'Abarey, quoique toujours épris de Diane, et toujours fermement résolu à l'épouser, en sortant du lit et des bras de la sensuelle miss O'Rourke, ne pouvait pas conserver le plus faible doute sur le coupable but que celle-ci poursuivait.

XXIX

Miss O'Rourke, par un raffinement de fatuité, n'avait pas cru devoir cacher au comte d'Abarey la manière dont elle avait découvert ses secrets de ménage, ni l'espoir où elle était de le voir quitter très-prochainement une personne qui ne lui paraissait pas jolie du tout, à elle, et qui, d'ailleurs, n'avait rien sacrifié à son amant de plus qu'elle-même.

— Abandonner la mère de mes enfants! s'était

écrié d'Abarey dans un bel accès d'héroïsme. Jamais!

Notez qu'en ce moment il lui était impossible de ne pas se montrer pénétré d'admiration pour les beautés de miss O'Rourke, et de reconnaissance pour ses bontés.

— L'abandonner! oh! non, je ne dis pas cela, reprit celle-ci d'un air hypocrite. Vous vous conduirez bien. Vous êtes riche. Vous lui ferez une pension.

D'Abarey ne répondit rien. Il expiait déjà la faute qu'il avait commise.

XXX

Il n'y a rien de tel, quand on veut apaiser le trouble de sa conscience, que de confier à un ami ses peines et ses torts. C'est en cela que la confession chrétienne — qui n'est pas sans inconvénients — peut devenir pour certaines personnes, en de certaines circonstances, une source inépuisable de consolations. Le comte d'Abarey, quoique n'ayant pas une confiance exagérée dans le jugement de son camarade Rossignol, était sûr cependant de la solidité de son amitié.

Quand il se vit plongé, par sa propre faute, en des embarras inextricables, coupable envers lui-même, envers ses enfants, envers Diane, comme envers la trop facile miss O'Rourke, il n'eut plus qu'un besoin, ne ressentit plus qu'un désir, celui de se débarrasser, par des aveux complets et immédiats, du fardeau qui pesait sur sa conscience.

Mais à qui s'adresser? à Diane, il ne l'aurait osé, même au prix d'un empire. Puis il ne pouvait soupçonner de quelle manière la jeune femme accueillerait sa confession. Restait donc Rossignol. Mais Rossignol, avec ses idées absolues et si fort en dehors des idées reçues, lui inspirait une vague terreur. Cependant, comme il n'avait pas le temps de choisir, que Rossignol était là, tout près, il se détermina à l'aller trouver.

Le jardin du philosophe était, dans toute l'acception du mot, ce qu'on est convenu d'appeler « un jardin de curé. » De longues plates-bandes encadrées de buis verts s'y étendaient sur des lignes parallèles, séparées les unes des autres par d'étroites allées sablées. Les arbres fruitiers, disposés partie en quenouilles, partie en éventails, se confondaient sur chacune de ces plates-bandes, avec les légumes et les fleurs. Cela faisait un singulier mélange, qui n'était pas désagréable à l'œil, mais qui choquait un peu les idées faites des amateurs. En effet, l'oseille et l'héliotrope, les artichauts et les fraisiers, comme le thym et le jasmin, les rosiers à hautes tiges et les poiriers, ne se sont jamais associés ni comme formes, ni comme dimensions, et Rossignol, peut-être, était le seul qui pût trouver quelque plaisir

à les voir confondus ensemble. Tout autour du jardin, les murs étaient couverts de riches espaliers qui faisaient, à eux seuls, la fortune du philosophe.

Quand le comte d'Abarey entra dans la maison de son ancien camarade, il y avait déjà plusieurs heures que les hôtes de ce dernier l'avaient quittée. Transportés à l'hospice Dubois par les soins du comte, ils ne devaient plus jamais revoir celui qui, si longtemps, seul entre tous, leur avait tenu lieu de Providence, et qui, il faut lui rendre cette justice, se souciait, au fond, tout juste autant d'eux que de n'importe quels autres malheureux.

Rossignol, maintenant, se trouvait cependant trop seul et trop grandement logé dans sa bicoque. Tout en faisant griller des pommes de

terre sous la cendre rouge pour son déjeuner, il méditait déjà de faire de son domicile un asile pour les infirmes, lorsque le comte ouvrit la porte, et, à sa vue, le philosophe, se redressant soudain, sauta sur ses pieds.

Cependant d'Abarey, qui n'avait pas de temps à perdre, prit une chaise, s'assit, puis, après un court préambule, qui n'avait d'autre but que d'aller au-devant de son auditeur, il lui conta toute son histoire. Il lui dit tout, sans rien déguiser ni rien arranger, depuis le jour où il avait, pour la première fois, aperçu Diane, jusqu'à celui où il l'avait récompensée de sa confiance et de son amour en la trompant avec miss O'Rourke.

— Comment! par les sabots de mes aïeux! s'écria Rossignol lorsque d'Abarey eut tout dit,

Voilà ta femme qui, maintenant, n'est plus ta femme, et tu lui as fait des noirceurs avec cette belle Irlandaise qui se dandine comme une autruche!

— Que veux-tu, cher ami! fit d'Abarey, d'un air découragé.

— Je veux... je veux que tu répares tes sottises, parbleu!

— Je ne demande que cela. Mais, comment faire?

— Oh! cher ami, reprit Rossignol, si tu veux te tirer de l'abominable pétrin dans lequel tes jolies petites passions t'ont plongé, il te faut tailler dans le vif. Pour commencer, puisque tu me demandes conseil, tu vas me faire le plaisir de mettre à la porte toute les femelles, y compris l'institutrice, qui te font les yeux doux dans

ta maison. Je te connais, maintenant. Tu as commencé par regarder les femmes en artiste et en élégiaque; et aujourd'hui, sans t'en douter, tu vogues à toutes voiles vers l'écueil de la paillardise. Hier, c'est l'Irlandaise que tu as mise à mal; demain, si je te laissais faire, ce serait une des autres : Manette, ou Lise, ou Rose, ou Clara qui succomberait; et toutes y passeraient en moins d'une semaine. Mais, pas de ça, Lisette. Tu te dois à la mère de tes enfants qui, d'ailleurs, est la plus ravissante des femmes. Et je m'y connais, moi, quoique je n'aie jamais sacrifié qu'en imagination sur l'autel de Paphos.

— Comment, jamais! s'écria d'Abarey abasourdi.

— Jamais!

— Ah çà! pourquoi?

—Diogène, reprit gravement Rossignol, avait dit-on, trouvé le moyen de se passer de femmes. Je ne sais pas pourquoi je me serais montré inférieur à Diogène.

— Tout cela est très-édifiant. Mais, pour te plaire, je ne peux pas renvoyer toutes mes domestiques. Diane ne peut pas se priver d'une femme de chambre, mes enfants ne peuvent pas se passer de leur bonne, de leur institutrice. Quant aux autres...

-- Je vois bien où le bât te blesse, mon pauvre garçon! interrompit Rossignol. L'Irlandaise...

— Eh! je me moque bien de l'Irlandaise!

— Alors, flanque-la à la porte.

— Animal grossier que tu es! fit d'Abarey, impatienté, est-ce qu'on peut, quand on se res-

pecte, le lendemain du jour où elle s'est livrée à vous, renvoyer de chez soi une malheureuse jeune fille?

— Animal civilisé que tu crois être! riposta Rossignol, te respecteras-tu davantage en renvoyant la mère de tes enfants?

— Comment?

— Tu n'as que l'embarras du choix. Il est honteux à toi, et stupide, d'avoir l'idée de faire vivre ensemble ces deux femmes.

— Mais je n'ai pas cette idée-là. Je veux épouser Diane.

— Qui t'en empêche?

— Est-ce que je sais? moi. Nous sommes convenus d'aller nous marier à Naples...

— Et c'est loin, n'est-ce pas? Alors mariez-vous ici.

— Y penses-tu! nous que le monde croit légitimement unis depuis si longtemps. Quel scandale!

— Eh! fais ce que tu dois! et moque-toi du monde qui ne se soucie pas plus de toi que du grand Turc! Que t'importe qu'on sache que ta femme a été ta maîtresse, et que tu lui as fait deux enfants avant de l'épouser? Quelle importance cela a-t-il? Tu penses qu'on vous verra tous deux d'un mauvais œil, qu'on vous recevra moins bien, peut-être que quelques-uns vous tourneront le dos. Mais, mon cher, est-ce que tu crois à l'équité du monde, par hasard? Sache-le : celles ou ceux qui clabauderont le plus contre vous et n'hésiteront pas à vous faire des avanies, seront toujours précisément les mêmes qui auront les plus sales méfaits sur la

conscience. L'homme pur est nécessairement bon, indulgent, tolérant, compatissant, humain, charitable. Le coquin, au contraire, de même que la femme sans mœurs, est dur, impitoyable, injuste, hypocrite et médisant. Tu es riche, tu as une grande situation, tu es honnête homme, tu fais le bien, tu as d'adorables enfants, leur mère est belle, douce, bonne, fidèle, que de motifs pour que les monstres humains, tigres à museau de singe, vous haïssent, vous exècrent, rêvent de vous manger les entrailles ! Réfléchis donc, homme naïf, que la majeure partie des habitants de la terre, tant mâles que femelles, se composent de créatures misérables, presque toutes malades, la plupart affreusement laides, canailles d'ailleurs, et absolument dépourvues de belles et brillantes qualités. Alors, comment veux-tu

qu'elles pardonnent aux autres les beautés, le bonheur et les qualités qui leur manquent? Est-ce que, de toute éternité, le cheval hongre n'a pas détesté le cheval entier, l'infirme n'a pas envié l'homme sain, la laideur n'a pas conspué la beauté? Autre chose, maintenant : ta femme et toi seriez-vous les créatures les plus parfaites de l'univers, deux anges! n'auriez-vous jamais commis le moindre péché, dès l'instant que vous êtes en vue, pour une raison ou pour une autre, vous pouvez être sûrs qu'on vous attribuera, par pur esprit de charité chrétienne et de gaieté de cœur les dernières des infamies. Les plus honnêtes gens, mon cher, les femmes les plus charmantes et les plus dignes de respect, sont chaque jour, par leurs amis et leurs ennemis, déchirés de telle manière qu'il est à croire que

l'Europe soi-disant civilisée a intérêt à se mépriser elle-même. Alors, qu'est-ce que cela peut donc faire d'être englobés, ta femme et toi, dans la foule des braves gens qui sont mésestimés par des escrocs honteux, de plats coquins, de vieilles gueuses et des imbéciles? Marche donc, et sans crier gare, sur tous ces misérables. Rencontre-les s'il n'y a pas moyen de les éviter, mais qu'ils n'existent pas pour toi. Vois-tu, mon vieux, tous tes malheurs proviennent de ce que tu as toujours attaché une importance exagérée à cette guenille qu'on appelle «la vie» et à ce ramassis d'infirmes, bien moins intéressants que les hannetons et les chenilles, qui se nomme « la société. » Qu'est-ce que tout cela, auprès des choses véritablement grandes de ce monde, auprès de l'infini, de la formation et de la destruction des

sphères, même auprès d'une idée, — bonne ou mauvaise, juste ou fausse, salutaire ou dangereuse, — mais qui n'en est pas moins, étant le résultat d'une opération intellectuelle, l'une des choses les plus touchantes et les plus admirables de cet univers? Que diable! tu ne pourras donc jamais acquérir le véritable esprit philosophique? Je suis honteux de toi, ma parole d'honneur!

— Ainsi, fit d'Abarey, tu me conseilles de mettre sous mes pieds toutes les conventions sociales et d'épouser Diane ici, à Paris même, et tout de suite?

— Oh! mon Dieu, oui, répondit Rossignol avec bonhomie. Et je te conseille d'abord de renvoyer d'ici cette peste d'Irlandaise.

— Mais..... comment veux-tu que je fasse?

— Ta fortune ne peut-elle te servir une fois à quelque chose ? Donne-lui de l'argent, pardieu!

— Et, après cela, en admettant que les choses marchent à souhait, que devrai-je faire encore pour te complaire?

— Il est trop tard. Tu t'es laissé trop prendre dans les engrenages de la vie pour qu'il te soit possible de te dégager et de revenir en arrière Tu dois perdre à jamais l'espoir de vivre d'une manière rationnelle, en sage, qui prise la vie juste ce qu'elle vaut, en philosophe. Tu te dédommageras en remplissant les devoirs que tu as contractés envers ta femme et tes enfants. Tu vois que je ne suis pas aussi féroce qu'on le pourrait croire.

XXXI

D'Abarey quitta Rossignol, animé des plus sages résolutions. Il ne pouvait se dissimuler que, malgré le rigorisme et l'étrangeté de ses convictions, son ami lui avait donné un très-bon conseil. Mais il ne suffit pas d'avoir de bonnes intentions pour réussir en rien dans ce monde. Pendant que d'Abarey complotait avec Rossignol le sacrifice de l'Irlandaise, celle-ci, quoique ne se sachant pas menacée, ne perdait pas son temps. Miss O'Rourke, en s'établissant à

l'hôtel d'Abarey avec les projets que l'on sait, n'avait que deux moyens à sa disposition pour réussir.

Le premier, qui concordait mal avec son caractère et qu'elle n'avait pas jusqu'alors employé pour cette raison, consistait à s'insinuer adroitement dans les bonnes grâces de tous les hôtes de la maison, à les circonvenir à force de gracieusetés, de manière à se faire de chacun d'eux un allié secret et sincère. Le second n'était autre que celui employé par l'Irlandaise ; se servir de toute sa beauté lascive pour parler aux sens du comte d'Abarey, le vaincre et l'asservir par le même moyen, le tenir sous le charme sans lui laisser une seconde de répit, enfin guetter chez lui un moment de faiblesse pour le séparer violemment de Diane.

Malheureusement pour elle, miss O'Rourke, en suivant ce plan machiavélique, avait été trop vite en besogne. Elle s'était trop hâtée de se démasquer, et alors son amant s'était méfié et un peu refroidi pour elle. Miss O'Rourke regagna ce désavantage par un coup de fortune qui aurait pu être considéré comme un trait de génie, s'il n'avait été le pur effet du hasard. Sans se donner aucune autre peine que celle de laisser voir sa charmante personne et ses brillantes qualités, elle se fit littéralement adorer des enfants confiés à ses soins, et sut même se faire une amie dévouée — de qui? — de Diane!

Il s'ensuivit que, lorsque d'Abarey voulut naïvement planter chez lui quelques jalons pour préparer les gens au départ de l'institutrice, il

rencontra une opposition terrible sur laquelle ni lui, ni Rossignol n'avaient pu compter. Les enfants sanglotaient. Liline s'enfonçait les deux poings dans les yeux, et Auguste déclarait résolûment que, si miss O'Rourke s'en allait, il ne travaillerait plus avec personne. Quant à Diane, elle se contenta de dire qu'elle ne comprenait rien à la lubie de d'Abarey.

Miss O'Rourke, selon elle, était le modèle des institutrices; elle parlait quatre langues, avait pris, dès le premier jour, un grès-grand ascendant sur les enfants, enfin elle s'acquittait de ses devoirs avec autant de zèle que d'intelligence. En entendant cela, d'Abarey comprit qu'il ne parviendrait pas à se tirer d'affaires sans une résolution héroïque. Il commença par prendre ses enfants par la main et les fit sortir de la

chambre, puis, revenant à Diane, il se jeta à ses genoux, sans préambule, et s'écria :

— Mais, sotte que tu es! tu ne comprends donc pas que miss O'Rourke ne peut pas demeurer plus longtemps ici!

Et, sans se rendre compte de tous les embarras dans lesquels la confession de ses torts pourrait le plonger, il lui fit rapidement le récit de tout ce qui s'était passé entre lui et l'institutrice.

Tout en reconnaissant que l'infidélité de l'homme a des conséquences moins graves que celle de la femme, je ne puis m'empêcher de remarquer qu'un époux risque fort de se repentir de l'aveu qu'il fait à sa femme, de ses infidélités petites ou grandes, rares ou nombreuses. D'Abarey avait obéi à un bon mouve-

ment en s'accusant, sans y être forcé, auprès de Diane. Il ne s'attendait pas à être félicité ni remercié ; mais il n'aurait pas cru que Diane profiterait de l'occasion pour lui chercher querelle. C'est ce qui, cependant, ne pouvait manquer d'arriver.

Il y avait longtemps que la future comtesse d'Abarey avait la tête rompue par les clabauderies qu'excitait dans le Parc des Princes la présence d'un si grand nombre de jolies femmes dans son hôtel. Elle savait, à n'en pas douter, que le comte était partout accusé d'avoir organisé chez lui une sorte de harem ; souvent même elle avait cru devoir lui adresser quelques observations dont celui-ci, avec sa bonhomie naturelle, n'avait tenu aucun compte. Voilà que, maintenant, il s'accusait lui-même d'une de ces

infidélités qui ne peuvent guère se faire absoudre.

Diane, qui n'avait rien d'une sainte, et se contentait d'être une élégante et très-jolie femme, abusa quelque peu de la situation qui lui était faite en accablant d'Abarey de ses reproches et de ses dédains. A l'entendre, il n'était rien moins qu'un débauché, il ne l'avait jamais aimée, il avait dû comploter de l'abandonner avec ses enfants pour suivre *son Irlandaise.* A cette accusation qui, dans le fond comme dans la forme, avait je ne sais quoi de comique, tant elle concordait juste avec les intentions avouées de miss O'Rourke, d'Abarey ne put retenir un éclat de rire.

— Pour te prouver, dit-il, à quel point tu me juges mal, je m'en vais, de ce pas, faire publier les bans de notre mariage.

Diane ne put comprimer un soubresaut.

— Comment! ici! s'écria-t-elle; et tout de suite!

— Si tu ne le veux pas, dit d'Abarey, nous remettrons la fête à plus tard.

— Mais, que dira le monde?

— Quelque méchanceté, pour sûr, mais je m'en moque.

— Nous devions nous marier à Naples, pourquoi ce changement subit dans tes projets?

— Pour en finir le plus vite possible avec une situation absurde, pour assurer ton avenir et légitimer nos enfants.

Diane, se levant, frappa joyeusement des mains :

— Je m'en vais commander ma robe de noce, dit-elle.

XXXII

Les choses s'étaient mieux passées avec Diane que d'Abarey ne l'avait d'abord espéré; mais il devait trouver la contre-partie de son succès auprès de miss O'Rourke.

Tout d'abord, aussitôt qu'elle le vit entrer chez elle, elle le poussa sur un siége, puis, s'élançant sur ses genoux:

— Les enfants sortent d'ici, lui dit-elle en l'étreignant avec passion. Ils m'ont appris que vous vouliez me chasser. Je n'attendais pas moins

de vous. Vous êtes homme, nécessairement injuste et ingrat.

Et l'émotion la serrant à la gorge, elle se mit à fondre en larmes.

La vérité c'était que les enfants ne sachant pas que miss O'Rourke ignorait qu'on allait la congédier, l'avaient fort embrassée, essayant de la consoler et de se consoler eux-mêmes de son prochain départ. La finaude, nécessairement, les avait interrogés. Ils avaient dit tout ce qu'ils savaient et comment ils l'avaient appris, n'y entendant et n'y mettant pas de malice. Le comte, en écoutant cet aveu de sa maîtresse, se jugea dans une mauvaise situation. Il fit alors ce que nous aurions tous fait en un cas semblable, balbutia, eut l'air sot, se leva pour calmer son agitation, puis, s'efforçant de consoler celle que sa

candeur lui faisait considérer comme « sa victime, » il lui dit qu'il était aux regrets, que le seul intérêt de ses enfants avait inspiré sa conduite, qu'il n'abandonnerait pas miss O'Rourke, veillerait de loin sur elle, et, dans le but de lui donner une preuve immédiate de sa bonne volonté, il tira de sa poche un petit, tout petit portefeuille, et le posa sur ses genoux.

Il y avait dans ce portefeuille un simple titre de rentes 3 0[0, au porteur, lequel, calculé au cours du jour, représentait, en bloc, un capital de trois cent mille francs.

Miss O'Rourke savait-elle assez bien compter, et lisait-elle assez assidûment la cote de la Bourse pour se faire une idée de la valeur exacte du petit cadeau que le comte d'Abarey voulait lui faire? Il serait prudent d'en douter. Mais, ce qui

ne saurait souffrir aucun doute, c'est la franchise et l'énergie du sentiment qui animait la jeune fille quand, obligeant le comte à reprendre le titre de rente, elle s'écria :

— Jugez-moi comme je dois l'être, et apprenez à me connaître : ce que vous m'offrez est trop peu.

— Comment! trop peu!

— J'attendais beaucoup plus de votre générosité. Une fortune ne suffirait pas à mon ambition. C'est vous que je voulais, vous seul, vous tout entier, pour vous appeler mon époux, faire de vous le guide et le soutien de mon existence. C'est surtout votre amour qu'il me fallait, votre amour si bon, si doux, sans lequel je ne puis plus vivre. Que voulez-vous que je devienne, maintenant, vous qui, après m'avoir fait entrevoir

le ciel, me replongez, plus profondément que jamais, dans les misères de la terre!

D'Abarey était très-loin de s'attendre à ce refus si passionément motivé, et à ces larmes. Il avait l'air piteux en reprenant son titre de rentes, et plus piteux encore, ne trouvant pas un mot pour consoler miss O'Rourke, en se retirant.

— Cette femme est décidément une créature intelligente, et elle me plaît! s'écria Rossignol, quand d'Abarey l'ayant mis au courant de tous les événements de la journée, termina son récit par la relation de ce qui s'était passé entre lui et l'institutrice. Si je ne m'étais promis à moi-même, continua le philosophe, de ne jamais me laisser prendre aux simagrées de ce monstre délicieux qui a nom « femme », je crois que, maintenant, j'offrirais à celle-ci de partager mon sort.

Mais ne perdons point notre temps. La morale de ce qui vient de se passer, mon bonhomme, c'est que, après avoir joui de toutes les douceurs de la vie, tu vas commencer à les expier. Prends garde ! si le sort, qui n'est qu'une brute, ou qui, du moins, agit de manière à nous le prouver, si le sort ne te traite pas mieux que le commun des martyrs, tu vas avoir à régler un rude compte ! L'usurier qui te tient dans ses vilaines griffes ne se contente d'ordinaire que d'un intérêt de mille pour cent.

— Ah ! ma fois, je suis prêt à tout ! répondit d'Abarey.

— Pauvre bonhomme ! fit Rossignol, lequel ne croyait pas à la résignation de son ami.

Il n'avait peut-être pas tort.

XXXIII

Trois jours plus tard, il y avait un singulier défilé dans le cabinet du comte. Dès sept heures du matin, toutes les femmes de l'hôtel vinrent successivement prendre congé de lui. La première qui se présenta fut nécessairement miss O'Rourke. Ses bagages étaient déjà chargés sur un fiacre, et elle était en costume de voyage, et toujours délicieusement chaussée.

— Toute explication serait maintenant inutile et pénible entre nous, dit-elle au comte. Je pars.

Nous ne nous reverrons jamais. Puissiez-vous être heureux ! C'est mon vœu le plus cher. Adieu.

Il est des situations où un homme d'esprit se conduit forcément comme un imbécile.

— Si vous aviez jamais besoin de moi, dit d'Abarey, vous savez que vous pouvez compter sur mon amitié.

— Je ferai ce que je pourrai pour m'en passer.

Elle partit sur ces mots, toujours séduisante et irritante, traînant ses jolis pieds pour les faire voir, balançant tout son corps, toujours souple dans sa démarche, plus gracieuse que jamais enfin, comme si elle avait voulu laisser des regrets derrière elle. Et le fait est qu'elle en laissait. D'Abarey, écrasé d'ennuis, ne fit pas un mouvement pour la retenir. Il la regardait s'en aller

avec un air tout déconfit. Il n'était pas absolument fâché, cependant, de ce départ qui lui avait permis de prendre la mesure de son courage. Il se savait maintenant capable de supporter certains sacrifices. Cela le rehaussait à ses propres yeux.

Pan! pan! pan!

— Qui est là?

— C'est moi, monsieur le comte.

— Qui vous?

— Clara.

— Entrez, Clara.

La femme de chambre entra. Elle était vêtue à ravir, avec une robe en taffetas qui lui venait de sa maîtresse. Ses blonds cheveux luisaient comme s'ils avaient été tissés d'or et de soie; il y avait une certaine expression railleuse dans

ses yeux bleus, et le coloris de ses joues était augmenté sous les efforts d'une gaieté que la gracieuse jeune fille avait peine à contenir.

— Je viens faire mes adieux à monsieur le comte, dit-elle en entrant.

— Où allez-vous donc, ma chère?

— Je quitte le service.

— Pourquoi?

— Pour entrer, en qualité de « demoiselle de magasin » dans une grande maison de confection où je trouve de beaux avantages.

— Vous nous quittez ainsi sans regrets, sans vous soucier de l'embarras où votre absence peut mettre madame?

— Je ne dis pas que je ne regretterai point monsieur le comte. Et monsieur le comte est trop juste pour ne pas trouver bon qu'une pauvre

fille cherche à gagner un peu de pain pour ses vieux jours.

— Vos vieux jours sont bien loin, Clara, mais vous avez mille fois raison de vous en préoccuper, fit le comte avec une tranquillité qui désarçonna la belle fille. Si l'on ne songeait pas à soi, dans ce monde, personne ne s'aviserait d'y penser.

Puis, comme la pécore se retirait, en effaçant son buste afin de bien développer ses avantages, il l'acheva de ces deux mots :

— Adieu donc.

XXXIV

Lise Javot, la jardinière, après le départ de Clara, se faufila par la porte entr'ouverte. Elle aussi, elle semblait s'être mise en frais de gaieté, tant elle avait l'air doux, aimable, tant ses yeux chatoyaient, tant elle faisait valoir avec entrain ses charmes champêtres.

— Est-ce que vous venez aussi me faire vos adieux, Lise? lui demanda le comte, qui commençait à être agacé par le début de la journée.

— Oh! mon Dieu, oui! répondit Lise en se

rengorgeant dans son fichu, afin de faire saillir les trésors de sa poitrine. Je retourne au pays, à Lunéville.

— Toute seule? fit d'Abarey, non sans jeter un regard de dépit sur les beaux vases où achevaient de se faner les roses de la veille.

— Oh! mon Dieu, oui. Mon frère ne voudrait pas quitter monsieur le comte. Moi, je m'en vais, pour me marier. C'est pour me marier.

— Recevez mes compliments. Qui épousez-vous?

— Un ancien ami de notre famille, un forgeron, qui n'est plus tout jeune, — il a cinquante ans sonnés; — mais il a du bien au soleil, et monsieur le comte comprend...

— En effet. Je comprends très-bien.

XXXV

Lise n'était pas encore au bas de l'escalier que Rose, la petite bonne, vint frapper à la porte. Les deux enfants l'accompagnaient, comme d'habitude, et il y eut d'abord, entre eux et leur père, un échange d'affectueux embrassements. Rossignol qui, depuis le départ de ses hôtes, ne quittait plus guère l'hôtel d'Abarey, arriva sur ces entrefaites ; il fit sauter les deux enfants sur ses genoux, puis, pour donner satisfaction à son

humeur taquine, il demanda à la petite fille si elle apprenait toujours l'Histoire Sainte.

— Quelle question! s'écria Auguste. Quand miss O'Rourke était ici, elle ne nous parlait que de Jéhovah.

— Et mademoiselle Rose continue, sans doute? demanda Rossignol en guignant la petite bonne du coin de l'œil.

— Certainement, répondit-elle.

— Eh bien! ma chère enfant, reprit Rossignol en s'adressant à Caroline, soyez donc assez aimable pour nous apprendre comment se fit la Création.

Le comte frémit à cette question, et Rose parut mal à l'aise. Mais Liline ne bronchait pas.

— Le premier jour, dit-elle de sa petite voix flûtée, Dieu alluma toutes les lumières.

— Très-bien! s'écria Rossignol. Cela se voit d'ici. Continue, mon enfant.

— Le second jour, reprit Liline, il fit la mer et les petits poissons qui sont dedans.

— Bravo! dit Rossignol.

— Le troisième jour, continua la petite fille, il fit les oiseaux et les pigeons.

— Bravissimo!

— Le quatrième jour, il fit la femme.

— Il aurait dû commencer par là, n'est-ce pas vrai, d'Abarey? demanda l'incorrigible philosophe.

— Et avec quoi fit-il la femme? dit-il en s'adressant à Caroline.

— Avec une côtelette.

— Parfait!

— Le cinquième jour, dit encore l'enfant,

Dieu alla voir la femme, et il lui fit manger la pomme.

— A la bonne heure! nous voilà donc enfin dans la vérité pittoresque et philosophique. Et que fit Dieu le sixième jour, ma belle chérie?

— Il renvoya la femme du paradis.

— Et c'était de la bonne justice distributive.

— Le septième jour, reprit la petite, comme il était content de ce qu'il avait fait...

— Il y avait de quoi!

— Il se reposa.

XXXVI

Rose n'était pas satisfaite, et Liline ne savait si elle devait rire ou pleurer. Mais Rossignol ne s'effrayait pas pour si peu de chose. Cependant, voyant Auguste qui pleurait dans un coin, il l'attira à lui, lui demanda affectueusement quelle était la cause de ses larmes.

— C'est parce que, répondit l'enfant, miss O'Rourke est partie, et Rose veut s'en aller aussi.

— Oui, elle veut s'en aller, ajouta Caroline.

Rose était rouge comme une cerise.

— Est-ce vrai? lui demanda le comte.

— Dame!... fit-elle, en chiffonnant son tablier.

— Et pourquoi partez-vous? Je vous croyais de l'attachement pour ces enfants.

— Certainement. Je les aime beaucoup. Ils sont si beaux, si bons, si doux. Mais...

— Est-ce que vous allez aussi vous marier?

— Non. Mais monsieur le comte comprend...

— Pas le moins du monde.

— Eh bien! on me trouve gentille dans le Parc des Princes.

— On a raison.

— Et il paraît, continua Rose, que monsieur le comte, à ce qu'on dit, du moins, pardon! est très-coureur.

— Alors?

— Alors, je me trouvais compromise ici, et, quand on est honnête fille, qu'on n'a que sa réputation.....

Rossignol, cependant, appelant Auguste et le prenant sur ses genoux :

— Vous voyez, mon petit ami, lui dit-il, que vous aviez tort de pleurer. Rose ne regrettera ni vous ni votre sœur. Elle n'aime que sa réputation.

Auguste ne comprit peut-être pas grand chose à cette réflexion. Mais, avec la sublime indifférence de son âge, il se mit à danser, puis, prenant sa sœur par la main, il l'entraîna dans la direction de la chambre de leur mère, pendant que Rose, non sans avoir lancé de furieux regards à Rossignol, sortait derrière lui du cabinet.

XXXVII

Entre toutes les fillettes de sa maison, Manette était certainement celle pour laquelle le comte d'Abarey se sentait le plus grand faible. Non pas qu'il fût amoureux d'elle, plus qued 'aucune des autres, mais, sans doute, parce qu'elle n'était pas sa domestique, et qu'elle avait reçu une certaine éducation. Et puis Manette était habile, flatteuse plus finement que personne, savait s'y prendre pour se faire bien venir des gens. Aussitôt qu'il la reconnut, il fit un mou-

vement pour se ranger de côté et la laisser passer; mais Manette lui barrant le chemin, avec l'ampleur de ses jupes, le fit rentrer dans son cabinet et l'y suivit.

— Est-ce que vous venez me dire que vous vous en allez aussi, vous? lui demanda le comte assez surpris de la voir pénétrer chez lui sans apporter les lettres, comme d'habitude.

— Il y en a donc d'autres qui s'en vont? répliqua Manette.

— Mais sans doute. Vous le savez bien. Elles partent toutes, Lise, Rose, Clara et miss O'Rourke, absolument comme s'il y avait la peste à l'hôtel.

— Oh! moi, fit la belle fille en souriant, j'ai la meilleure des excuses.

— Laquelle?

— J'ai trouvé un protecteur.

— Je vous en fais mon compliment. Qui est-ce?

— C'est un secret. Je ne peux pas le dire. Il est marié. Mais il se conduira très-bien. Pour commencer, il vient de me faire meubler un délicieux petit appartement, rue de Trévise. J'aurai à mon service une cuisinière, une femme de chambre et un cocher. J'ai déjà deux chevaux et deux voitures, un coupé et une victoria. Sans compter une pension de deux mille francs par mois, des bijoux à profusion, et une garde-robe d'une élégance, d'un goût à devenir folle.

— Mais c'est très-bien cela, ma chère! fit le comte d'un air sarcastique. Et qu'en dit votre père?

— Mon père est très-content.

— Naturellement.

— Il dit qu'il n'est pas malheureux de voir que, avec mon talent et ma figure, je suis enfin parvenue à me produire; que cela devrait être fait depuis bien longtemps; qu'il a toujours rêvé de posséder à la campagne, loin de Paris, une petite maisonnette, avec un jardin et des poules, située auprès d'une rivière, pour pouvoir pêcher à la ligne; il ajoute qu'il espère bien que je lui donnerai tout cela quand je serai riche, ce qui ne peut plus tarder beaucoup maintenant.

— Je suis heureux d'apprendre que votre père aime la pêche à la ligne. Je ne l'aime pas, moi, et j'ai tort. C'est une passion qui ne peut engendrer que de bonnes pensées.

— Monsieur le comte n'a rien de plus à me dire? reprit Manette.

— Oh! mon Dieu, rien du tout.

— Je vais donc monter dans ma victoria qui m'attend devant la porte.

— Faites, ma chère, dit le comte.

Puis, quand elle eut disparu par les escaliers, il leva les deux mains au ciel en s'écriant:

— Dieu! quelle grue!

XXXVIII

Manette méritait une plus sévère épithète. Passant, le front levé, devant les gens et les familiers de l'hôtel rassemblés auprès de la grille pour la regarder, sans se préoccuper de la situation gênante que sa sottise faisait à son père, elle monta dans sa voiture, en se donnant les airs d'une princesse de théâtre ; puis, quand elle se fut laissée tomber sur les coussins, pendant que le cheval filait en *steppant* dans la direc-

tion du bois de Boulogne, elle se renversa en arrière, leva les pieds autant qu'il le fallait pour ne découvrir ses jambes qu'à moitié, et, prenant soin d'étaler la jupe de sa robe de manière à la faire traîner sur l'une des grandes roues du véhicule, elle envoya, de loin, de petits saluts d'amitié aux marmitons, et aux palefreniers groupés derrière la grille, et enfin, pour couronner l'œuvre, elle eut l'impertinence de se laisser aller à murmurer:

— Ce pauvre comte!

XXXIX

Le comte croyait connaître le cœur féminin; il n'en avait pas cependant épelé les premières syllabes.

S'il avait su que le bruit de sa ruine courait depuis quelques jours dans le Parc des Princes, il aurait sans doute été moins surpris de ce qui venait d'arriver. La vérité toute nue était qu'une de ses opérations financières avait mal tourné, et qu'il avait perdu quelques centaines de mille francs à la Bourse. Mais de là à la ruine il y

avait loin. C'est cependant toujours ainsi que les choses se passent en pareille circonstance. A peine avez-vous la migraine, que des gens bien intentionnés, et qui ne demandent qu'à être démentis, s'empressent de faire courir le bruit de votre mort. Non-seulement les bonnes langues du Parc disaient que le comte d'Abarey ne possédait plus que des dettes, mais il y en avait quelques-unes qui affirmaient qu'il avait perdu tout crédit moral, et que c'était à qui lui tournerait le dos parmi ses amis. De là à l'accuser d'avoir volé, il n'y avait que l'épaisseur d'un fil, et l'on prétendait déjà à l'hôtel, chez les gens de livrée, aussi bien que dans le village de Boulogne chez les fournisseurs, qu'un jour viendrait — prochain sans doute — où de cette maison si riche, dont le service était si agréable

et si fructueux, il ne resterait que des ruines.

D'Abarey, en ce moment, méritait un peu d'être plaint. Il commençait enfin à faire de pénibles réflexions sur la sottise particulière qui avait dirigé presque toutes les actions de sa vie : ne songeant qu'à se dévouer, et toujours pour des gens qui ne le méritaient guère ; n'attendant pas qu'ils se rendissent dignes de son affection, mais s'empressant de se jeter lui-même à leur tête, à première vue ; disant bien haut qu'il lui semblait plus doux d'aimer que d'être aimé ; ne calculant jamais, quand il en était temps, ce qu'une affection, une liaison, un caprice, un goût passager pourraient lui rapporter de désagréments ; recherchant avec passion toutes les occasions de rendre service ; se laissant invariablement désarmer, aussi bien

par le regard des jolies femmes que par l'émotion des malheureux. « Dupe! Dupe! » tel était le mot qu'il entendait maintenant retentir à ses oreilles. « Tu seras toujours dupe, aussi bien de ton amour-propre que de ton cœur. Trop heureux serais-tu si l'équipée de ces mijaurées pouvait te servir de leçon! »

Rossignol vint arracher d'Abarey à ces tristes pensées. Peu de temps après, Diane entra dans le cabinet du comte, et, entre eux trois, il y eut alors une longue discussion au sujet du mariage toujours projeté et toujours reculé. Rossignol soutenait, avec un entêtement peu philosophique, l'opinion qu'il avait précédemment émise, assurant qu'une union immédiate ne présentait aucun inconvénient sérieux; Diane combattait cette idée de toutes ses forces, ju-

geant inutile et même dangereux de braver le monde, et ne voyant pas, au surplus, en quoi un court séjour dans la ville de Naples pourrait aggraver la position. D'Abarey se détermina à se ranger du parti de Diane, par la raison qu'il voulait, avant tout, lui être agréable, et qu'il pensait que, le cas échéant, elle souffrirait plus que lui de l'animosité du monde. Cette réflexion était aussi humaine que juste. Séance tenante, il fut décidé qu'on partirait avec les deux enfants, le lendemain même, Rossignol se chargeant de veiller sur l'hôtel, et ayant reçu pleins pouvoirs et provisions pour payer les dépenses et gouverner les gens.

XL

La seule chose à laquelle ni Diane, ni d'Abarey n'avaient pu songer, c'est que les médisants profiteraient naturellement de leur absence pour donner plus de consistance aux bruits de ruine et de faillite probable, déjà partout répandus. En effet, le départ subit de d'Abarey ressemblait trop bien à une fuite pour qu'on ne l'exploitât pas contre lui. A peine eut-il quitté Paris avec Diane et ses enfants, que les cancans reprirent une force nouvelle.

On ne parlait de rien moins que de banqueroute et d'escroquerie dans le Parc des Princes. Et Rossignol, demeuré seul sur la brèche pour faire tête aux ennemis, se désespérait.

Il se désespérait; mais cela ne l'empêchait pas de servir ses amis — à sa manière. C'est ainsi qu'il congédia le digne portier Alstorphius, dans la loge duquel les bonnes langues du pays tenaient leurs conciliabules. Rossignol se déclara à lui-même qu'il suffirait aux soins du jardin, et que Blaise Javot tirerait le cordon, ce qui s'exécuta à ravir. Mais le renvoi de quelques autres domestiques fut plus laborieux. Rossignol, cependant, passa outre, jugeant inconvenant, et même abusif, de voir des drôles passer leur temps à déchirer les maîtres dont ils mangaient le pain. Le piqueur, deux cochers

sur trois, deux aides de cuisine, trois valets de pied, furent sacrifiés les premiers par Rossignol sur l'autel de l'amitié, et le service ne se fit ni mieux, ni plus mal à l'hôtel après leur départ. Les seules écuries eurent peut-être moins bon air; mais Rossignol s'en consola en envoyant au Tattersall deux paires de chevaux pour y être vendues.

XLI

Pendant que notre philosophe se livrait à ces occupations, tout en continuant à cultiver son jardin, — on venait justement d'entrer dans la saison des pêches et du chasselas, — d'Abarey et Diane étaient enfin mariés à Naples par le chancelier de l'ambassade de France. Je dois même ajouter qu'ils firent consacrer leur union par un ministre de la religion, lequel, en sa qualité de Napolitain et d'aimable homme, leur fit, après les avoir unis et bénis, un très-joli

petit discours, plein d'à-propos, où il n'était guère question que de la mort, de l'enfer et des supplices éternels. Une étrangère, récemment arrivée à Naples, disait-on, et qui, ce jour-là, précisément, visitait l'église des Carmes où se célébrait le mariage, y assista naturellement, sans en avoir été priée. Mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que, après la cérémonie, lorsqu'elle s'approcha des époux pour les complimenter, ceux-ci, à leur grande stupéfaction, reconnurent dans cette aimable personne l'ancienne institutrice de leurs enfants, miss Nelly O'Rourke.

Et celle-ci, en femme bien élevée,—elle devait l'être, et elle l'était en effet, puisqu'elle se destinait à l'éducation, — ne manifesta aucune surprise inconvenante, ne demanda aucune expli-

cation. Il est vrai qu'elle n'en avait pas besoin, puisque, ainsi que nous l'avons vu, grâce à son indiscrétion, elle était au courant de la situation. Une fois les compliments échangés, elle se retira discrètement, et les époux ne la revirent plus. Mais il arriva qu'une personne, qui ne devait pas être de leurs amis, — me préserve le ciel d'accuser miss O'Rourke de cette noirceur! — il arriva, dis-je, qu'une personne qui se trouvait être en correspondance avec un méchant petit journal de Paris, lui envoya par le courrier le récit détaillé, avec les noms en toutes lettres, de ce qui venait de se passer à l'ambassade et à l'église. Et la chose parut si drôle... Oh! mais si drôle! au vertueux directeur de ce journal, que, ma foi! il la transcrivit tout au long dans sa feuille, sans songer aux consé-

quences que cette publication pouvait avoir, et sans prendre d'autre précaution, pour éviter un procès en police correctionnelle, que de substituer des initiales aux noms propres.

L'article publié sous la rubrique : « *On nous écrit de Naples* » n'en eut pas moins un succès énorme. La société européenne tout entière se divertit pendant un mois avec le récit de cette aventure qui diffamait deux de ses membres les plus connus et les plus enviés. Aucun lecteur n'eut besoin de recourir aux lumières de son voisin pour reconnaître les personnages désignés dans l'article par de simples initiales. Mais ce qui tendrait à me faire croire que la correspondance en question n'avait pas été rédigée à Naples, et qu'on l'avait fabriquée à Paris, d'après certaines rancunes personnelles

et sur des notes envoyées d'Italie, c'est que le rédacteur de ladite correspondance avait perfidement prêté à la comtesse d'Abarey certaines aventures qui appartenaient à sa mère, et qui, nécessairement, n'étaient pas faites pour lui attirer l'estime de personne.

Et c'est que, de nos jours, grâce à l'envie, à la haine, à mille vilaines petites passions démocratiques que nous devons au désordre intellectuel et politique dans lequel nous vivons depuis un siècle, il en est trop souvent ainsi. Ce ne sont pas nos fautes que la malveillance universelle nous jetteà la face, ce sont celles des gens qui nous entourent, de nos proches. Et nous n'en sommes que plus cruellement punis. Si vous doutez, lecteur, de la justesse de ce fait, prenez la peine d'examiner ce qui se passe autour de vous, et

vous verrez. Partout le fils porte la peine des crimes de son père, la mère est décriée pour les galanteries de sa fille, la sœur pâtit des fautes du frère, le mari de celles de sa femme, la femme des méfaits de son mari. Tout cela peut être conforme à la doctrine du péché originel, je n'en disconviens pas, je ne veux pas le discuter; mais est-ce juste, sensé, humain, logique, et une société peut-elle vivre si elle subit longtemps une si infâme manie? Telle est la question qu'il est utile de se poser; puis il faut mettre un frein à la rage du dénigrement qui nous possède, ou nous sommes destinés à tomber au-dessous de toutes les nations de la terre, ce qui serait cruel pour un peuple dont Voltaire a personnifié l'esprit.

XLII

Quoi qu'il en soit, il est certain que, lorsque le comte et la comtesse d'Abarey, toujours accompagnés de leurs enfants, revinrent s'installer dans leur hôtel du Parc des Princes, ils étaient bel et bien déshonorés tous les deux. Grâce à l'oisiveté du monde, à sa méchanceté, les indignes calomnies propagées par une valetaille ingrate furent partout acceptées comme vérités. Le comte, dans l'esprit de ses charitables concitoyens, devint un escroc, la comtesse une fille.

Et ce n'était point étonnant, le premier ayant contre lui tous les hommes d'affaires véreux, tous les bandits de l'agiotage et de l'industrie, et la seconde ayant contre elle toutes les femmes vieilles, laides, sottes, méchantes, tarées, qui ne pouvaient lui pardonner ni sa jeunesse, ni sa fortune, ni sa beauté.

L'écho des vilenies qui se débitaient contre les époux était venu jusqu'à Rossignol. Il en était furieux, comme on le pense, et profondément affligé. Aussi reçut-il ses amis avec une figure longue d'une aune; et lorsque d'Abarey, s'étant enfermé avec lui, l'eut interrogé sur la cause de sa tristesse, le brave philosophe ne put s'empêcher de lui tout avouer. Peut-être eut-il raison, peut-être eut-il tort, c'est ce que nous verrons par la suite. En attendant, je ne

dois pas manquer de consigner ici un fait qui donnait malheureusement quelque consistance aux bruits de ruine et de faillite dont le comte d'Abarey était victime.

XLIII

Il est facile de concevoir qu'une personne placée dans la condition du comte d'Abarey ne pouvait s'absenter de Paris pendant plusieurs mois sans placer à la tête de ses affaires un homme sûr et intelligent, capable de le suppléer en toute occasion, et de défendre ses intérêts comme les siens propres. Par malheur, au lieu de choisir pour son fondé de pouvoirs un homme habile, qui aurait su et dû trouver son bénéfice dans les fonctions qu'il devait remplir avec zèle et fidélité, le comte eut la malencontreuse idée

de s'adresser à un ancien ami de collége, dont, avec sa candeur ordinaire, il aurait cru pouvoir répondre comme de lui-même, et qui lui inspirait d'autant plus de confiance qu'il offrait de le servir par affection pure, et ne voulait entendre parler d'aucune rémunération.

Or, comme tout se paye et doit se payer dans ce monde, il s'ensuit naturellement que les choses qui coûtent le plus cher sont celles qu'on vous donne gratis. Le comte croyait malheureusement trop au bien — parce qu'il l'aimait — pour se méfier de personne. En aurait-il été différemment, d'ailleurs, il ne pouvait avoir l'idée de suspecter un homme qu'il s'était habitué à considérer comme un type de désintéressement et de loyauté depuis plus de vingt ans. Un autre que le comte, moins disposé à la bienveillance par

tempérament, ou plus méfiant, n'aurait pas manqué d'observer que M. Faivre fesait peut-être trop parade d'honneur, de vertu et de probité politique pour être un parfait honnête homme.

Il aurait également remarqué que, ne lui connaissant ni défaut saillant, ni passion, ni vice, il y avait peut-être lieu de supposer, le caractère de l'humanité étant donné, qu'il devait en avoir de cachés. Ce qui constitue en effet la force des coquins, et ce qui fait qu'ils réussissent, c'est qu'ils ont le talent de se grimer en honnêtes gens et de se faire passer pour tels. S'il n'en était pas ainsi, ils ne pourraient pas faire de dupes. Il ne faut donc pas critiquer les gens qui se laissent tromper. Ils sont à plaindre, non à blâmer. Si les hommes, comme je crois l'avoir écrit déjà quelque part, se divisent en deux catégories, celle

des *dupeurs* et celle des *dupés*, on peut se glorifier, quoi qu'il en coûte, d'être rangé parmi ces derniers.

Lorsque le comte partit pour Naples, il avait malheureusement d'assez graves affaires engagées. Les événements politiques, en dépit des plus sages prévisions, firent mal tourner ses affaires. Des pertes considérables s'ensuivirent. La caisse du banquier fut saignée à blanc, à plusieurs reprises. Jusqu'alors, cependant, il n'y avait pas lieu de blâmer l'honnête M. Faivre. Mais quand les associés du comte, ne se souvenant plus des bénéfices passés, commencèrent à murmurer, à l'occasion des pertes récentes, l'honnête M. Faivre, se mettant à faire cause commune avec eux, et se tournant, pour ce faire, contre l'ami qui lui avait donné sa confiance, fit

une chose, selon moi, qui méritait d'être sévèrement qualifiée.

Je ne fatiguerai pas le lecteur à le promener parmi les fastidieuses péripéties que présentent invariablement les affaires industrielles. Il suffira de savoir que, lorsqu'il revint à Paris, le comte avait perdu la moitié de sa fortune, et que l'autre moitié, si la situation politique ne se modifiait pas, pouvait être atteinte à son tour. Cette position, quelque déplorable qu'elle fût, n'avait, heureusement, aucun rapport avec celle dont tant de bonnes âmes gratifiaient le comte. Mais comme il sera toujours vrai qu'un malheur n'arrive jamais seul, elle ne devait être que le prélude ou la cause première des désastres qui allaient fondre sur celui qu'on nommait partout « l'heureux possesseur de la belle Diane. »

XLIV

Il y avait une quinzaine de jours que notre héros et sa petite famille étaient revenus s'installer au Parc des Princes, et, malgré le léger désarroi qui suit toujours, dans une maison bien montée, le départ de plusieurs domestiques, toutes choses avaient repris, dans celle-ci, leurs cours habituel, lorsqu'un matin, en s'éveillant, le comte dont la santé, jusqu'alors, avait toujours été excellente, ressentit d'étranges douleurs dans les membres, une grande pesanteur dans la tête,

un malaise général enfin, comme s'il avait eu la fièvre. Il voulut essayer de se lever, espérant dissiper ses souffrances par le mouvement, mais au premier effort qu'il fit, un horrible cri de douleur lui fut arraché par la soudaine acuité de son mal.

Ce mal, chose terrible! ne ressemblait pour lui à rien de connu, ni même d'entrevu. Il lui semblait que toutes les articulations de son corps, spécialement du côté droit, étaient brûlées et déchirées par une distension intérieure. Très-effrayé de se voir dans cet état qu'aucun symptôme avant-coureur ne lui avait fait prévoir, et ne pouvant allonger le bras pour tirer le cordon de sonnette, il rassembla toutes ses forces pour appeler sa femme qui couchait dans la chambre contiguë à la sienne, et il parvint à l'éveiller.

Elle accourut bientôt, en chemise, pieds nus, ne sachant ce qui arrivait, dans un désordre de pensées facile à concevoir. Ce fut en vain qu'elle essaya de le soulager. Le moindre mouvement arrachait au supplicié des cris de douleur. Alors, comme il fallait se décider à tenter quelque chose, elle rentra dans sa chambre, passa les vêtements les plus indispensables, sonna, envoya un valet de pied au télégraphe pour expédier une dépêche au médecin du comte, et, ne voulant à aucun prix demeurer seule, elle fit chercher Rossignol.

Rossignol était en train d'arroser un plant de fraisiers quand on vint l'avertir que son ami était tombé subitement malade, et que sa femme demandait à le voir. Inutile de dire que le digne homme s'empressa de mettre de côté son arro-

soir pour se rendre au désir de la comtesse. Il trouva d'Abarey en proie à une fièvre ardente, se plaignant fort et ne pouvant pas plus bouger qu'une souche. Toutes ses articulations étaient gonflées.

Après l'avoir longuement examiné, ausculté, palpé, — la comtesse s'étant assise et relevant ses beaux cheveux noirs, en le regardant avec inquiétude :

— Mon pauvre ami, tu as un rhumatisme articulaire, lui dit-il.

— La plus horrible des maladies! fit d'Abarey d'un air découragé.

— Non. Simplement la plus douloureuse. Mais il en est de plus terribles.

— Lesquelles donc? fit le patient.

— Mais... par exemple, la folie, le ramollis-

sement du cerveau, l'épilepsie, la paralysie, le cancer. Bien d'autres encore.

— Quelle consolation!

— Certainement que c'en est une! Mais souffres-tu beaucoup, en ce moment?

— Plus que je ne saurais le dire. A en devenir fou, tout simplement. Encore, ajouta-t-il en regardant sa femme qui pleurait, encore si je pouvais mourir!

— Tu n'es pas dégoûté! riposta Rossignol.

— Pourquoi?

— Les choses ne sont point disposées ici-bas pour la satisfaction de l'homme. On est frappé subitement, sans avoir le temps d'y penser. On se débat, on souffre le martyre, on enrage littéralement. Mais on ne meurt jamais.

— Cependant, je croyais...

— Quand on doit mourir, mon ami, on commence par ne pas souffrir. Il faut bien que la bonne Nature ajoute à notre agonie en nous faisant regretter la vie.

— Savez-vous que vous n'êtes pas consolant du tout, monsieur Rossignol? dit la comtesse.

— Cela dépend, madame, de la façon d'envisager la chose. Quoi qu'il en coûte, selon moi, il faut d'abord chercher la vérité.

Le médecin arriva sur ces entrefaites. C'était un très-brave homme, fort doux, mais qui, habitué depuis longtemps à voir souffrir, ne s'apitoyait pas sur ses malades, ne pensait même point à les consoler. Pour lui, les maladies, par cela seul qu'elles le faisaient vivre, ne pouvaient être un mal; il les considérait comme les manifestations de l'état normal de l'humanité.

Il confirma purement et simplement le diagnostic de Rossignol, prescrivit des frictions à l'aide d'un liniment dont il indiqua la composition, rassura la comtesse qui pleurait toujours, caressa les enfants, parla de la politique qui s'embrouillait, des clients qu'il avait à voir dans les environs, engagea le comte à prendre patience et partit, promettant de revenir aussitôt qu'il aurait un moment de libre.

XLV

Je ne condamnerai pas le lecteur au supplice d'assister à la longue série de tortures qu'engendre le rhumatisme articulaire. J'eus toujours peu de goût pour les romans médicaux, et le spectacle des douleurs physiques n'a rien qui m'enchante. Il me suffira de dire qu'au bout de très-peu de temps l'infortuné comte d'Abarey, selon les pittoresques expressions de Rossignol, fut réduit à l'état « d'automate pensant et souffrant, » lequel automate était le piteux jouet de

qui voulait se donner la peine d'abuser de sa patience.

Ses domestiques, sachant bien qu'il n'était plus en état de leur casser les reins, de ses poings jadis vigoureux, le rudoyaient, le maltraitaient, l'empoisonnaient de leur haleine fétide, lui disaient des choses grossières. Celui d'entre eux qui était chargé de rouler sur les sentiers du bois de Boulogne le fauteuil de malade, monté sur trois roues, dans lequel le comte passait ses journées, l'abandonnait parfois au détour d'une allée, se couchait, le ventre dans l'herbe, et passait à dormir tout le temps que son maître employait à maugréer.

Ces contrariétés, comparables à des coups d'épingle, n'étaient rien à côté du supplice qu'endurait le comte à se voir, lui jadis si brillant et

si fort, vieillir si prématurément et devenir de plus en plus impotent. En moins d'un mois, sa barbe et ses cheveux avaient blanchi, les orbites de ses yeux s'étaient creusés, il branlait involontairement la tête en parlant, enfin, selon son expression, il avait l'air d'avoir cent ans. Et son supplice redoublait de sentir, dans son corps usé et endolori, tous les goûts, les désirs, les besoins d'un jeune homme.

Les soins dont le comblait sa femme, les caresses de ses enfants, les sentences philosophiques du fidèle Rossignol ne le distrayaient pas de son mal. Souffrir sans cesse, endurer jour et nuit, perpétuellement, des douleurs aiguës, lancinantes, constitue une vie épouvantable. Ce n'était point assez pour le comte. Ses affaires qui, grâce à l'habileté de l'honnête M. Faivre, ne

cessaient de péricliter lui causaient des tortures aussi vives, quoique d'une autre sorte.

C'est une chose affreusement désagréable pour un homme riche, à ce qu'on m'a dit, de voir s'en aller, jour par jour, la fortune qu'il a laborieusement amassée. Le comte assistait à ce spectacle, ayant, pour surcroît d'agrément, la certitude que son mandataire infidèle avait causé sa ruine et héritait de ses dépouilles. Un jour, des millions qu'il avait gagnés et qui avaient été remplir la caisse de M. Faivre, il ne lui resta que des dettes.

Bientôt il fallut vendre le yacht, le chalet de Deauville, la terre d'Abarey qui était patrimoniale ainsi que le château qui en dépendait. Il fallut vendre également l'hôtel du Parc des Princes, les chevaux de course, de selle et d'attelage, les

tableaux, les statues, les meubles rares, et les diamants de la comtesse. Le comte, assis sur un banc de son jardin, au soleil, par les belles journées d'un printemps hâtif, assistait, la larme à l'œil, au déménagement de toutes les belles choses qu'il avait aimées, et qui s'opérait, à la suite d'un *commandement* de M. Faivre.

Ses enfants étaient près de lui, jouant avec l'indifférence de leur âge, la comtesse était allée en Normandie, voir sa mère, qui était souffrante, Rossignol surveillait l'emballage et l'enlèvement des objets précieux. Ce jour-là, précisément, était un dimanche ; il y avait eu des courses à La Marche, et la plupart des voitures qui rentraient à Paris, suivant la route du bois de Boulogne, passaient devant la grille du comte.

Par un hasard singulier, le plus grand nom-

bre de ses anciens amis et compagnons de plaisir passa devant sa porte ce jour-là. Les uns lui adressaient de petits saluts familiers, les autres, qui ne le reconnaissaient pas, tant il était changé, se demandaient ce que pouvait être ce vieillard cassé qui se chauffait sur un banc, au soleil.

— Regarde donc ce vieux, là-bas! dit Manette étalée dans sa victoria, en s'adressant à son père, devenu son cocher, et qui conduisait sa voiture.

Rossignol arrivait précisément auprès de son ami.

— Est-ce que, par hasard, tu regretterais la société de ces gens-là ? lui demanda-t-il.

— Eh! mon cher, je regrette l'existence que je menais avant d'être malade. Voilà tout.

— Elle ne pouvait durer toujours. L'existence ne se compose que de changements. Au sur-

plus, de quoi te plains-tu? N'as-tu pas ta femme, tes enfants, sans me compter, pour te consoler?

— Tu es un brave cœur, mon cher. Mais tu ne t'aperçois pas que tu m'exaspères, avec ton système de consolation.

— Suffit. Je ne dirai plus rien. Mais quoi! tu pleures. Qu'as-tu?

Le malade souleva tristement la tête.

— Ma femme ne m'a pas écrit depuis deux jours qu'elle est partie, dit-il. Cela m'inquiète.

— Tu t'inquiètes de tout. On ne t'enlèvera pas ta femme. L'enlèverait-on, d'ailleurs, il faudrait bien en prendre ton parti.

— Tu es assommant, Rossignol! Ne comprends-tu donc pas que j'ai mille raisons de me méfier de ma belle-mère, que ma femme est au-

près d'elle? Est-ce que je sais quelles idées elle peut lui suggérer?

— Mon cher, je crois qu'il est un peu bien tard pour t'apercevoir qu'on ne doit jamais épouser les filles de certaines femmes. Les inconvénients que tu redoutes, il fallait les prévoir avant de te lier pour toute la vie.

Comme la nuit commençait à tomber, on remonta le comte dans son appartement. Rossignol et les enfants le suivirent. Quand on l'eut installé dans un fauteuil, auprès du feu, Auguste, qui ne cherchait qu'une occasion de se divertir, tira de la bibliothèque un grand volume, trop lourd pour qu'il pût le porter. C'était le tome premier des Fables de Lafontaine, in-folio, illustrées par Doré. Il le traîna auprès du fauteuil de son père.

Le malade gémissait toujours. Il est vrai qu'il souffrait abominablement.

— Quelle atroce mystification que la vie! disait-il. J'endure des maux inouïs. Je suis ruiné, volé, dépouillé. Tout le monde m'abandonne. Des gens que j'ai aidés, obligés, me couvrent d'injures. Je ne puis même pas mourir...

Il s'interrompit.

Son fils Auguste, à plat ventre sur le tapis, avait ouvert le volume de fables au hasard. Sa petite sœur s'était couchée auprès de lui.

Auguste lut à haute voix :

Le Lion devenu vieux.

Rossignol et le comte dressèrent l'oreille.

— Oh! ce doit être bien joli! s'écria Liline.

Auguste commença :

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.

— Oh! mon Dieu, c'est comme moi! se disait le comte.

— Te reconnais-tu, mon vieux? lui demanda Rossignol.

Liline tapait des mains.

— Comme c'est joli! s'écriait-elle.

Auguste reprit sa lecture :

Le cheval s'approchant, lui donne un coup de pied,
Le loup, un coup de dent, le bœuf, un coup de corne;
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié,
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes.

L'enfant s'était interrompu de nouveau. Un domestique, le dernier qui restait au comte, avait ouvert la porte à deux battants, et, d'une voix de Stentor, annonçait :

— Monsieur Faivre!

Le faux ami, l'assassin de son bienfaiteur entra. Il entra, l'échine courbée, avec sa tête de Socrate, sa longue barbe blanche et son air faux. Il venait voir, tout simplement, comment sa victime supportait la mauvaise fortune.

Mais il n'avança point jusqu'au fauteuil. Le comte, qui ne pouvait remuer, comme on sait, l'avait cloué sur le seuil d'un regard.

Et, reprenant la fable juste à l'endroit où son fils s'était arrêté :

Ah! c'est trop, lui dit-il, je voulais bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

L'honnête M. Faivre, le millionnaire M. Faivre, sortit à reculons.

XLVI

Le comte était demeuré seul avec Rossignol.

— Tu vois, dit ce dernier à son ami, le lion ne faisait aucunes plaintes. Toi, tu ne cesses de gémir; tu n'es pas un vrai lion.

— Je voudrais te voir à ma place, répondit le comte; ma parole d'honneur, je voudrais t'y voir.

— Bien obligé! fit Rossignol.

Comme ils en étaient là, un grand bruit de roues, de pas de chevaux, de claquements de fouet, de

grelots, retentit dans le jardin, juste au-dessous de la fenêtre. Puis les portes s'ouvrirent et se refermèrent. Quelqu'un montait les escaliers à pas précipités.

— C'est Diane ! s'écria le comte.

— Mon Dieu, que tu es bête ! fit Rossignol.

La porte de la chambre s'était ouverte. Une grande femme, traînant après elle une mante de velours, entra rapidement, s'avança vers le malade, sans même regarder Rossignol.

— C'est Diane ! ce ne peut être que Diane ! dit le comte.

— Ce n'est pas Diane, c'est Nelly ! dit la femme.

Et miss O'Rourke, car c'était elle, arrachant son voile, se jeta à genoux, par terre, aux pieds de son ancien amant, lui saisit les mains, les baisa.

— Est-ce que tu ne me reconnais pas? disait-elle. Est-ce que tu comptais voir une autre que moi? Tu croyais que c'était ta femme. Pauvre homme! Elle doit être bien loin, ta femme, si elle court encore.

— Qu'est-ce que cela veut dire? fit le comte.

— Cela veut dire, reprit Nelly, qu'elle est partie en Angleterre; du moins, tous les petits journaux le disent, et tes amis en riaient à La Marche; dame! avec une mère pareille, il n'est pas difficile de deviner ce que ta Diane deviendra.

Le comte poussa un soupir qui ressemblait à un rugissement.

— Voilà le lion qui se plaint encore, dit Rossignol. Lion de carton!

— C'est ma faute, murmurait tristement le comte.

Nelly l'interrompit.

— Comme tu es changé! lui dit-elle. Tu as la barbe et les cheveux tout blancs.

— A trente ans!

— Et tu es pâle. Souffres-tu beaucoup?

— Pas en ce moment.

— Et ta maladie est-elle dangereuse?

— Hélas! non.

Précisément, en cet instant, — chose que ne pouvait soupçonner le comte, — sous l'influence de la fièvre rhumatismale qui le tenait depuis un mois, le principe de la vie était en train de s'altérer profondément en lui. Voici comment. L'une des conséquences les plus communes de la fièvre rhumatismale — c'est là la découverte qui mit le comble à la réputation du docteur Bouillaud, lequel n'oublia qu'une chose dans cette décou-

verte, à savoir de trouver le moyen de guérir la maladie qui devait faire sa fortune, — je disais donc que l'une des conséquences habituelles de la fièvre rhumatismale était une affection des valves du cœur qui perdent leur structure normale, se couvrent d'exsudations fibrineuses et ne fonctionnent pas bien.

Cet accident est régulièrement suivi par une hypertrophie, une augmentation du volume du cœur, — la nature, qui est ingénieuse même dans ses plus grandes cruautés, ne trouvant pas d'autre moyen de pourvoir aux besoins de la circulation du sang. En de telles circonstances, il arrive assez fréquemment qu'une des exsudations fibrineuses qui couvrent les valves du cœur, s'en détache sous forme de caillot induré, est charriée par le cours du sang dans

l'artère carotide; de là dans l'artère de la fosse de Sylvius, et de là dans les autres artères du cerveau.

Les conséquences les plus graves sont forcément la suite de cette succession d'accidents que le malade ignore et qui le laissent alors dans une tranquillité d'esprit parfaite. Le caillot formé chez le comte étant heureusement petit, la circulation put continuer à se faire. C'est pourquoi, soulevant d'une main la tête de Nelly, qui lui parut plus belle que jamais et qui était toujours agenouillée auprès de lui, il put lui demander comment il se faisait qu'elle était venue le voir.

— Oh! mon Dieu, répondit la belle Irlandaise, c'est toute une histoire. Je savais, depuis longtemps, que tu étais malade, que ton associé

t'avait ruiné, dépouillé, que tes amis t'avaient abandonné d'un bel accord. Alors, je m'étais dit : « Il me semble que le moment de me montrer est arrivé. » Tu sauras que je t'aime toujours, que je n'ai jamais cessé de t'aimer.

— Chère âme!

— Tu sauras également que je suis devenue très-riche. Je te dirai comment plus tard. Or, ce matin, comme j'étais aux courses de La Marche, et il y avait là tous tes amis et tes anciennes petites protégées qui sont toutes entretenues...

— Toutes?

— Toutes. Clara, Lise, Rose, Manette.

— Rose aussi?

— Tiens! parbleu.

— Manette qui m'en veut, parce que j'ai cru nécessaire de lui souffler son protecteur...

— Ah ! bah !

— Mais oui.

— Et qui est-il ce protecteur?

— Ton ancien associé, l'honnête M. Faivre.

— Cela se corse ! dit Rossignol.

— Manette donc, continua Nelly, quoique nous soyons en froid, s'approcha de moi, me dit qu'on avait tout vendu chez toi, que ta santé ne s'améliorait pas, que tu étais réduit à la misère. Et en même temps, cette grosse grue de Clara me passa un journal dans lequel on insinuait que « Madame ton épouse était en train de *faire la noce* avec sa respectable mère, en Angleterre. » Oh ! alors, je n'hésitai pas. Je quittai La Marche. Je revins à Paris à fond de train. Je pris, dans mon tiroir, tout ce que j'ai de plus précieux. Je te l'apporte.

Et, ce disant, la belle fille, plus belle qu'elle ne le fut jamais, car elle avait alors son âme sur le visage, tirait de ses poches, de son corsage, des liasses de billets de banque, des écrins à bijoux, des valeurs au porteur, et les posait sur les genoux de son ancien amant.

Il y en avait pour plus de deux millions.

— Je t'aime, disait-elle en lui couvrant les mains de baisers et de larmes; je n'ai jamais aimé que toi, toi qui étais si beau, si noble, supérieur à tous les hommes. N'hésite pas à prendre tout cela. Tout cela est à toi. Tout cela vient de M. Faivre.

— Est-ce que, par hasard, il y aurait une justice dans quelque petit coin du ciel! se disait Rossignol.

L'Irlandaise s'était levée. Elle sautait de joie, tapait des mains, riait.

— Je t'aime, disait-elle.

— Décidément, se disait Rossignol, cette fille est une noble créature, et elle me plaît.

Le comte pleurait.

Le caillot, sans qu'il s'en doutât, continuait toujours à cheminer dans son cerveau, passant d'artère en artère. Il n'éprouvait rien de menaçant. À peine sentait-il un malaise léger vers le cœur, une certaine difficulté à respirer, un peu de chaleur vers les tempes.

— Nelly, dit-il soudain, comme tes pieds sont donc jolis! je voudrais t'embrasser, ma chère.

— Tout à l'heure, fit-elle. Quand nous serons dans ma voiture. Je t'enlève d'ici?

— Et mes enfants!

— Je les enlève aussi.

— Et moi? fit Rossignol.

— Qui êtes-vous, vous?

— Le dernier ami, le seul.

— Alors, je vous enlève avec les autres.

Rossignol eut la larme à l'œil.

Le caillot cheminait toujours, cependant. Et le malade ne sentait rien, absolument rien. Aucun moyen d'arrêter ce maudit caillot, depuis qu'il avait repris sa marche. Personne ne se doutait de ce qui se passait. La Nature ne se laisse pas déranger, quand elle fait ces sortes de choses.

— Nelly, je voudrais t'embrasser, répéta le comte.

— Voilà! fit-elle.

Et, se débarrassant de son voile et de sa mante,

elle lui passa affectueusement les bras au cou; leurs lèvres se joignirent; Rossignol souriait pour cacher son émotion.

— Nous allons être heureux maintenant, disait Nelly, et heureux pour toute la vie. Rien ne nous séparera plus jamais.

Le comte ne répondit pas. Pendant que sa maîtresse parlait, le tenant embrassé, ses regards, passant par-dessus la tête de la jeune femme, s'étaient fixés sur les portraits de ses enfants, accrochés au mur. Il commençait à sentir en lui quelque chose qui ne le faisait pas souffrir, mais l'inquiétait. Aussi, ses yeux avaient-ils une expression singulière.

En ce moment, le caillot, après avoir cheminé, poussé par le sang, dans quelques-unes des petites artères qui alimentent le cerveau,

s'arrêta soudain, accroché par une de ces pointes, précisément auprès de cet endroit où se trouve le nœud vital, siége mystérieux de la vie. Il s'ensuivit naturellement que le sang qui montait du cœur par l'artère carotide ne pouvant plus ni pousser devant lui le caillot ni se frayer passage sur ses côtés, puisque son épaisseur était juste suffisante pour occuper la largeur de l'artère, il s'ensuivit donc que le sang, s'agglomérant dans cette artère, distendit ses parois au point de les amincir considérablement et enfin de les faire céder.

Le malade continuait à n'éprouver aucune douleur; l'encéphale, dans toutes ses parties, est absolument insensible.

Cependant, tandis que Rossignol commençait à s'inquiéter de l'expression des regards de son

ami, Nelly sentit soudain se glacer les lèvres qu'elle pressait avec les siennes. L'artère s'était déchirée. Il en était sorti la valeur d'une cuillerée de sang, et ce sang, par malheur, alla baigner le nœud vital. C'était assez. Le moribond étendit les bras dans un spasme suprême ; ses yeux se retournèrent; un froid de glace le saisit, une soudaine obscurité, un grand silence s'étaient faits en lui et autour de lui. Il poussa un soupir. Son âme passa au travers. Nelly la recueillit dans un baiser.

Rossignol, voyant cela, s'était levé. Il tâta le cœur qui ne battait plus. Puis, comme avec envie :

— Il a de la chance, dit-il. Il est mort.

Puis, après un instant de réflexion, comme s'il eût été émerveillé de la douleur de l'Irlandaise :

— Je ne sais pas, reprit-il, comment s'y prennent les hommes de cette espèce. Mais, quels qu'ils soient et quoi qu'ils fassent, depuis l'heure de leur naissance jusqu'à la minute de leur mort, ils sont toujours certains d'exciter autour d'eux toutes les sympathies.

Telle fut l'oraison funèbre du comte Louis d'Abarey, prononcée par son camarade Rossignol.

XLVII

La maison était silencieuse. Les enfants, ignorant qu'ils n'avaient plus de père, dormaient comme on dort à leur âge, les poings fermés. La nuit, pendant que la pieuse Irlandaise, en bonne catholique qu'elle était, priait à deux genoux, par terre, auprès du lit où l'on avait déposé le corps de son amant, entre deux lumières, Rossignol, qui dormait à demi sur un canapé, fit un rêve.

Lui, le sage, le fort, le pur philosophe ; lui,

l'ennemi du plaisir, qui avait toujours su se passer des femmes, il rêva qu'il avait épousé miss Nelly O'Rourke, et qu'il élevait, paternellement, les enfants de feu son ami le comte d'Abarey.

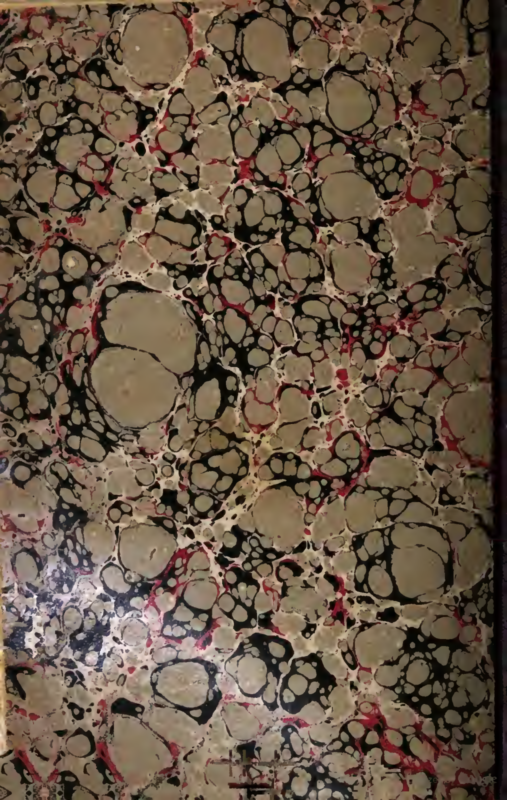
Au parc des Princes. Septembre 1869
à avril 1870.

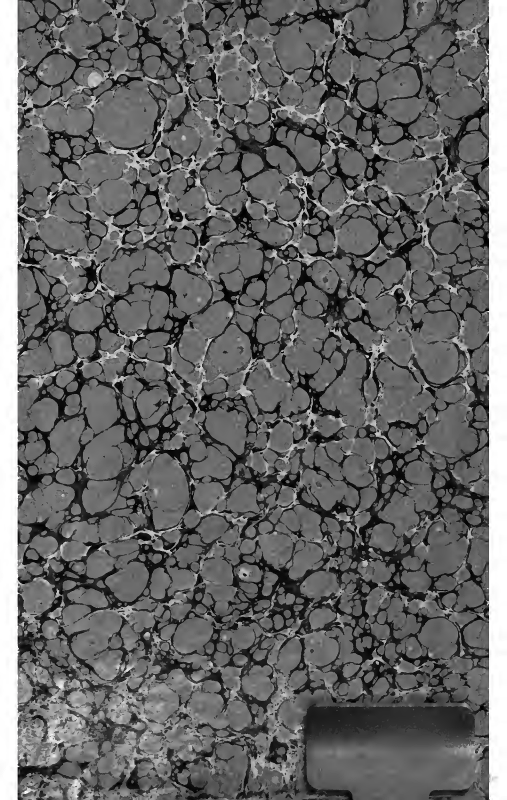
FIN

F. AUREAU. — Imprimerie de Lagny.










BIBI